This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SA3447.42

Harvard College Library

FROM THE

BRIGHT LEGACY.

One half the income from this Legacy, which was received in 1880 under the will of

JONATHAN BROWN BRIGHT

of Waltham, Massachusetts, is to be expended for books for the College Library. The other half of the income is devoted to scholarships in Harvard University for the benefit of descendants of

HENRY BRIGHT, JR.,

who died at Watertown, Massachusetts, in 1686. In the absence of such descendants, other persons are eligible to the scholarships. The will requires that this announcement shall be made in every book added to the Library under its provisions.

ALPHONSE
LIBRAIRIE
ANCIENNE

AU MEXIQUE

1862

# COMBATS ET RETRAITE

DES

# SIX MILLE

PAR

LE PRINCE GEORGES BIBESCO

**Dessins de P. JAZET**

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

# AU MEXIQUE

1862

---

# COMBATS ET RETRAITE

DES

# SIX MILLE

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en avril 1887.

DU MÊME AUTEUR

**Campagne de 1870 : Belfort, Reims, Sedan,** *le 7e corps de l'armée du Rhin;* un beau volume in-8°, accompagné de trois cartes. — Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, imprimeurs-éditeurs, rue Garancière, 10.

**Histoire d'une frontière,** *la Roumanie sur la rive droite du Danube;* un beau volume in-8°, accompagné de deux cartes. — Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, imprimeurs-éditeurs, rue Garancière, 10.

**La convention commerciale entre l'Autriche-Hongrie et la Roumanie.** — Imprimé par la *Nouvelle Revue.*

**Le Comte Rapetti,** *sa vie et ses œuvres, suivi du discours prononcé sur sa tombe.* — Paris, typographie de E. Plon, Nourrit et Cie, rue Garancière, 8.

**L'Orthodoxie et la Catholicité en Orient.** — Paris, imprimerie de la Société de typographie, 8, rue Campagne-Première.

**La Réforme.** — Imprimé à Bucarest.

**Un ministre roumain au dix-neuvième siècle.** — Idem.

**Encore Arab-Tabia.** — Idem.

PARIS. TYPOGRAPHIE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

AU MEXIQUE

1862

# COMBATS ET RETRAITE

DES

# SIX MILLE

PAR

LE PRINCE GEORGES BIBESCO

Dessins de P. JAZET

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1887

*Tous droits réservés*

# ENVIRONS D'ORIZABA

100°

Echelle

0 10 20 30 40 50

la Cruz blanca 2300m
Barranca Honda
las Vigas
Carros
la Hoya 2300m
la Banderilla
Perote 2340m
C. Pinahuistepec
los Llanos
Cerro del Pizarro
Tepeyahualco
Portezuela
Cofre de Perote
(Nauheampatepetl)
S. Andres
Tepatepec
Nacimpatlapa
Tlacochi
Junquila
Tirejas
Venta de Solo
S. Ildefonso
Cuautotolapa 2450m
S. Diego Coscomatepec
Balconcillo
Joncecuila
Chapiaxtla
S. Diego Meca
Huamantla
S. Francisco Zoltepec
Lac Joncecuila
Santiago Brito
Ixtengo
Citlaltepec
Napaluca
Sierra Malinche
(Matlaleueyatl)
S. Diego el Pinal 2540m
S. Salvador 2450m
S. Luis
el Pinal
S. Pedro Teotocingo
S. Fermo Tapalotla
Tattolalco
Acapilco
Acajete 2200m
Amasoc
Casosingo
Hunsacola
St Loretto
Las Animas
S. Bartolo
Guadalupe
Venta
LA PUEBLA
de los Anges
2130m
(La Ville des Anges)
Masoje
Acacingo
Guaquichula
Augustin
del Palmar
PLATEAU
Moyoc R.
Tepeyacac
2210m
S. Francisco Misela
Venta de Alcorta
Telmacan
1950m
100°
Los Derrumbados
Tzintzontla 3150m
Capilla
Tepetitlan
S. Jose
S. Francisco
Yolotepec
Tlachichuca
Pic de Orizaba
5380m
(Citlaltepetl)
S. Antonio Hua
Tomatlan
S. Andres 2350m
S. Miguel
S. Antonio
Guadelape
la Lechoria
el Ingenio 1220m
Maltrata
Orizaba
Aculcingo
Tlamatlaca
S. Juan del Rio
Morelos
ou
Canada de
Yztapa
Paso de
Cumbres
2445m
S. Diego
Salto de Tuxpango (entre)

PROFIL DE LA ROUTE DE LA

Pic d'Orizaba

Limite des neiges

Nauhcampatepe

Cofre de Perote

Sierra Malinche

La Puebla

los Derrumbados

S. Diego del Pinal

les Cumbres Pasajeros

Pd. Colorada

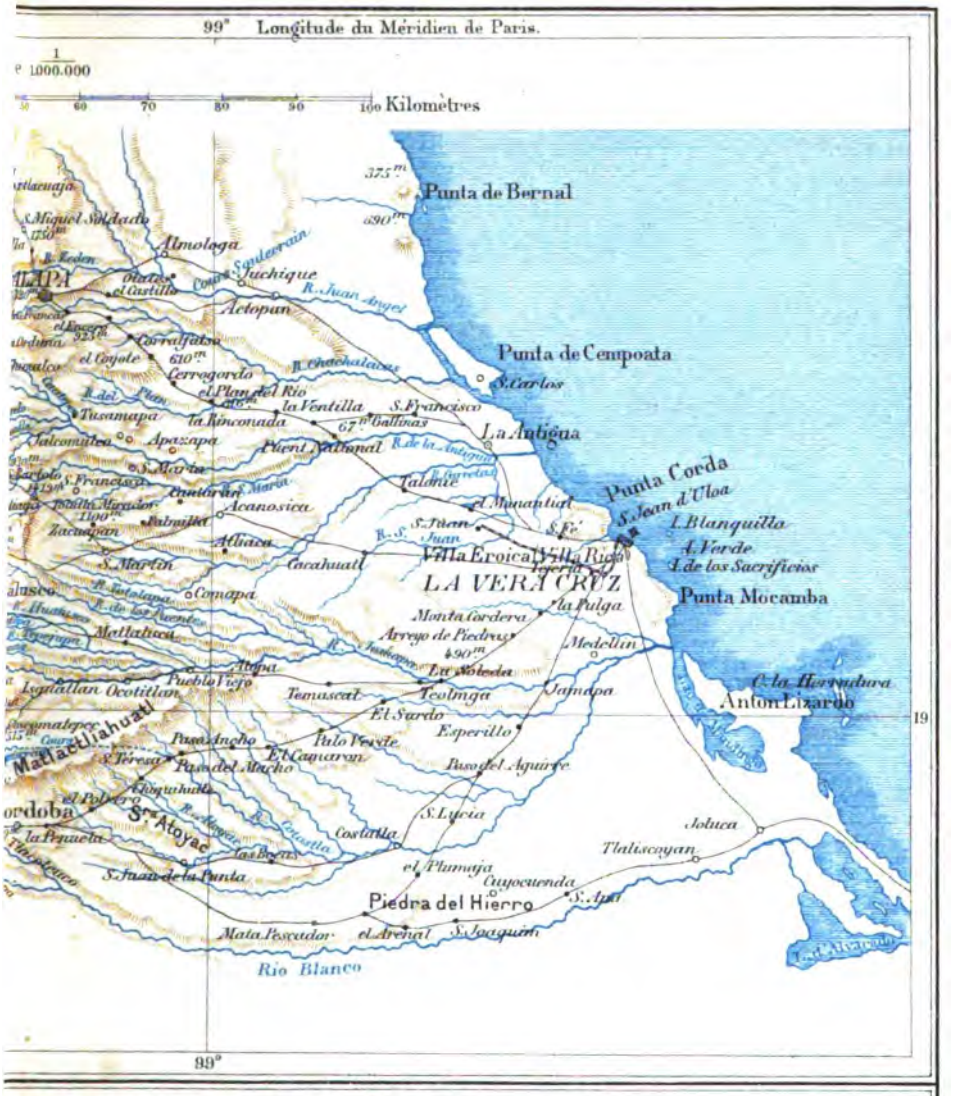
Aculcingo

Orizaba

Gravé par L. Sonnet, 99, Bould. St Germain, Paris.

Lib. E. PLON, NOURRIT et C

# A A LA VERA-CRUZ




PUEBLA A LA VERA-CRUZ

Edit.rs 8, rue Garancière Paris. Imp. Dufrénoy.

# AU MEXIQUE

1862

---

# COMBATS ET RETRAITE

DES

# SIX MILLE

---

Ce livre est un enfant de la bataille. Il est né pendant nos marches et nos combats, au bruit de la mousqueterie et du canon, dans l'intervalle d'une victoire à un échec, entre une joie et une douleur, — la croix d'un camarade et la tombe d'un ami; — il est né, pour tout dire, entre le rire et les larmes.

Qu'on ne soit donc pas surpris si, malgré son âge, il est un peu jeune d'allures, un peu mélancolique, et s'il a conservé toute la fraîcheur de mes impressions.

Chargé, à notre arrivée au Mexique, de rédiger pour le ministère de la guerre les rapports men-

suels du corps expéditionnaire, j'ai conservé toutes mes notes; j'y ai joint mes souvenirs de voyage, et j'ai pu revivre en 1887, dans ces quelques pages, ma vie de 1862.

Déjà, en 1867, j'avais raconté l'épisode du 5 mai pour prouver que le général de Lorencez, — rendu à tort responsable de notre échec, — n'avait fait devant Puebla que ce qu'il devait et pouvait faire. A l'impossible nul n'est tenu. Depuis, j'ai pensé qu'il y aurait intérêt à tenter d'arracher à l'oubli, — auquel le dénoûment du drame mexicain les a injustement condamnés, — quelques-uns des glorieux faits d'armes qui honorent la marine et l'armée françaises, et de mettre en lumière cette phase émouvante pendant laquelle une poignée de braves, — jetés à près de trois mille lieues de la mère patrie, isolés pendant plusieurs mois au sein d'un vaste pays ennemi, sous un climat meurtrier, — ont affronté tous les obstacles, et n'ont pas craint de se prendre corps à corps avec une nation fermement résolue à repousser l'étranger. Celle-ci avait raison : elle combattait pour son indépendance ; ceux-là, irresponsables des erreurs de la diplomatie, ont fait leur devoir : ils ont maintenu haut et ferme l'honneur du drapeau de la France.

On verra, dès le début, le petit corps expéditionnaire opposer à l'abandon de ses alliés, à

l'attitude hostile des habitants de la Vera Cruz, aux coups meurtriers de la fièvre jaune, un courage et une énergie au-dessus de ses forces. Puis, on quittera la Vera Cruz pour le suivre dans sa marche audacieuse à travers les terres chaudes; on saluera son entrée dans la zone tempérée; on applaudira à l'escalade des Cumbrès sous le canon ennemi, le 28 avril, et entraîné par son intrépidité, on arrivera plein de confiance avec lui jusque sous les murs de Puebla. Là, comme jalouse de tant d'audace, la victoire désertera nos rangs. Ce jour s'appelle : le 5 mai 1862!

Après l'échec du 5 mai, la retraite commence; et quelle retraite que celle de ces cinq mille Français commandés par le général de Lorencez! Que l'on compare le retour au départ, le lendemain à la veille : on ne saura qu'admirer le plus, de ces hommes dont l'héroïsme vient d'échouer contre des obstacles insurmontables, ou de ces mêmes hommes qui, groupés autour de leurs blessés et de leur convoi, opèrent leur mouvement rétrograde à travers les bataillons ennemis qu'ils intimident par leur attitude.

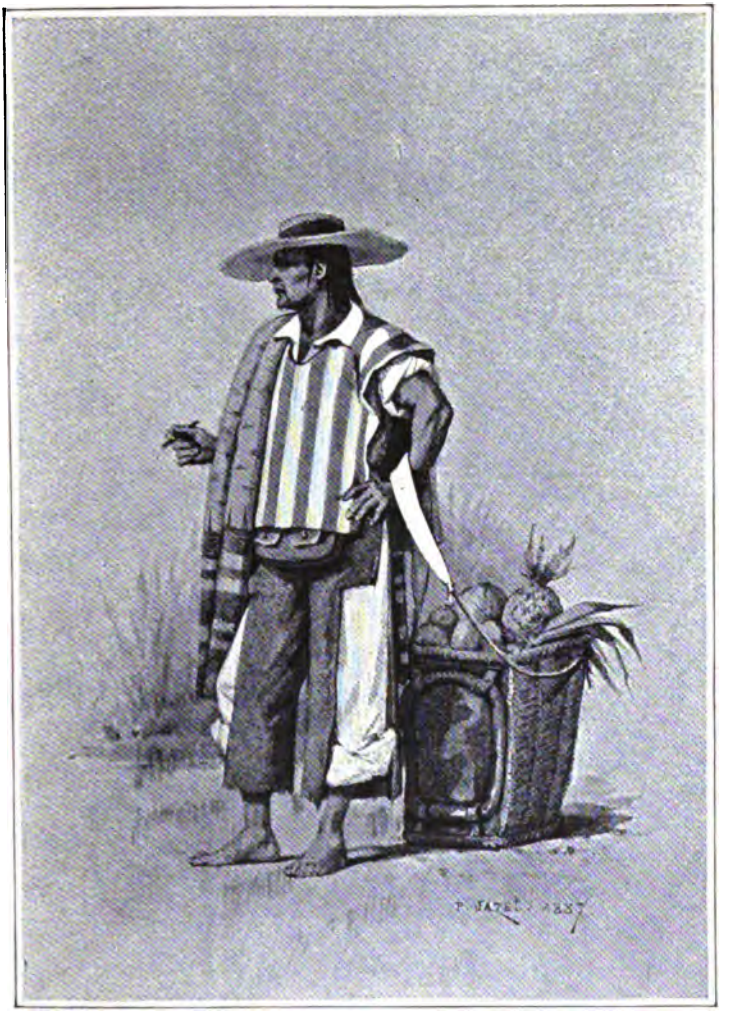
Nous arrivons ainsi à la dernière période de la lutte. Les événements qui la remplissent sont, d'une part, les glorieux combats de la Barrancaseca et du Borrego, qui vengent l'échec du 5 mai

et forcent l'armée mexicaine battue à lever le siége d'Orizaba; d'autre part, les marches incomparables de nos convois à travers les terres chaudes, pendant la saison des pluies.

Mais ce n'est pas tout encore : le courage, les succès et les malheurs de ceux qui tombent dans la lutte et meurent dans leur gloire, ne sauraient faire oublier l'abnégation de nos marins et de nos soldats restés à la Vera Cruz, pour nous conserver, coûte que coûte, ce lien indispensable avec la mère patrie, et qui, — héros inconscients, — frappés sans combat, tombent obscurément. Ceux-là ont élevé le courage jusqu'à l'héroïsme, l'abnégation jusqu'au sublime. Gardiens de cette ville, véritable séjour d'agonie, ces vaillants sont morts pour la plupart, fermes à leur poste, sans une plainte, leur dernier regard, — comme leur dernière pensée, — tourné vers la France.

L'INDIEN

Page 6.



Les métis composent la classe moyenne et sont ouvriers, fermiers ou rancheros, petits marchands ou petits employés. Chacune de ces races a son type, sa langue propre ; mais toutes parlent l'espagnol plus ou moins correctement.

L'Indien est généralement maigre, mais bien bâti. Il a le teint cuivré, les cheveux noirs et lisses, plats et luisants, les pommettes saillantes, les yeux noirs, largement fendus et légèrement obliques, une vue excellente, les sourcils saillants et arqués, le front bas et couvert, le nez droit et bien fait, les lèvres grosses, épaisses, la tête anguleuse, les oreilles grandes, le visage large, la ligne faciale inclinée en arrière, la barbe rare, les dents blanches et bien rangées, la taille moyenne, la poitrine bombée et large. Chez cette race les déformations sont rares.

Triste, silencieux, l'Indien semble porter le deuil de sa race presque éteinte; on sent en le voyant que trois siècles d'oppression pèsent sur lui. C'est le dernier rejeton d'un peuple qui meurt. Il va pourtant son train, rapide, sans bruit, trottinant légèrement, un bâton à la main, son fardeau sur le dos retenu par une double courroie d'écorce qui prend son front et sa poitrine comme points d'appui.

S'il danse, il glisse en mesure, sa figure reste

MARCHAND DE VOLAILLE

Page 6.

P. Jazet. 1887

brodée qui lui tient lieu de corsage, et un jupon ou *enaguas* de deux couleurs tranchantes, — jaune et bleu, rouge et vert, — la couleur la plus claire placée près de la taille. Le bord de son jupon est orné de dessins en soie. Elle se couvre la tête d'un *rebozo,* écharpe en laine dont elle enveloppe ses épaules.

Ce *rebozo,* qui est le vêtement national des femmes, leur sert aussi à porter de légers bagages et quelquefois leurs enfants. Dans ce dernier cas, la china assujettit sur ses reins son précieux fardeau bien enveloppé dans le *rebozo,* dont elle noue les extrémités sur sa poitrine.

Le créole mexicain est un homme de taille moyenne, à la physionomie douce, à l'œil noir, au nez droit, un peu aplati, au front légèrement déprimé. Sa bouche, un peu grande, encadrée dans une barbe noire, laisse voir des dents remarquablement blanches. Il a dans sa démarche une aisance parfaite, et si l'on pouvait faire un reproche à son extrême politesse, ce serait d'être empreinte de trop d'obséquiosité. On n'est pas plus hospitalier que le créole, et rien ne le prouve mieux que cette parole consacrée par le temps et l'usage, et qui salue la bienvenue de tout étranger sous son toit : « Veuillez considérer ma maison,

# LA CHINA

Page 8.

ma femme et mes enfants comme à votre entière disposition. »

Quoique cette formule ne soit pas, bien entendu, à prendre à la lettre, elle n'en a pas moins une ampleur qui répond au caractère fastueux du créole. Il veut faire grand.

Sensible au bien-être, le créole se montre indifférent à la souffrance. Insouciant du lendemain, joueur effréné, il dépense et l'argent gagné au jeu et celui acquis par son travail.

Nous avons souvent constaté chez le créole de la basse classe un souverain mépris de la mort. Un jour que nous étions aux avant-postes, nous vîmes arrêter un pauvre diable accusé d'espionnage. Menacé d'être fusillé, le prisonnier commença par protester énergiquement de son innocence; puis, comme on lui dit qu'on allait délibérer sur son sort, il s'assit sur le bord d'un fossé, et alluma gravement une cigarette.

Rien ne prouvant que l'homme arrêté fût un espion, ordre fut donné de le mettre en liberté. Cependant, avant de le relâcher, on lui posa de nouveau cette question : « N'as-tu à faire aucun aveu? — Non, répondit le Mexicain, qui se crut condamné, vous pouvez me fusiller, je suis prêt. » Puis, s'adressant à un officier : « *Faites-moi seulement la grâce, seigneur lieutenant, de me permettre de rallumer à votre pipe*

*ma cigarette éteinte.* » Ce qu'il fit de l'air le plus naturel, sans l'ombre d'ostentation. Quand on lui apprit qu'il était libre, il salua et se retira avec dignité, sans surprise ou joie apparente.

Le créole mexicain connu sous le nom de *caballero* ne reçoit qu'une éducation superficielle ; il n'en a pas moins toute la fierté espagnole. Il en résulte qu'il méprise le commerce et vit de misère dans une administration quelconque, quand il n'entre pas comme officier dans l'armée.

Ce tempérament explique pourquoi le Mexique, qui a tous les climats, toutes les productions, toutes les richesses, dépérit lentement : l'homme y a horreur du travail.

La femme créole est toujours gracieuse, souvent jolie ; elle a un ovale de visage charmant; ses grands yeux noirs ou bleus sont généralement frangés de longs cils recourbés; son nez est mince et légèrement busqué; ses lèvres rouges rient sur des dents éblouissantes et mettent à son teint chaud et doré une note éclatante.

Dans sa maison, quand elle n'a pas le pied nu, elle l'a chaussé d'un tout petit soulier de satin de toutes nuances. Sa mise, des plus simples, se compose d'un corsage ou *vestido*, d'une robe de soie, d'un *tapalo,* petit châle de soie brodé qu'elle porte coquettement en guise de mantille, qui

# LA CRÉOLE

Page 10.

remplace le *rebozo* populaire et lui sert pour se couvrir la tête.

Son abondante chevelure qui flotte sur ses épaules, et dont elle est très-vaine, est l'objet de ses soins les plus minutieux. Jamais le fer des ciseaux ne l'approche; aussi quel prix n'estime-t-on pas dans ces contrées une mèche de cheveux accordée par une *novia!*

A l'heure du *Paseo* ou de l'*Alameda* (sorte de Champs-Élysées et de bois de Boulogne), la femme créole se pare de ses plus brillants atours et va se faire admirer dans sa voiture, où elle ne cesse de jouer de l'éventail le plus gracieusement du monde. Veut-elle saluer une amie? Elle avance le bras hors de la voiture, et elle fait mouvoir les doigts de sa main avec une vélocité inouïe. Si, au contraire, c'est un *rendez-vous à la portière* qu'elle entend donner, elle tourne la main les doigts en dessous, et elle fait exécuter à ceux-ci, qu'elle tient réunis, un rapide mouvement de va-et-vient. Cela veut dire : « Venez... » ou « Je t'attends ».

Le costume des hommes créoles est plus recherché et plus luxueux que celui des femmes. En général, il se compose d'une veste, d'un gilet et d'une *calzoneza* en peau de daim ou de velours couverts à profusion de broderies, de galons, de

bouffettes et de pendeloques en or ou en argent. La *calzoneza* (pantalon) est fendue sur les côtés le long de la couture, que garnissent de riches boutons en métal artistement ciselés, et laisse entrevoir par ces ouvertures, sorte de crevés, un autre pantalon, mais celui-ci en toile blanche ornée de broderies. Une chemise brodée, un foulard aux couleurs vives passé autour du col et une ceinture de soie rouge pour serrer la taille, complètent le costume. Reste la coiffure, qui n'est autre que le *sombrero* national aux larges ailes galonnées, dont la calotte est entourée, en guise de ruban, d'une *toquille,* — torsade faite d'or ou d'argent, — représentant le plus souvent un serpent aux yeux en diamants, en rubis ou en toute autre pierre précieuse.

Ainsi vêtu et monté sur un beau cheval, le cavalier mexicain, auquel ne manquent ni l'adresse ni la grâce, a vraiment grand air. Son luxe est le cheval, et cela se comprend aisément dans un pays dont les routes, — quand il y en a, — sont exécrables, et où il n'existe pas de moyens de locomotion.

Il apporte dans la composition de son harnachement une recherche tout orientale. La têtière et les rênes de la bride sont des cordonnets de passementerie ornés de houppes de soie; le long

LE CRÉOLE

Page 12.

des joues du cheval pendent de larges plaques d'argent ouvré; la selle a un pommeau saillant dont le sommet supporte une large tablette en argent qui sert à enrouler le *lazzo,* cette arme si fréquemment en usage au Mexique contre l'animal qu'on veut *lazzer* ou l'homme qu'on tente d'arracher de cheval.

Le corps de la selle, en cuir estampé, dont le milieu est à jour pour éviter tout contact avec le garrot de la monture, se trouve pourvu de deux larges étrivières auxquelles sont suspendus des étriers qui protégent presque entièrement le pied; elle se pose sur une couverture de cuir estampé qui enveloppe parfois toute la croupe de l'animal. Sur le derrière de la selle s'attache le *zarape* dont le Mexicain ne se sépare jamais, et qui, sauf la finesse de la laine et la beauté du tissu, a la même forme et le même emploi chez le riche Mexicain que chez l'homme du peuple. Ce tissu léger, serré, chaud, garantit non-seulement du froid, mais encore de la pluie qui ne traverse qu'à la longue.

Un dernier objet, complément obligé de la tenue du cavalier, c'est l'éperon. Nous ne disons pas : *les éperons,* parce que le cavalier mexicain n'en porte habituellement qu'un aux branches épaisses, aux mollettes énormes. Cet éperon,

mélange d'acier et d'argent[1], remarquablement ciselé, n'est à proprement parler qu'un ornement, le Mexicain ne faisant usage que de la bride et d'une lanière en guise de cravache.

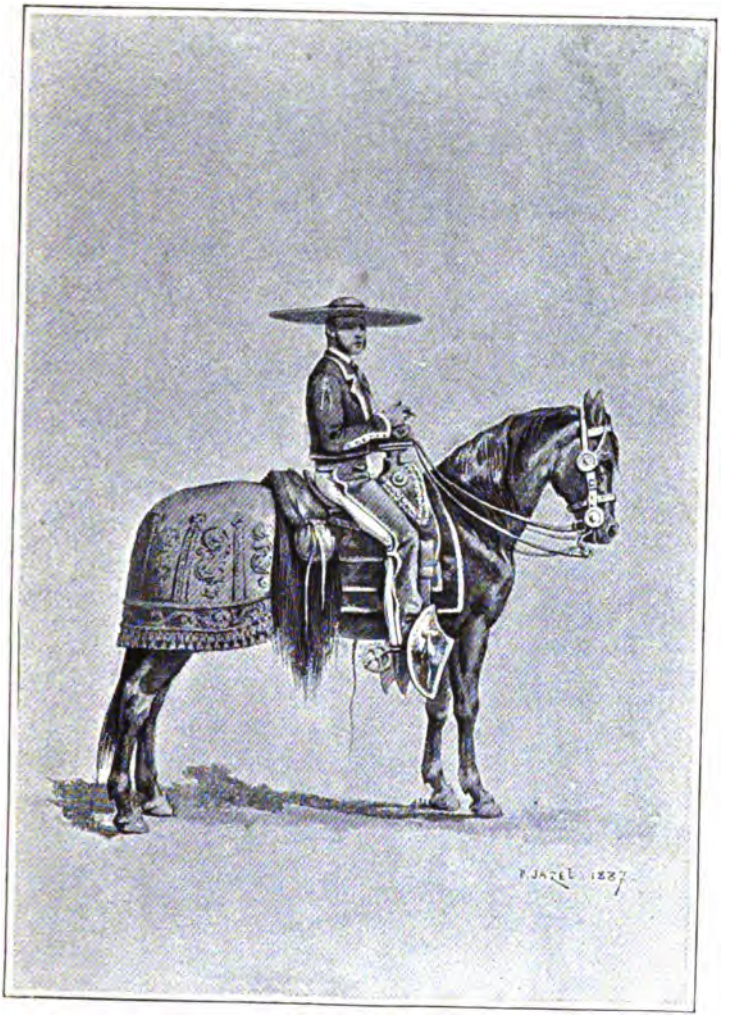
Sous la selle, mais à portée de la main du cavalier, est passé, à la façon arabe, un *machete,* sorte de sabre qui lui est utile pour se frayer des sentiers. En arrière, et le long de la selle, pend généralement un fusil. Mais ces armes ne serviraient de rien au Mexicain loin de son cheval, s'il ne portait toujours un revolver à sa ceinture. Dans un pays où les *cuadrillas de ladrones* exercent volontiers la mendicité à main armée, cet arsenal n'est pas une vaine parure.

En voyage, le cavalier protége ses jambes au moyen de la *bota vaquera,* pièce de cuir richement travaillée qui se fixe au-dessus du mollet par un cordonnet. Cette *bota* renferme une poche dans laquelle se dissimule un large couteau catalan. Si le cavalier voyage dans la saison des pluies, il remplace la bota vaquera par une *arma de agua,* composée de deux peaux de veau faites pour envelopper les jambes et les pieds, et les préserver contre la pluie ou les grandes épines. Ces sortes de jambières qui montent jusqu'au haut de la

[1] La plus célèbre fabrique est celle d'Amozoc, pueblo des environs de Puebla, qui fut pour le corps expéditionnaire une étape d'espérance à l'aller, — de douleur au retour.

CAVALIER MEXICAIN

Page 14.


F. JAZET 1887

cuisse sont reliées ensemble par une lanière que le cavalier boucle autour de la ceinture.

Jetons maintenant un coup d'œil sur la société mexicaine et sur ses coutumes. Elle offre plus d'un côté pittoresque et intéressant.

L'accueil dont les officiers français ont été l'objet de la part de cette société est resté proverbial. On sait qu'il est d'usage dans ces familles, — aussitôt une certaine intimité établie, — que les hommes y soient appelés par leur prénom, et qu'ils donnent aux femmes comme aux jeunes filles le diminutif de leur nom de baptême. La différence des conditions sociales n'est pas toujours un obstacle à ces familiarités ; et il est arrivé, au temps de l'occupation française, que telle ordonnance était traitée de don Luis, tout aussi bien que don Juan son officier.

Une coutume ancienne autorise les personnes qui sont en relations suivies à s'aborder en se donnant l'accolade, un *abrazzo,* c'est-à-dire à entourer la taille d'une personne avec le bras droit et à lui donner deux ou trois petites tapes dans le dos. L'*abrazzo* se donne simultanément par les deux personnes, et l'on pense bien que cette coutume n'était pas négligée par nos jeunes officiers auprès des gracieuses señoritas.

La *novia* atteint généralement son épanouissement presque complet entre quatorze et seize ans. Elle est pleine de vivacité ; elle adore la musique, les fleurs et la toilette. C'est la jeune fille mexicaine, la *niña,* l'enfant gâtée, adorée, adulée. Une fleur rouge dans ses cheveux noirs ou blonds, une bouche mutine, de grands yeux ardents, une démarche ondulée, en font une très-adorable créature. Aussi autour d'elle les amoureux ne chôment pas.

Le préféré, le *novio,* — synonyme de fiancé, — jouit d'une foule de priviléges. Aux heures convenues il passe et repasse sous les fenêtres de sa jolie novia ; œillades, jeu d'éventail, petits gestes familiers de la main, sont la menue monnaie de ces amourettes. Le soir, à la tombée de la nuit, le *novio* revient encore. Cette fois, la novia est debout dans la grande cage de la fenêtre du rez-de-chaussée. Une grille les sépare ; mais que de douces choses ne peuvent-ils pas se dire ! On échange des cigarettes, parfois la guitare se met de la partie, et c'est alors une longue complainte d'amour d'une naïveté charmante.

Si la langue espagnole a des crudités violentes, elle a aussi des expressions poétiques d'une douceur infinie.

Un tiers se trouve souvent mêlé aux duos du

# L'AGUADOR

Page 16.

novio et de la novia; c'est l'*aguador,* le porteur d'eau. Il a ses entrées libres dans les maisons ; il remplit les fontaines, apporte les déclarations brûlantes du soupirant et emporte les consolations de la novia.

Le costume de l'aguador a un cachet à part : il porte une chemise sans col, aux manches retroussées jusqu'aux épaules ; un ample caleçon relevé jusqu'au genou et recouvert d'une *calzonnera* de cuir ouverte sur les côtés ; il a la poitrine, le ventre et le dos garantis par des tabliers de cuir noir ; sa tête est couverte d'une casquette en cuir, et soutient par devant, au moyen de longues lanières, une *cantara,* petite cruche en terre rouge servant à remplir la grande jarre ou *chochocoles* qu'il porte par derrière. Les aguadors sont tous Indiens.

Le novio a parfois un autre allié, c'est le *sereno* ou gardien de nuit ; mais celui-ci est plus souvent un trouble-fête. Habillé d'une tunique et d'un pantalon à passe-poils jaunes, coiffé d'un large sombrero, armé d'un sabre forme *coupe-chou,* d'une lanterne, d'un porte-voix et d'un sifflet, le sereno s'installe au coin d'une rue, à la tombée de la nuit. Là, une lanterne à ses pieds, il annonce à haute voix, — toutes les quinze minutes, — l'heure, le temps qu'il fait, et la tranquillité du quartier. Survient-il un événement, un coup de

sifflet retentit, et tous les serenos d'accourir pour prêter main-forte à leur camarade.

Dans l'intérieur des familles, grâce à la familiarité qui y règne et ne franchit pas d'ailleurs les limites des convenances, les causeries sont charmantes ; mais il est rare, surtout s'il y a des jeunes gens des deux sexes, qu'elles ne se terminent pas par la danse.

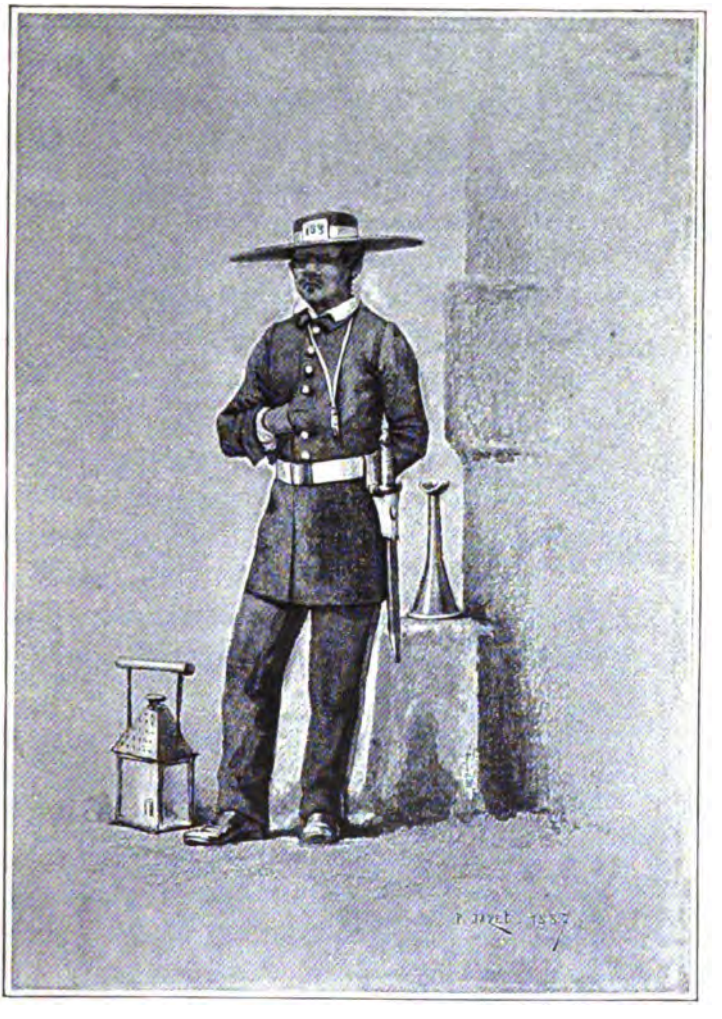
Les guitares sont apportées, les chants commencent, et la *habanera*, cette danse gracieuse et enivrante, sorte de valse à trois temps lentement rhythmée, entraîne les couples enlacés, qui se quittent pour un chassé-croisé, puis se retrouvent pour s'enlacer de nouveau. Souvent le chant renforce les instruments.

Ce n'est pas à dire cependant que cette prévenance que l'on trouve au sein de la famille mexicaine ne s'égare quelquefois. Ainsi, cette familiarité dont nous parlions plus haut, et qui porte le Mexicain à tenir peu compte des distinctions sociales, donna lieu à Orizaba à une assez plaisante histoire.

Un officier, logé dans une famille aisée, avait distingué une des deux jeunes filles de la maison, charmante señorita dont les fort jolis yeux étaient bien dignes de tous les hommages. Fort sérieuse-

LE SERENO.

Page 18.



ment épris de la charmante Carmencita, et du reste encouragé par elle et sa famille, le jeune officier s'était laissé doucement entraîner dans le sentier fleuri qui devait aboutir à une union légale.

Les démarches de rigueur avaient été faites, l'autorisation ministérielle demandée, et la recherche du jeune Français avait eu pour conséquence immédiate d'éloigner les novios qui forment habituellement le cortége de toute jeune Mexicaine : c'est le cadre obligé du joli tableau.

Or, il advint que les autorisations de France ayant été accordées, l'officier demanda à fixer le jour de la cérémonie dans le plus bref délai possible. La famille y consentit avec empressement; mais quel ne fut pas l'étonnement du fiancé en apprenant par la mère qu'elle était bien aise de hâter le mariage de Carmencita, afin de le célébrer le même jour que celui de sa sœur!

Comme le lieutenant n'avait vu aucun prétendant assiéger sérieusement le cœur de sa future belle-sœur, la gracieuse *Conception, Concita* de son petit nom, il demanda des explications, et il apprit qu'un certain don Luis était le promis en question, et que ce don Luis était tout simplement... son ordonnance, cavalier au demeurant très-bien planté et d'agréable figure. Seulement, comme le disait la mère, le mariage était urgent

pour Concita, car le cavalier avait été, parait-il, beaucoup plus entreprenant que son officier.

En présence de cette situation, le lieutenant demanda et obtint immédiatement d'être envoyé en détachement à Cordova.

Quant à don Luis, libéré du service peu de temps après, il fut autorisé à se fixer au Mexique, y épousa Concita et s'y fit des rentes.

Les maisons au Mexique ont beaucoup de rapports, quant à leur disposition intérieure, avec les maisons mauresques. Presque toutes possèdent une cour intérieure avec galerie sur laquelle ouvrent toutes les pièces. Cette cour porte le nom de *patio*. Chez les gens riches le patio se transforme en jardin ou *huerta*. Dans les grandes villes, comme Puebla et Mexico, les maisons ont un étage, dont la disposition est la répétition exacte du rez-de-chaussée. Elles occupent une assez grande superficie ; les fenêtres du rez-de-chaussée sont larges, hautes, munies de grilles en fer ou en bois, et font saillie extérieurement.

Point de vitres dans les terres chaudes ; rien que de grands et solides volets en bois au milieu desquels s'ouvre un petit volet servant à éclairer l'appartement pendant les chaleurs de la journée, chaleurs qui obligent à tenir les grands volets clos.

Une allée cochère, *saguan,* fermée aux deux extrémités par une grille, conduit au *patio.*

Rien de plus simple que l'ameublement d'une maison mexicaine, dont le *brazero* traditionnel et le plateau de cuivre chargé de papier et de tabac à fumer forment, dans ce pays où tout le monde a la cigarette aux lèvres, des objets de première nécessité. Cette simplicité se retrouve dans la nourriture, dont la médiocrité fait un singulier contraste avec la richesse du service de table. On en pourrait trouver la raison dans la sobriété du Mexicain, qui mange et boit peu.

Le Mexicain boit rarement pendant ses repas, presque toujours avant ou après.

Il remplace volontiers le pain par la *tortilla,* crêpe de farine de maïs très-mince, très-sèche, assez fade, et dont on relève le goût par une couche de *chile,* piment doux, qui est le condiment obligé de la cuisine du pays.

Toutes les Mexicaines savent confectionner la *tortilla,* à condition d'avoir un outillage spécial, c'est-à-dire un *metale,* bloc de granit porté par quatre pieds courts de 25 à 30 centimètres de haut, légèrement concave et incliné, un rouleau de granit, une *alla,* vase plein d'eau bouillante dans laquelle on fait mollir le maïs, une calebasse destinée à recevoir

la pâte, et le *comal* ou plateau de terre rouge placé sur un petit fourneau en terre, à feu très-doux.

Agenouillée sur une natte, la femme prend dans la *alla* une poignée de maïs qu'elle place sur le *metale,* et qu'elle écrase avec le rouleau. Aussitôt le maïs réduit en pâte, elle pétrit cette pâte entre ses mains et en fait des galettes, larges comme le fond d'une assiette, épaisses comme une feuille de papier, qu'elle jette dans le *comal;* en quelques secondes la crêpe est cuite.

Ce n'est pas autrement que les *tortillas* se fabriquent sur les places publiques. Les marchandes, assises sur leurs talons, drapées dans leurs *rebozos,* attendent patiemment que la pratique vienne vider leur *chiquichuite,* corbeille qui contient les *tortillas* enduites de *chile,* pendant que, près d'elles, les marchands d'*aqua fresca* et de *heladas* installent sur un tréteau, ombragé par une vaste ombrelle, leur marchandise : fleurs, fruits, boissons de toutes sortes mélangées à de la neige du pic d'Orizaba.

Le fond de l'alimentation mexicaine se compose du *pulchero* ou pot-au-feu de veau, de bœuf, de mouton, de porc frais, de volaille. On mange peu de gibier et peu de poisson. Le *fricoles,* petit haricot rouge, accompagne toujours les ragoûts; c'est le légume national, comme la *tortilla* et le

MARCHANDE DE TORTILLAS

Page 22.

terminée à son extrémité par une corne de bœuf, — c'est l'*acojate*, — et d'une large cuiller à manche court, destinée au nettoyage et à l'agrandissement de l'entonnoir, ils plongent dans le liquide l'extrémité de la corne, appliquent leurs levres à l'extrémité opposée et font le vide. L'*acojate* se remplit, et le contenu est versé dans l'outre. On ajoute à ce liquide un peu de sucre, un peu de lait, et on le laisse fermenter. On obtient la liqueur connue sous le nom de *mescal* ou *pulque*. Fraiche, elle a beaucoup d'analogie avec la limonade gazeuse à laquelle on aurait ajouté du lait; mais lorsqu'elle a été transportée dans des outres en peau de bœuf, elle prend un goût que les Mexicains aiment fort, mais qui rappelle trop aux étrangers l'eau de Baréges.

Avec les feuilles broyées du magey, on fait une sorte de papyrus; leurs parties fibreuses servent de chaume à certaines toitures et se prêtent à la fabrication de cordes et de tissus grossiers. Il est une variété, de l'espèce dite *fil de prêtre*, que les Indiens emploient pour tisser de fort belles étoffes. Enfin, les feuilles du magey sont armées de dards dont les Indiens font des aiguilles.

De même que le *caballero*, la Mexicaine aime passionnément l'exercice du cheval, et elle adopte de préférence ce mode de locomotion pour se

LE PULCHERO

Page 24.

rendre à son *hacienda,* — sa maison de campagne, — ou à quelque fête donnée dans le voisinage de la ville. Elle n'a ni costume spécial ni selle particulière; le large pommeau de la selle ordinaire lui tient lieu de fourche, et elle est aussi solide sur sa monture que l'homme.

L'équitation toute spéciale que pratique le Mexicain le rend très-hardi et très-souple cavalier. Grâce au mors dont il fait usage, — qui est très-dur et a beaucoup d'analogie avec le mors arabe, — il est facilement maître de son cheval, et arrive à le manier avec une remarquable habileté. Aussi est-ce à cheval que le Mexicain aime à faire parade de sa force et de sa souplesse : sauter des obstacles, enlever son cheval de pied ferme, le lancer à toute vitesse sur un parcours de cinquante mètres et l'arrêter net, frémissant, au point indiqué; étant au galop, ramasser à terre une monnaie, un mouchoir; se servir de la lance, de l'épée, de la carabine ou du revolver à toutes les allures, ce sont là pour lui autant de jeux d'enfant.

L'exercice auquel le Mexicain excelle, c'est celui du *lazzo,* l'arme nationale. Le *lazzo* est une longue corde de la grosseur du petit doigt, très-finement et très-solidement tressée, et se terminant par un nœud coulant. Roulé en huit ou dix

cercles lâches, le *lazzo* est toujours suspendu à la selle, à portée de la main droite du cavalier. Il devient parfois une arme de guerre, mais son emploi est surtout fréquent dans la chasse donnée aux animaux qui paissent dans les immenses pâturages des *haciendas*, et qui se comptent par milliers. Laissés en liberté dans ces solitudes sous la garde de quelques *vaqueros*, ces troupeaux de chevaux ou de bœufs conservent presque toujours leur état sauvage.

A l'époque du dénombrement des troupeaux, comme il faut marquer au fer chaud les sujets nouveaux, on s'arrange pour les attirer près de la source ou de la mare à laquelle ils viennent d'habitude se désaltérer. A cet effet, on répand dans le champ d'à côté de grandes quantités de sel dont ces animaux sont très-friands, tandis que les propriétaires et les *vaqueros* installent leur outillage de marque dans le voisinage.

La marque du bétail est une occasion pour le Mexicain de déployer son adresse ; c'est une fête à laquelle la jeunesse des environs est toujours invitée.

En arrivant sur le terrain, les cavaliers entourent l'abreuvoir, mais ils se tiennent à une distance suffisante pour ne pas effaroucher les animaux. Ceux-ci paraissent bientôt, conduits par le *cabes-*

*tro,* bœuf apprivoisé, ou par une cavale, au cou de laquelle est suspendue une clochette et qui mène la bande des chevaux. Il y a naturellement plusieurs cavales et plusieurs *cabestros;* chaque conducteur a la direction d'une tribu. Dès qu'un groupe est à l'abreuvoir, les cavaliers distinguent les animaux non marqués dont il s'agit de s'emparer. C'est ici que le *lazzo* entre en scène.

Après s'être distribué les rôles, deux cavaliers s'attachent spécialement à un animal, cherchent à le pousser dans la direction des marqueurs, et lorsqu'ils jugent le moment favorable, l'un vise les cornes, l'autre une des jambes; puis tous deux ensemble font tournoyer le *lazzo* au-dessus de leur tête et le lancent du côté du nœud coulant, en retenant l'autre extrémité enroulée au pommeau de la selle. L'animal ainsi saisi est brusquement renversé par le choc que produit le *lazzo* tiré en sens inverse par le cheval au galop. Les *vaqueros* se jettent aussitôt sur lui et le maintiennent à terre au moyen d'un joug, pendant que les marqueurs lui impriment le fer chaud sur la cuisse droite. L'opération se renouvelle ainsi pour tous les jeunes animaux, bœufs, vaches ou chevaux.

La fête du marquage sert souvent de prétexte au dressage à la selle des chevaux de quatre ou cinq ans.

Voici comment on procède : le cheval désigné ayant été pris et renversé, on lui met de fortes entraves aux quatre pieds, puis on le relève et l'on attache solidement ces entraves à quatre piquets. On caresse l'encolure du cheval pendant qu'un *vaquero* lui frictionne rapidement les reins et qu'il remplace brusquement la friction par un tapis et une selle ; le tapis, garni de grelots et de trois petites pointes en fer, enveloppe presque entièrement l'animal.

Celui-ci se défend d'abord aussi énergiquement qu'il peut, puis il finit par garder l'immobilité.

On profite de ce moment pour ôter vivement la selle, passer au cheval le mors et la bride, et le faire monter par un *vaquero* qui descend et remonte plusieurs fois, tantôt à droite, tantôt à gauche.

Lorsque l'animal paraît assoupli, on lui enlève ses entraves. Le *vaquero* est resté en selle ; alors le cheval se livre à tous les bonds imaginables et emporte son cavalier dans une course folle.

Mais l'état nerveux dans lequel il se trouve détermine promptement la fatigue et le force au bout de peu d'instants à s'arrêter épuisé. On l'entoure, on le flatte, on le fait ramener au point de départ, puis on le conduit à l'*hacienda*. Le cheval est dompté.

L'usage constant du cheval a amené la jeunesse mexicaine à inventer une foule de jeux dont les scènes rapides et variées nécessitent autant de vigueur que d'adresse.

Comme l'Espagne, le Mexique a ses courses de taureaux, mais dans les grandes villes seulement. Dans les *pueblos* qui ne peuvent pas supporter les dépenses d'une *corrida* sérieuse, on organise des *novilladas*. Ces jeux se prêtent à nombre de tours d'adresse : par exemple, on *lazze* le taureau lancé sur un cavalier, par un pied désigné d'avance, et on le fait rouler dans la poussière; ou bien l'on arrive derrière lui au galop, on lui saisit la queue qu'on tourne vite autour du poignet, et on le jette sur le flanc. Ou encore on l'attend de pied ferme, et, au moment où il fonce sur vous la tête basse, on lui saisit les cornes, et d'un vigoureux coup de reins on le renverse. — Jamais les *novilladas* n'entraînent mort d'homme.

Quand le créole mexicain n'est pas à cheval, ou auprès de sa señora, à coup sûr il courtise le jeu. Il apporte dans cette distraction une passion extrême, mais il tient à honneur de conserver, dans le gain ou dans la perte, la plus imperturbable impassibilité et la probité la plus scrupuleuse. Tel voleur de grand chemin qui n'hésiterait pas à vous détrousser sur la route, ne vou-

drait pour rien au monde, dans une salle de jeu, vous faire tort d'un réal.

Dans les maisons de jeu, à la Vera Cruz surtout, on joue à la traditionnelle roulette; mais le jeu national est le *monte*, sorte de lansquenet pour lequel on ne fait usage que des cartes espagnoles.

Nous avons vu des joueurs risquer leur fortune sur une carte, perdre, allumer une cigarette et s'éloigner en se drapant majestueusement dans leur sarape. Mais nous n'aurions éprouvé aucun étonnement si, le lendemain, nous avions retrouvé ces mêmes joueurs en train de dévaliser une diligence.

Les Mexicains comprennent si peu qu'on puisse se passer de la roulette ou du monte que le personnel d'une maison de jeu, sa voiture et son outillage, trouvèrent tout naturel de prendre place, un beau matin, parmi les bagages de notre colonne en marche. Arrivés à l'étape, banquier et croupiers parvenaient toujours à se procurer, même lorsque nous étions à court de logement, un local pour dresser le tapis vert; et les officiers qui avaient des économies à perdre n'étaient jamais en peine pour découvrir le chemin de la roulette. On y joua si bien, on y perdit si royalement, qu'un beau matin, au rapport du général, le colonel L... demanda que le directeur

de la roulette fût invité à ne plus suivre la colonne.

Mais il avait compté sans le commandant de C..., grand et beau joueur, qui prit la défense de la roulette, prouva que c'était une innocente distraction dont il ne fallait pas priver les officiers, et tenta de fléchir le général en lui faisant un sombre tableau de la monotonie de l'existence à laquelle nous étions condamnés. Le rapport fut, ce jour-là, des plus mouvementés et des plus divertissants; néanmoins, l'habile et surtout spirituelle plaidoirie du commandant ne désarma pas le colonel, qui persista dans sa demande et obtint gain de cause.

Un sentiment très-développé chez le Mexicain, c'est le sentiment de la dévotion; on le devinerait rien qu'à voir le nombre extraordinaire d'églises, de couvents, de chapelles, de calvarios. Le clergé, qui jouit d'une grande influence sur la population, fait en sorte de la maintenir, de l'affirmer par tous les moyens en son pouvoir, déployant dans certaines circonstances une pompe qui est loin de la simplicité pratiquée en Occident. Ainsi, à toute heure du jour, on voit circuler dans les rues une voiture dorée, attelée de deux mules richement caparaçonnées et précédées d'un *lepero*[1] qui porte d'une

[1] Les *leperos* sont une très-curieuse clientèle des Padres et

main une table recouverte d'une toile blanche, et de l'autre une sonnette qu'il agite sans relâche. C'est le Saint Sacrement qui passe; un *Padre* le porte à quelque riche malade.

Aussitôt la circulation est interrompue sur le passage de la voiture; tout le monde s'arrête; les cavaliers mettent pied à terre; dans les maisons les occupations cessent, et chacun se découvre, s'agenouille et prie.

A l'heure de l'*Angelus,* les passants s'arrêtent, récitent tête nue un *Pater* et un *Ave,* puis ils se souhaitent les uns aux autres une *buena noche* et rentrent.

L'antique et belle coutume de la prière du soir, qui réunissait les maîtres et les serviteurs dans une commune pensée de la Divinité, est restée en honneur au Mexique, surtout dans les haciendas.

Quand on est témoin de la dévotion du peuple mexicain, on est très-surpris, pour ne pas dire tristement impressionné, par les scènes qui suivent la mort d'un petit enfant.

des moines. Ces mendiants, fort nombreux au Mexique, dont une catégorie porte le nom de *Pordio sero,* mendiants pour Dieu, sont logés dans des *vaciendad* ou maisons appartenant au clergé. Malgré les soins dont ils sont l'objet, les leperos fournissent un assez gros contingent aux bandes de voleurs; mais tout ce qui appartient au clergé leur est sacré.

Là, au lieu des pleurs que nous répandrions, règne la gaieté; la douleur y éclate en manifestations bruyantes, et pendant que les parents et les amis vont, viennent, mangent et boivent au milieu d'une surexcitation extraordinaire, le petit mort, — hier encore le rayon de soleil de la maison, — attend à l'écart, dans son berceau couvert de fleurs, qu'on le prenne pour le porter au cimetière!

Il ne faudrait pas croire que cette coutume fût le résultat de l'indifférence ou de l'insensibilité. Au Mexique, elle émane de cette croyance, que l'enfant qui a vécu ce que vivent les fleurs, et dont l'âme s'envole dans le rayonnement de sa pureté, *passe aux anges*. Le Mexicain en conclut que c'est un devoir de se réjouir; — pleurer, dit-il, serait méconnaître une grâce de la Providence.

Sans cette explication, cette coutume nous semblerait barbare, et d'autant plus inexplicable que le Mexicain est d'un caractère doux.

La politique seule le rend féroce, témoin certains décrets des libéraux contre les conservateurs, ou de ces derniers contre les partisans de Juares.

Ainsi, le 3 juin 1861, Ocampo, libéral influent, est saisi et fusillé par ordre de Marquez. Aussitôt

le gouvernement de Juares déclare hors la loi les généraux Marquez, Mejia, Cobos, Vicario, Lozada, et met leurs têtes à prix. Dix mille piastres et une amnistie complète sont la récompense promise.

Le 11 avril 1861, après la bataille de Tacubaja, Marquez adresse l'ordre suivant au général Miramon :

« Dans l'après-midi de ce jour et sous votre « plus stricte responsabilité, vous donnerez « l'ordre de fusiller tous les prisonniers du grade « d'officier, et vous m'informerez de leur nom- « bre. »

Autre décret de Marquez :

« En vertu des pouvoirs dont je suis investi, « je décrète :

« 1° Juares et ceux qui reconnaissent son gou- « vernement et lui obéissent sont déclarés traîtres « au pays, ainsi que tous ceux qui l'aident direc- « tement ou indirectement, quelque peu que ce « soit.

« 2° Tous les individus compris dans une caté- « gorie ci-dessus spécifiée seront immédiatement « fusillés, sans autre formalité que la constatation « de leur identité. »

D'ailleurs, en avril 1862, Juares répondait à ces mesures par des ordres tout aussi sauvages : « en déclarant traîtres et punissant de mort tous

« ceux qui prêteraient à l'ennemi un concours de
« quelque nature que ce fût. »

Et voilà sur quelle pente sanglante le Mexique glissait, lorsque l'intervention étrangère survint pour son plus grand bonheur; car seule la nécessité de se défendre a révélé à cette nation la vigueur dont elle était capable. Nous lui avons appris, à nos dépens, l'art de faire la guerre; elle a puisé dans son patriotisme cette grande vertu : la persévérance dans la lutte.

## CHAPITRE II

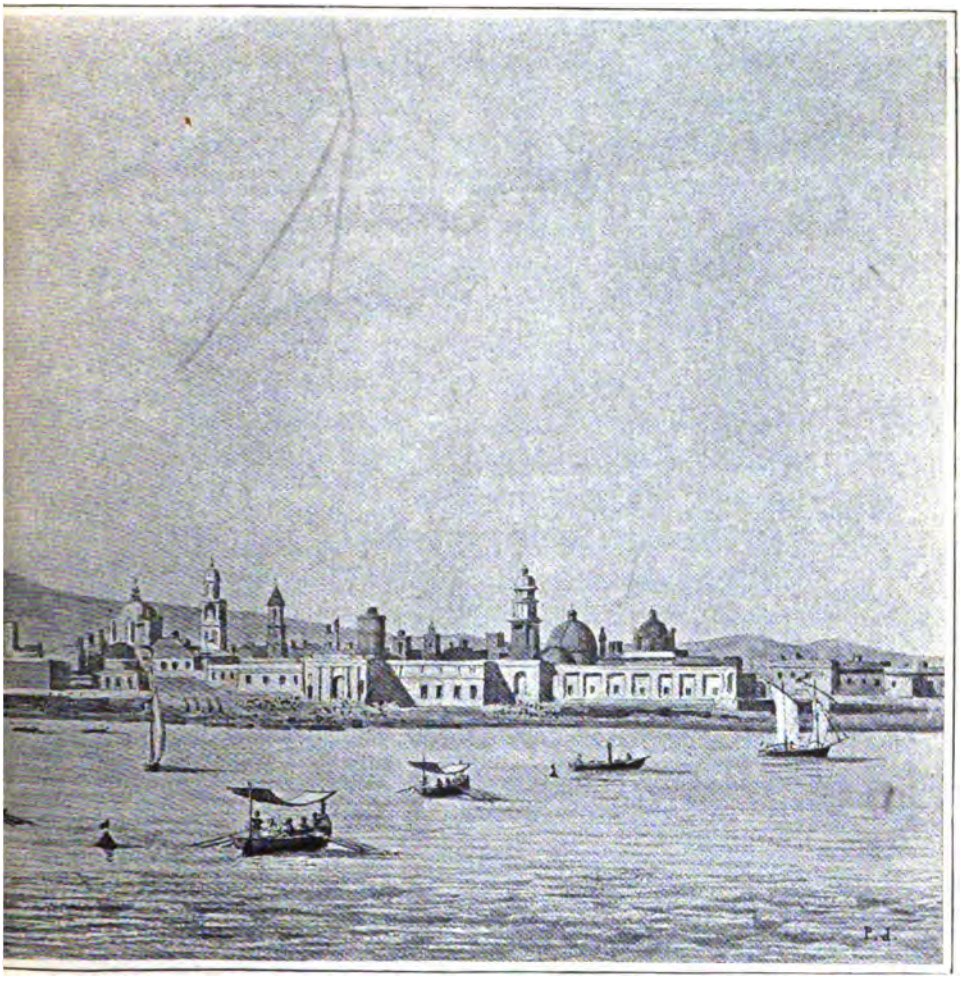
Le général de Lorencez et son état-major arrivent à la Vera Cruz. — Événements qui servent de trait d'union entre la nouvelle expédition et celle de la Triple-Alliance. — Le traité de Londres du 31 octobre 1861. — Le gouvernement de Mexico. — Le président Juares. — L'amiral Jurien de la Gravière et M. de Saligny, le général Prim, le commodore Dunlop et sir Charles Wyke. — Cause qui détermine l'Empereur à faire partir la brigade de Lorencez. — Situation difficile faite à l'amiral par les représentants de l'Espagne et de l'Angleterre. — Convention de la Soledad du 19 février 1862.

Le 5 mars 1862, vers six heures du soir, le *Forfait*, chargé de conduire au Mexique le général de Lorencez et son état-major, entrait dans les eaux de la Vera Cruz.

Pas une ride sur ce miroir d'azur; pas un souffle dans l'air; la frégate marchait à toute vapeur, et bientôt la ville nous apparut à l'horizon comme la terre promise. Que devait être réellement cette terre pour les Français? Le terme du *grand voyage* pour les uns; pour les autres, le point de départ d'une lutte pleine de périls, d'angoisses et de tristesses.

LA VE

(D'après dessin d



A CRUZ

colonel DARRAS.)

Encore quelques tours d'hélice, et le *Forfait*, « bon rouleur », c'est-à-dire, en langage de marin, « bon marcheur », arrive à la hauteur de la ville. Voilà la rade de la Vera Cruz tracée par une ligne circulaire de récifs à fleur d'eau, dont les pointes couronnées d'écume constituent au port une excellente défense; puis, au milieu de la rade, et à une portée de fusil du môle, le fort de Saint-Jean d'Ulloa[1] qui se dresse là comme une sentinelle avancée; plus loin, la ville avec ses maisons blanches et ses dômes étincelants; et, dans le fond, dominant ce panorama, le pic d'Orizaba, cette *montagne de l'Étoile,* comme l'appellent les Indiens, dont la cime, éternellement couverte de neige, resplendit à plus de cinq mille cinq cents mètres au-dessus de nous, embrasée par les derniers feux du soleil couchant.

Tout à coup on aperçoit le drapeau mexicain flottant sur la Vera Cruz à côté du drapeau français! A ce spectacle, une exclamation de profond désespoir s'échappe de toutes les poitrines : « Nous arrivons trop tard, tout est fini! on ne se bat plus! » Plaintes naturelles; car, pour l'officier, rêver bataille, c'est rêver gloire, avancement, avenir; et lui parler de paix, quand il est déjà prêt au combat et n'attend que le signal, c'est

[1] Vaste parallélogramme irrégulier à quatre bastions dont l'un supporte un phare.

faire évanouir tous ses beaux rêves! — Quelle fièvre n'a-t-on pas aussi d'arriver, d'interroger, de savoir!

Le canon du *Forfait* demande un pilote; mais personne ne répond à l'appel, et comme la nuit menace de surprendre le bâtiment en pleine mer, le commandant continue sa route et va mouiller à l'île de *Sacrificios,* — cette lugubre annexe du cimetière de la Vera Cruz, — distante de la ville d'une petite lieue.

Cependant notre canon a été entendu, car une demi-heure s'est à peine écoulée que M. le capitaine de vaisseau Roze, commandant l'escadre et les troupes de la Vera Cruz, et le consul de France, M. Douazan, accostent le *Forfait.* C'est par eux que le général de Lorencez apprend la convention de la Soledad.

Avant d'aller plus loin, jetons un rapide coup d'œil sur les événements qui servent de trait d'union entre la nouvelle expédition et celle de l'amiral Jurien de la Gravière, et rappelons en quelques mots les causes de cette guerre qui débutait avec la fièvre jaune et devait se terminer plus tard par la mort de l'empereur Maximilien, fusillé à Queretaro, sur le Cerro Campana.

Deux hommes, Miramon qui s'était fait proclamer président substitut et général en chef de

l'armée mexicaine, et Juares qui s'était déclaré chef intérimaire du gouvernement constitutionnel, se disputaient le pouvoir au Mexique depuis la fin de 1858. Miramon représentait l'élément conservateur catholique; Juares était à la tête des libéraux.

Le 22 décembre 1860, Miramon battu par Ortega, lieutenant de Juares, quittait le Mexique; le 28 décembre, Ortega publiait, à Mexico, les lois de réforme édictées à la Vera Cruz par Juares: — tolérance des cultes, abolition des Ordres religieux, nationalisation des biens ecclésiastiques et mariage civil; — et, le 11 janvier 1861, Juares faisait son entrée dans la capitale du Mexique.

Aussitôt maître du pouvoir, le nouveau président prit les mesures les plus violentes dans le but de réduire les bandes conservatrices qui battaient la campagne et de contenir l'élément catholique. Il exila l'archevêque de Mexico ainsi que plusieurs évêques, força le représentant de l'Espagne à quitter la capitale dans le plus bref délai, et mit à prix la tête des principaux chefs du parti conservateur. Ce parti, d'ailleurs, ne se faisait aucun scrupule de fusiller sommairement tout officier libéral qui lui tombait entre les mains.

A l'anarchie s'ajoutait la pénurie d'argent; les caisses étaient vides, la banqueroute imminente, et, pour comble de difficultés, la France, l'Angle-

terre et l'Espagne, lésées dans leurs intérêts et dans ceux de leurs nationaux, pressaient le gouvernement mexicain de s'acquitter envers elles. L'Espagne exigeait en outre une réparation pour l'expulsion de son représentant.

Placé dans cette impasse et sentant la nécessité de se créer à tout prix des ressources, Juares eut recours à une mesure extrême : il suspendit provisoirement le payement de la dette publique, — loi du 17 juillet 1861. — La France et l'Angleterre réclamèrent le retrait de cette loi ; et ne l'ayant pas obtenu, elles rompirent les relations diplomatiques le 25 juillet 1861.

Trois mois plus tard, le 31 octobre 1861, ces deux puissances se mettaient d'accord avec l'Espagne pour diriger une action commune contre le Mexique, et elles signaient le traité de Londres. Aux termes de ce traité, elles s'engageaient « à « contraindre le Mexique à exécuter des obliga- « tions déjà solennellement contractées et à leur « donner des garanties de protection plus effi- « caces pour les personnes et les propriétés de « leurs nationaux ». Il était bien entendu qu'on exigerait au besoin par les armes ce que la diplomatie serait impuissante à obtenir.

Les exilés mexicains qui avaient passé en Europe n'étaient pas étrangers à cette intervention armée. Pour intéresser au sort du Mexique

les gouvernements anglais, espagnol et français, voire même le gouvernement autrichien, ils avaient déployé auprès d'eux toutes les ressources de leur éloquence, et ils avaient insisté avec habileté sur les traitements odieux dont plusieurs nationaux étrangers avaient été victimes. Mais c'est l'empereur Napoléon III qu'ils avaient principalement fait circonvenir par l'archevêque de Mexico et le général Almonte, ancien représentant du Mexique à Paris pendant la présidence de Miramon ; c'est auprès de Sa Majesté qu'ils avaient repris et développé le projet que Santa Anna avait conçu d'une restauration monarchique avec un membre d'une famille régnante d'Europe. La nécessité de créer, au centre de l'Amérique, un empire assez fort pour opposer une digue à l'extension des États-Unis, la gloire de rétablir l'ordre, la paix au sein d'un pays jusqu'alors déchiré par les guerres civiles, de régénérer la race latine dans le Nouveau Monde en faisant entrer une nation dans le courant de la civilisation, voilà les arguments qu'on fit valoir auprès de l'Empereur parce qu'on les supposait de nature à le séduire. L'Impératrice elle-même, que les larmes des prélats mexicains et le touchant tableau qu'ils lui firent de la situation de l'Église mexicaine avaient vivement émue, plaida la cause des exilés auprès de Napoléon III, et le duc de Morny leur

apporta le poids de sa grande influence. C'est sous la protection du duc de Morny que s'était placé le banquier Jecker, celui des réclamants français qu'on représentait comme le plus lésé par le gouvernement de Juares [1].

Mais pour l'Empereur il y avait trois considé-

[1] Le général Miramon, étant président de la République mexicaine, avait épuisé tous les moyens de battre monnaie, et se trouvait menacé de la banqueroute, lorsqu'un banquier suisse, Jecker, établi à Mexico, vint lui offrir un moyen de sortir d'embarras.

Jecker proposait une émission de 75 millions de francs en bons remboursables en 8 ans et portant un intérêt de 6 0/0 garanti moitié par l'État, moitié par la maison de banque Jecker. Le nouveau papier devait servir à racheter les bons de la dette intérieure entièrement discrédités, moyennant une soulte de 25 0/0 en argent, à payer par les détenteurs. Le gouvernement réalisait donc, grâce à cette soulte, un bénéfice net de 18,750,000 francs qui devait lui permettre de faire face aux besoins du moment.

Miramon accepta, et la maison Jecker fut chargée de l'émission; elle recevait les anciens bons ainsi que les 25 0/0 en argent, et avait droit à une commission de 5 0/0 sur la totalité de l'émission.

L'opération paraissait brillante pour le gouvernement mexicain; elle l'eût été, en effet, si le concessionnaire n'avait fait introduire dans le contrat la condition suivante :

Jecker était autorisé à retenir, par anticipation : 1° le montant de sa commission, soit 3,750,000; 2° la somme de 11,250,000 francs formant, pour une période de 5 années, la moitié des intérêts à 6 0/0 relatifs à l'émission des 75 millions, dont l'intérêt 6 0/0 était, comme nous l'avons dit, garanti moitié par l'État, moitié par la maison Jecker. De

rations qui primaient toutes les autres : obtenir du gouvernement mexicain les satisfactions exigées, contre-balancer l'influence des États-Unis dans l'Amérique centrale, et régénérer au Mexique la race latine, afin d'en faire un contre-

sorte que, sur les 18,750,000 francs produits par la soulte, le gouvernement ne devait recevoir que 3,750,000 francs.

En mai 1860, la maison Jecker, sans que rien eût pu faire pressentir l'événement, se déclara d'elle-même en faillite avec un passif de 25 millions, et l'on trouvait dans ses caisses la somme de 68,391,250 francs en bons nouveaux.

Or, ce passif de 25 millions, dont la plus grande partie provenait de fonds confiés à la maison Jecker par des Français et par des établissements de bienfaisance, n'avait pu être absorbé par la conversion, puisqu'il fut prouvé par les comptes liquidés plus tard que Jecker n'avait remis au gouvernement mexicain, en argent, que la somme de 3,094,640 francs. La vérité est que, au moment de la conversion, la maison Jecker était fortement ébranlée par des spéculations malheureuses au règlement desquelles dut passer cette somme de 25 millions ; le banquier comptait sur les bénéfices de la conversion pour réparer ses pertes. Par suite de la disparition de ces 25 millions, les intérêts français se trouvaient gravement compromis; les nationaux français étaient donc vivement intéressés à l'opération de la conversion.

Quelques mois après, Juares rentrait à Mexico (janvier 1861) et l'un de ses premiers actes fut de déclarer nul le contrat Jecker; les bons émis n'avaient donc plus aucune valeur. C'était pour Jecker la ruine de ses spéculations ; c'était aussi pour ses créanciers la perte de tout espoir de remboursement.

Jecker chercha à agir sur le gouvernement mexicain par une pression étrangère. Il réussit, en effet, à intéresser à sa cause quelques personnages influents de la cour de France,

poids à l'élément anglo-saxon prépondérant aux États-Unis.

L'Empereur comptait sur l'Espagne et sur l'Angleterre pour obtenir les satisfactions dues, — il avait tout au moins sujet de compter sur elles, — mais il n'ignorait pas que la première de ces puissances n'acceptait, en principe, l'idée d'une restauration monarchique, *qu'avec un prince de la famille des Bourbons, ou intimement lié avec elle,* et que la seconde avait déclaré *ne vouloir soutenir aucun candidat.* L'espoir que Napoléon III voulut donc conserver, quand même, de rallier à la candidature d'un prince autrichien ses deux alliées, fut une faute, un malheur.

Aussitôt le traité de Londres signé, les puissances alliées s'étaient hâtées de faire partir pour le Mexique les forces que chacune d'elles s'était engagée à fournir : l'Espagne, 7,000 hommes; France, 3,000 hommes; l'Angleterre, 700 hommes de débarquement, plus une flotte de sou-

entre autres le duc de Morny, et, afin de fournir un motif de plus à l'appui qu'il sollicitait, il se fit naturaliser Français. Le concours qu'il espérait lui fut acquis, et le ministre de France à Mexico, M. Dubois de Saligny, reçut l'ordre d'insister auprès de Juares pour que satisfaction fût donnée à Jecker. Mais Juares « refusa péremptoirement de reconnaître une convention faite par un *gouvernement illégal* ».

Dix ans plus tard, 1871, Jecker était fusillé par la Commune de Paris.

tien. « *Des forces combinées,* était-il spécifié dans le traité, *devaient être réunies dans les parages de la Vera Cruz* » ; autrement dit, elles ne devaient opérer leur débarquement qu'après entente préalable entre l'amiral Jurien de la Gravière, le commodore Dunlop et le général Prim, commandants de l'expédition.

Quel ne fut donc pas l'étonnement de l'amiral, parti de Toulon le 17 novembre 1861, d'apprendre en arrivant à la Havane, le 27 décembre, que la division espagnole avait déjà pris possession de la Vera Cruz!

Cette nouvelle causa en France, aussi bien qu'en Angleterre, le plus mauvais effet. L'impression que l'Empereur en ressentit fut telle, qu'il donna immédiatement l'ordre d'envoyer au Mexique une brigade de renfort dont il confia le commandement au général comte de Lorencez. Napoléon III, qui voyait dans cette occupation anticipée de la Vera Cruz par les Espagnols l'influence du général Prim, dont l'ambition et la témérité ne laissaient de lui être un peu suspectes, ne voulut pas que la petite colonne française sous les ordres de l'amiral restât plus longtemps dans une situation d'infériorité numérique par rapport à la division du général espagnol.

Pendant qu'en France et en Algérie l'on prenait les dispositions nécessaires pour compo-

ser la brigade de Lorencez, les Français et les Anglais arrivaient à la Vera Cruz et y débarquaient le 9 janvier 1862.

Dès que l'amiral fut à terre, il acquit promptement la certitude qu'il ne trouverait dans la ville ni approvisionnements, ni moyens de transport roulants. Or il était parti de France sans voitures, sans mulets, sans harnachements, à cause de la hâte extrême qu'on avait apportée à la mise en route de sa colonne expéditionnaire; et, pour comble de malheur, il lui avait été de toute impossibilité, lors de son passage à la Havane, de se procurer quoi que ce fût, même à prix d'or. C'est avec des peines inouïes qu'il put acheter une centaine de mulets, rétifs pour la plupart, et réunir quelques vivres. On dut remédier, tant bien que mal, à cet état de choses inquiétant, en créant des moyens de transport à l'aide de roues et d'essieux commandés à la Havane, et de matériaux fournis par les bâtiments.

La haute intelligence et l'énergie de l'amiral, secondées par l'habile et prompte direction que le capitaine d'état-major Capitan sut imprimer à toute chose, le dévouement des officiers et des troupes [1], triomphèrent peu à peu de ces diffi-

[1] La colonne de l'amiral Jurien de la Gravière se composait de :

1 régiment d'infanterie de marine;

cultés, et bientôt les Français furent en mesure de se porter en avant.

Ce moment était attendu avec une vive impatience par l'amiral, qui voyait chaque jour fondre l'effectif déjà restreint de ses troupes, et qui savait que, d'un moment à l'autre, la fièvre jaune allait faire son apparition.

Une autre considération le préoccupait et lui faisait désirer de porter ses lignes en avant, pour les établir, par la force au besoin, dans un climat plus salubre : c'était la perspective d'être surpris par la saison des pluies avant d'avoir obtenu de Juares les réparations demandées, et de ne pouvoir plus, alors, ni avancer ni reculer.

Mais les commissaires alliés préférèrent entrer dans la voie des négociations. Sir Ch. Wyke, parfaitement renseigné sur l'état politique, la configuration géographique et les moyens de défense du Mexique, ne se souciait pas d'engager les

1 bataillon du 2e régiment de zouaves ;

1 bataillon à 6 compagnies formées avec les marins de la flotte (fusiliers marins) ;

1 bataillon d'artillerie de la marine ;

1 section de réserve de 12 rayés ;

1 batterie de montagne ;

1 détachement du génie ;

1 détachement du train ;

1 peloton de gendarmerie ;

1 peloton de chasseurs d'Afrique.

hommes et les capitaux de l'Angleterre dans une guerre dont il prévoyait peut-être l'issue ; et, quant au représentant de l'Espagne, le général Prim, il avait fini par conformer sa politique à celle de son collègue anglais.

L'amiral se trouva donc en face de cette double alternative : ou de s'avancer seul à ses risques et périls, ou d'accepter une convention qui lui permît de sortir du foyer malsain qu'il occupait.

Or, ce n'était pas avec un peu plus de 2,000 hommes qu'il pouvait songer à tenter le passage des terres chaudes, à affronter un soleil dévorant, les fièvres pernicieuses et de nombreuses guerillas habituées à vivre et à combattre dans ces régions. En admettant que la victoire couronnât son audace, arriverait-il jusqu'à la zone tempérée? pouvait-il espérer passer sur le corps de l'armée mexicaine qui en défendait l'entrée? Et fût-il assez heureux pour se frayer un passage au travers de l'ennemi, quelle position prendrait-il, et que deviendrait-il dans l'épuisement auquel l'auraient réduit d'héroïques mais inutiles efforts? Le désastre était au bout d'une pareille entreprise. Aussi l'amiral dut-il se soumettre aux désirs des autres plénipotentiaires et traiter, provisoirement, de manière à obtenir du gouvernement mexicain le passage de nos troupes dans un meilleur climat. Il s'exécuta, bien

qu'à regret, en mettant sa signature au bas du traité de la Soledad, que le général Prim avait préalablement élaboré avec Doblado, ministre des affaires étrangères de Juares. Le passage du Chiquihuite et des premières Cumbres, l'occupation d'Orizaba et de Tehuacan allaient assurer aux troupes alliées des conditions de bien-être pour tout le temps que dureraient les conférences qui devaient avoir lieu à Orizaba [1].

Cette convention, qui ouvrait aux alliés les *terres tempérées* et les *terres froides*, spécifiait que « *si les négociations venaient malheureusement à être rompues, les forces alliées évacueraient les villes susdites et retourneraient se placer sur la route de la Vera Cruz, au delà du Chiquihuite, près de Paso Ancho* », en pleines terres chaudes. Encore le gouvernement de Juares n'avait-il accepté cette convention que parce que « *les commissaires avaient déclaré que les puissances n'avaient aucunement l'intention de porter atteinte à l'indépendance, à la souveraineté et à l'intégrité du territoire de la République* ».

Aussitôt l'acte signé, le drapeau mexicain fut arboré à côté des drapeaux alliés, sur la ville de la Vera Cruz et sur le château du fort de Saint-Jean d'Ulloa.

[1] Orizaba, ville située en deçà des Cumbres, ce contre-fort de l'Orizaba, est à 32 lieues de Puebla.

## CHAPITRE III

**Le général de Lorencez débarque le 6 mars. — Aspect de la Vera Cruz. — Les zopilotes et les chiens pourvoyeurs de la salubrité publique. — Malpropreté des maisons. — Reconnaissance aux écuries. — Les puces. — Assainissement des locaux. — Reconnaissance sur la Soledad. — Attaque des diligences. — Arrivée à la Vera Cruz du capitaine de vaisseau Thomasset, chef d'état-major de l'amiral. — Cet officier envoyé par l'amiral, met le général au courant des derniers événements.**

On peut se faire une idée du désappointement que le général de Lorencez éprouva en apprenant la convention de la Soledad, lui qui arrivait avec l'ordre exprès de marcher sur Mexico sans perdre un instant. Mais que faire, sinon patienter jusqu'au moment où l'on pourrait rejoindre l'amiral et s'entendre avec lui? Le général se résigna à attendre.

Dans la matinée du 6 mars, une embarcation de l'*Éclair* conduit à terre le général et son état-major. On aborde au môle, on franchit la porte qui le sépare de la ville, et l'on est dans la Vera Cruz. C'en est fait de la cité que notre imagination s'était plu, — à distance, — à nous repré-

senter imposante et gracieuse. La réalité est là, et elle n'est pas séduisante [1]. Des maisons sans apparence de vie, de vieilles églises éprouvées par le temps et d'aspect lugubre, des rues droites et désertes, au milieu desquelles sont en stagnation des eaux jaunâtres et empestées ; enfin, à l'heure du nettoyage de la ville, de nombreux rassemblements de chiens et de zopilotes [2]; — tel est le spectacle que nous présente la ville fondée par le vice-roi comte de Monterey, à la fin du seizième siècle, et que son enceinte de remparts avec bastions et redans ne contribue ni à égayer ni à embellir.

Qu'on se garde, cependant, de jeter la pierre à ces chiens et à ces zopilotes qui encombrent un semblant de trottoir : ce sont les pourvoyeurs de la salubrité publique. Les premiers ont leur place au soleil, et personne ne songe à les en chasser; les seconds, pour lesquels le Mexicain professe une *reconnaissance* méritée, font le plus singulier ornement des dômes, leur perchoir naturel.

[1] Rien ne parvient à détruire cette première impression, ni la vue de la mer, ni l'élégance de certaines maisons surmontées de gargouilles énormes d'un travail curieux, ni les souvenirs du débarquement de Cortez sur ce même emplacement et des luttes sanglantes dont la Vera Cruz avait été le théâtre.

[2] Zopilote : petit vautour.

Il faut savoir que jamais agent d'administration n'a apporté dans l'exécution de son service plus de diligence ni plus d'exactitude. Dès que, le matin, les malpropretés des maisons ont été déposées devant les portes, dans des caisses en bois, il se manifeste aussitôt une agitation extraordinaire dans la rue et dans l'air. Ce sont les zopilotes et les chiens qui se dirigent vers leur pâture. Quelques coups de bec et quelques coups de dent donnés souvent après le même morceau, mais toujours sans bruit et sans querelle, font en peu d'instants table rase. Après quoi, chacun retourne à son poste d'observation.

Cette étude de mœurs en pleine rue n'était certes pas de nature à nous rassurer sur l'état des maisons que nous allions occuper; et malheureusement nos appréhensions ne devaient être que trop justifiées.

Celle qui fut réservée à notre état-major était vaste, avec cour et galerie intérieure; au beau temps de sa prospérité, elle avait dû être très-agréable à habiter; depuis... quelle décadence! Il serait trop long d'énumérer tous les côtés déplaisants de notre habitation, mais il n'est pas sans intérêt de nous arrêter devant les écuries pour en voir sortir deux officiers, un capitaine et un lieutenant, occupés en cet instant à reconnaître le local. Le capitaine porte le pantalon

blanc, la tunique, et son képi est couvert du couvre-nuque réglementaire; le lieutenant a le même uniforme, sauf qu'il a remplacé le pantalon par une culotte et qu'il a chaussé de grandes bottes jaunes passées au sang de bœuf, et par cela même souples et brillantes. Voilà nos officiers : rien d'anormal dans la tenue du lieutenant; mais, à la stupeur générale, de blanc qu'il était, le pantalon du capitaine est devenu noir jusqu'à mi-jambes; sa tunique et son couvre-nuque ont des taches de même couleur, et, chose inquiétante, ces taches se meuvent, elles changent de place. On s'approche et l'on constate que ces taches sont des puces! Le lieutenant avait échappé à cette bande nègre affamée, grâce à ses bottes dont la surface offrait sans doute à l'ennemi un terrain trop glissant pour qu'il pût s'y maintenir.

Cet incident, en d'autres circonstances, eût été tout au plus le sujet d'une gaieté passagère; mais, à l'heure présente, il était une preuve nouvelle de l'état de malpropreté que nous constations à chaque pas. Rapproché de toutes les autres causes d'insalubrité qui faisaient de la Vera Cruz un foyer de *vomito*[1], il nous confirmait dans ce sentiment que, tout travail cessant, il fallait combattre les miasmes mortels au milieu desquels nos co-

[1] Vomito ou fièvre jaune.

lonnes allaient débarquer d'un moment à l'autre.

Assainir tous les locaux destinés aux troupes et préparer les ressources nécessaires pour leur permettre de quitter la ville dans le plus bref délai, telles furent les premières dispositions prises par le général.

Pendant que l'intendance réunit les approvisionnements du corps expéditionnaire, qu'elle passe des marchés, qu'elle s'ingénie à suppléer au manque absolu de moyens de transport, l'état-major étudie les fortifications de la ville dans le but d'en améliorer la défense; il dresse une carte des étapes et il reconnaît le pays. La route qu'il importait surtout de bien connaître était celle de la Soledad. Or, le 8 mars, le capitaine Roussel, chargé à l'état-major du bureau topographique, fut envoyé en reconnaissance dans cette direction. Il avait avec lui le sous-intendant Raoul, un lieutenant, trois cavaliers et un interprète.

Partis de grand matin sur la route de la Soledad, par un soleil brûlant, nos officiers avaient terminé leur travail vers une heure. C'est le moment de la journée où la soif est le plus ardente et où les tiraillements d'estomac annoncent impérieusement l'heure du repas. On avisa au coin de la route une *tienda,* sorte de débit de liqueurs et d'épices, et l'on entra.

Une quinzaine de Mexicains, armés jusqu'aux dents, occupaient déjà le fond de l'unique pièce de la *tienda*. La conversation était des plus bruyantes, et les physionomies quelque peu animées des convives attestaient que les hôtes du *tiendero* avaient fait honneur à son *pulque*. L'entrée inattendue des officiers français causa un certain malaise à la bande mexicaine, qui n'était autre qu'une *guerrilla*. La conversation cessa tout à coup, et le *tiendero* s'esquiva. Mandé cependant à plusieurs reprises, il reparut enfin, mais les mains vides et l'air dégagé et impertinent d'un homme qui se croit en situation de tout refuser. « — Je n'ai rien », dit-il; et il ajouta en désignant les *guerrilleros* : « — Les señores ont épuisé mes dernières ressources. » Après quoi, sous forme de péroraison, il se dirigea vers la porte, comme pour inviter les nouveaux arrivés à s'en retourner comme ils étaient venus. Le drôle eût sans doute bien mérité une volée de bois vert; mais le moindre emportement pouvait faire tourner au tragique une scène qui en avait tous les éléments. Le capitaine Roussel le comprit, il se contint; et par son sang-froid autant que par le ton d'autorité qu'il prit, il sortit de l'impasse dans laquelle il se trouvait. Sommé de nouveau de s'exécuter, et déconcerté cette fois, le *tiendero* commença par balbutier; mais en voyant les officiers placer

leurs sabres nus sur la table et amorcer leurs revolvers, il pivota sur ses talons et sortit. Quelques instants après, la table se peuplait d'une omelette et de quelques fruits des terres chaudes. Le repas s'effectua sans incident nouveau, l'œil au guet, l'oreille tendue ; après quoi, chacun paya son écot et remonta à cheval pour rentrer à la Vera Cruz.

Cette reconnaissance donnait un avant-goût des dispositions peu bienveillantes que, malgré les affirmations de M. Dubois de Saligny et des proscrits, nous allions rencontrer dans le pays. Eussions-nous eu besoin d'une confirmation immédiate de ces dispositions, que nous l'eussions trouvée daus l'attaque dont le courrier, arrivé le matin même à la Vera Cruz, venait d'être l'objet. Mais, pour rentrer dans les événements courants du Mexique, ces attaques n'en présentaient pas moins, pour les voyageurs entre Mexico et la Vera Cruz, toutes sortes de désagréments et de périls.

Avant notre arrivée, il ne se passait pas de semaine où l'on ne vît la diligence [1] de Mexico à la Vera Cruz ramener ses voyageurs dans l'état de

[1] Les diligences qui font le service de Mexico à la Vera Cruz sont d'immenses coffres ronds, peints en couleurs vives, et suspendus entre quatre grandes roues rouges ; les bagages sopt entassés sur la plate-forme de derrière. Il y a trois places sur

simple nature, dames et messieurs consciencieusement et nettement déshabillés. Passe encore, — pour ne pas parler du scandale, — par une chaleur de 35°; mais au plus fort de l'hiver, on conviendra que c'était peu plaisant. Comme le cas était fréquent, qu'avait-on imaginé? Il s'était établi à l'entrée de chaque ville que traverse la route, des bazars de confections approvisionnés et gérés par des *guerrilleros*, et où l'on trouvait de quoi se vêtir des pieds à la tête. Toute diligence qui avait eu des malheurs s'arrêtait devant ces magasins. Sur un signe du conducteur, les commis apportaient, en se voilant la face, des habillements de toute sorte, de toute taille, à l'usage de tous les âges et de tous les sexes, et l'on introduisait discrètement cette collection de hardes par les portières. On imagine la scène! l'intérieur de la voiture transformé en vestiaire, voyageurs et voyageuses, les stores baissés, s'équipant pêle-mêle, au hasard et tant bien que mal, de tout ce qu'ils rencontraient sous la main, c'est-à-dire de la défroque des volés de la veille. Si extraordinaires que fussent pour nous de tels faits, des témoins oculaires dignes de foi,

l'impériale et neuf à l'intérieur. Ces voitures sont attelées de six chevaux conduits par un cocher très-habile, et roulent à toute vitesse à travers des chemins qui mettent leur solidité à de rudes épreuves.

des victimes d'aussi étranges, d'aussi abominables exécutions, Mexicains et étrangers, s'accordaient à nous les attester.

Un Français, M. de G..., qui voyageait au Mexique pour son agrément, fut arrêté et mis dans l'état que je viens de dire, à la fin de l'année 1861. Je tiens le fait de lui-même. On était au milieu de décembre, le froid était excessif. C'est par un temps pareil que M. de G... fut laissé absolument nu dans un coupé de diligence, heureux encore d'en être quitte à si bon compte. Il n'eut la vie sauve que parce que les bandits lui firent l'honneur de le prendre pour un Mexicain, à la façon dont il parlait l'espagnol.

Même dans un court trajet, une diligence pouvait être arrêtée cinq et six fois. La chose alors devenait sérieuse. La bande qui survenait la dernière se tenait pour volée, n'ayant plus rien à prendre. Elle rendait les voyageurs responsables de s'être laissé enlever bourse, bagages et vêtements; elle se vengeait de ce manque de délicatesse par des coups de plat de sabre; quelquefois elle faisait un exemple en pendant deux ou trois de ces malappris.

Favorisée par l'apathie ou par la connivence de la police (car tant de désordres impunis autorisent toutes les suppositions), la pratique du pil-

lage et du crime était devenue générale. Elle avait gagné toutes les populations. Peu d'années auparavant, un vol à main armée commis par des Indiens était chose presque inouïe. Grâce aux bons exemples que leur avaient donnés ceux dont la mission était de les civiliser, les Indiens avaient fini par s'exercer et se former à la maraude, par s'accoutumer à courir les grands chemins, et déjà quelques-uns d'entre eux savaient fort bien comment s'y prendre pour détrousser un voyageur.

Tout compté, il valait cependant mieux tomber entre leurs mains que dans celles de leurs compatriotes de sang européen. Ceux-ci étaient sans pitié; ceux-là conservaient quelques sentiments d'humanité et portaient dans la scélératesse une certaine bonhomie.

Ainsi, quand les Indiens faisaient la rencontre d'une diligence déjà mise et remise à sac, ils ne s'en prenaient point aux voyageurs de leur déconvenue, mais à la Providence. Ils ne frappaient ni ne tuaient; ils se contentaient de lever les bras au ciel, de faire des gestes éplorés, de pousser des cris à fendre l'âme; après quoi, ils s'éloignaient en répétant d'un accent navré : « Mon Dieu! quel malheur! nous sommes arrivés trop tard! »

Pour faire cesser un pareil état de choses, il

eût fallu un gouvernement probe et fort, une main de fer, une justice inexorable, une armée nombreuse et sûre, — avant tout, la paix, — il eût fallu ce qui manquait.

Toutefois, les exploits de ces bandes et l'incident du courrier attaqué non loin de la Vera Cruz ne laissaient pas de nous jeter dans une certaine inquiétude sur le sort du capitaine de vaisseau Thomasset, qui nous était annoncé, que le courrier aurait dû rencontrer entre Orizaba et la Vera Cruz, et dont personne n'avait entendu parler.

Pendant trois jours, on se perdit en conjectures sur le sort du chef d'état-major de l'escadre française; enfin, le quatrième jour, il arriva escorté d'une *guerrilla*.

Le commandant Thomasset mit aussitôt le général au courant des événements qui s'étaient succédé au Mexique avant son débarquement, des difficultés que l'amiral avait eu à surmonter, de la situation politique du pays, des relations personnelles de l'amiral avec ses collègues, et il fit connaître la résolution prise par son chef d'exécuter à la lettre la convention de la Soledad, dans le cas d'une rupture avec le gouvernement de Juares.

Le général apprit qu'à peine débarqué, l'amiral avait vu se produire entre lui et ses collègues de

sérieuses divergences de vues. Si, jusqu'à ce jour, leurs rapports avaient conservé une apparence de cordialité, c'est que, dès le début, l'amiral avait apporté dans ses relations avec le général Prim, sir Ch. Wyke et le commodore Dunlop, un tact, une aménité et même une patience souvent méritoires. C'est mû par le désir de se maintenir sur le terrain de la conciliation, qu'il avait été amené à signer la proclamation adressée aux Mexicains par les représentants des puissances alliées, bien que cet acte emphatique, — dû à la plume du général Prim, et que les gouvernements des puissances alliées ne devaient pas tarder à désapprouver, — parlât beaucoup de la *régénération du Mexique* et pas du tout des causes qui avaient déterminé l'expédition, ni du but à atteindre.

A quelque temps de là, le 13 janvier 1862, les commissaires s'étant réunis pour prendre connaissance du projet d'ultimatum adressé au gouvernement de Juares et rédigé par M. de Saligny, les représentants de l'Espagne et de l'Angleterre avaient refusé de le signer, déclarant qu'ils trouvaient exorbitant, — ce qui était vrai, — le chiffre des réclamations françaises. Mais il y avait une chose qui n'avait rien d'exorbitant, c'était la demande formulée par l'amiral en vue de faire autoriser les alliés à passer immédiatement

dans la zone salubre; et pourtant le général Prim et sir Ch. Wyke en avaient combattu le ton net et ferme. Après beaucoup de discussions, on était arrivé à s'entendre sur une rédaction assez pâle, où ne figurait plus le chiffre des réclamations adressées au gouvernement mexicain, et où les commissaires se contentaient d'exprimer leur désir d'occuper certaines localités dans les terres froides pendant le temps que dureraient les négociations.

Cette note, une fois adoptée, avait été portée à Mexico par trois délégués des commissaires. On avait fait bon accueil aux délégués, mais on les avait laissés partir avec des promesses vagues; et si, le lendemain même de leur départ, une réponse favorable à la demande des commissaires fut expédiée de Mexico, c'est que le gouvernement entendait prouver par cet acte qu'il était considéré comme le gouvernement légitime du pays. En outre, il imposait une condition, qu'il savait acceptée d'avance : — la retraite des troupes étrangères dans les terres chaudes, au cas d'une rupture des négociations. — C'était mettre les alliés à la discrétion de Juares.

Ainsi, l'harmonie des rapports entre le commissaire français et ses collègues avait été troublée dès la première réunion. L'amiral estimait que, du moment où les trois puissances européennes

faisaient contre le Mexique une démonstration armée, il n'y avait plus à entrer dans un système de pourparlers qui présentait le double danger de reconnaître un gouvernement qu'on venait combattre, et d'exposer longtemps la colonne expéditionnaire aux effets du climat des terres chaudes. Mais il avait à compter avec le général Prim et sir Ch. Wyke qui s'entendaient chaque jour davantage pour le contrecarrer. Cela était manifeste au point de n'être plus un mystère pour les personnes ayant pris une part active eux questions pendantes, et le capitaine Capitan [1], chef d'état-major de la colonne expéditionnaire, faisait preuve d'une grande clairvoyance quand il écrivait dans son rapport : « Je crois que le général Uraga est complétement gagné au parti libéral dont Doblado est le chef. *Ce parti obéit à l'impulsion de sir Ch. Wyke, et le général Prim lui-même n'est qu'un instrument que l'on flatte et que l'on cherche peut-être à séduire en lui faisant concevoir des espérances personnelles.* »

Depuis cette mémorable réunion du 27 janvier, le désaccord entre les représentants des grandes puissances était allé en s'accentuant. D'abord,

[1] Capitan a été frappé mortellement l'année suivante devant Puebla. Doué d'une intelligence et d'une instruction hors ligne, à la fois doux et énergique, prudent et intrépide, cet homme privilégié était devenu l'idole des soldats, et en quel-

l'amiral avait eu à s'opposer à la velléité manifestée par sir Ch. Wyke de faire arrêter Miramon, — qui allait arriver à la Vera Cruz, — parce que, pendant sa présidence, il avait fait enlever dans la maison même de l'agent anglais, à Mexico, des sommes d'argent appartenant au gouvernement de Sa Majesté Britannique. Au lieu d'être arrêté à terre, où flottait le drapeau français, Miramon fut arrêté à bord du bateau et renvoyé à la Havane.

Puis était survenue la convention de la Soledad que l'amiral avait dû signer, et qui n'était pas une *si bonne affaire* que l'avait prétendu M. Dubois de Saligny en sortant de la conférence. Sans doute elle avait permis aux alliés de quitter le séjour empesté des terres chaudes et aux troupes françaises de se porter successivement de la Tejeria à la Soledad, où elles étaient arrivées le 5 mars, le jour même de notre arrivée au Mexique, puis à Orizaba, enfin, le 12, à Tekamalukan au delà des Cumbres; mais combien cette faveur, qui, d'un jour à l'autre, pouvait devenir lettre morte, avait été tardive, et combien n'avait-elle

que sorte l'officier indispensable du commandement. Prodigue de sa personne, toujours sur la brèche, Capitan est mort victime de son dévouement sans bornes. Il venait d'être nommé chef d'escadron d'état-major, en récompense des services éminents qu'il avait rendus.

pas favorisé les projets de Juares en donnant à la mésintelligence qui régnait entre les commissaires le temps de s'aggraver! Cette mésintelligence allait entrer dans une phase plus aiguë à l'occasion de l'arrivée au Mexique du général Almonte.

## CHAPITRE IV

**Deux cent trente chariots mexicains sur la place de la Vera Cruz. — Arrivée des premières troupes. — Précautions contre la fièvre jaune. — La Tejeria. — L'avant-garde du corps de Lorencez arrive à la Soledad. — Le général Almonte. — Illusions du général de Lorencez et du colonel Valazé. — Réponse de Juares au débarquement des proscrits. — L'armée se prépare à exécuter la convention de la Soledad. — Exécution du général Robles.**

Dès que le chef d'état-major de l'amiral eut rempli sa mission, il repartit pour Téhuacan. Son entretien avec le général de Lorencez avait laissé ce dernier sous une impression des plus pénibles. Ce n'est pas que le général partageât les appréhensions de l'amiral au sujet de l'état du Mexique et de la situation particulière de Juares, auquel pourtant, — il faut le reconnaître, — la présence des troupes étrangères avait déjà rallié des généraux, hier encore ennemis jurés du président; non, le général et le colonel Valazé, son chef d'état-major, en relations journalières avec M. Dubois de Saligny, avaient naturellement fini par épouser ses idées politiques et par être con-

vaincus que l'amiral s'exagérait les difficultés que le corps expéditionnaire rencontrerait dans une marche sur Mexico. Ce qui inquiétait le général de Lorencez, c'était la retraite que l'amiral paraissait décidé à effectuer pour se conformer à la convention de la Soledad, dans le cas où les relations avec le gouvernement mexicain seraient rompues. Il songeait avec effroi aux conséquences désastreuses que pouvait entraîner la réunion du corps expéditionnaire dans les terres chaudes, aux efforts, à la perte de temps, aux sacrifices en hommes que nous coûterait la conquête du terrain et des positions qui seraient abandonnées.

Mais à chaque jour son œuvre : l'heure présente éveillait chez le général une préoccupation d'une autre nature et certainement des plus fondées, car il s'agissait des *moyens de transport*.

Pas plus que les premières colonnes après leur débarquement, nous n'arrivions à nous procurer des voitures et des mulets.

Malgré son habileté, son intelligence, son activité, malgré les offres d'argent les plus encourageantes, l'intendant Raoul en était arrivé presque à désespérer, lorsqu'un beau matin nous nous trouvâmes, comme par enchantement, en possession de deux cent trente chariots mexicains. C'est au général Saragoza, un de nos ennemis les plus résolus, que nous étions redevables de cette

aubaine. Le général avait, en effet, pris sur lui, après la convention de la Soledad, de laisser descendre sur la Vera Cruz les *arrieros* (propriétaires de ces chariots), auxquels Juares, — en apprenant le débarquement des étrangers sur le sol mexicain, — avait enjoint de ne pas quitter les hauts plateaux. Ceux-ci, trop longtemps lésés dans leurs intérêts commerciaux par la mesure présidentielle, s'étaient hâtés de profiter de la levée de l'interdiction pour prendre le chemin des terres chaudes; et voilà comment l'intendance trouva sur la place de la Vera Cruz, le 10 mars, la solution inespérée de la question des transports.

Solidement établis sur quatre énormes roues, capables de porter trente-cinq à quarante quintaux, traînés par douze vigoureuses mules, ces *carros* vont nous être d'un secours inappréciable pendant toute la durée de la campagne. Dans notre marche sur Puebla ils porteront les vivres et une partie des munitions de la colonne de Lorencez : après la retraite, ils seront employés à faire le ravitaillement entre Orizaba et la Vera Cruz.

Il en est des joies comme des heureux de ce monde, dit un vieil adage, elles vont par deux. Hier, de l'occident, nous venait l'heureuse solution d'un inquiétant problème; aujourd'hui, le regard tourné vers l'orient, nous y découvrons

une joie nouvelle, — celle-ci plus émouvante, car elle nous vient de France. — Le 12 mars, l'aube en éclairant l'horizon signale à la vigie un bâtiment : le voilà qui approche ; il porte les trois couleurs ; il est français ; bientôt son nom court de bouche en bouche : c'est le *Canada*.

A dix heures le bâtiment est au mouillage ; à midi le premier détachement du 1er bataillon de chasseurs à pied et deux sections du génie sont débarqués et installés dans leurs casernes.

Dès que les troupes arrivent, les mesures hygiéniques les plus sévères sont prescrites : les spiritueux sont interdits, les débits surveillés, les soldats consignés dans leurs quartiers pendant la grande chaleur du jour, et la retraite est sonnée de bonne heure.

Peut-être, cependant, ces précautions eussent-elles été impuissantes contre le fléau qui s'annonçait déjà par des coups foudroyants, si, prenant la résolution d'éloigner du foyer malsain toutes les troupes inutiles à la Vera Cruz, le général n'eût fait partir, dès le 15, pour la Tejeria, le premier détachement de chasseurs à pied.

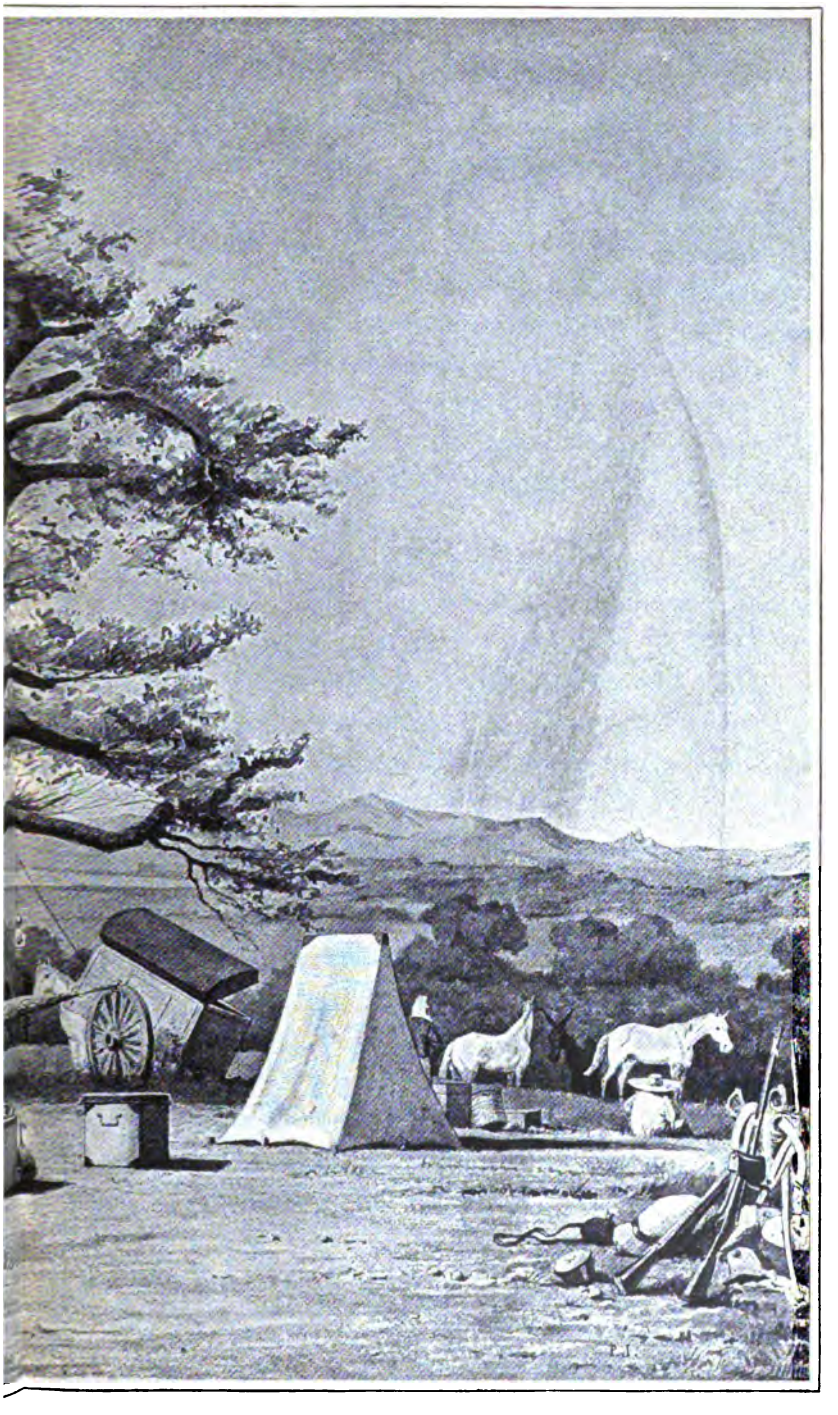
La Tejeria sera leur premier gîte d'étape. Située à quatre lieues de la Vera Cruz, placée à la limite du chemin de fer qui la relie au port, en possession d'un magasin de subsistances créé par l'amiral et du seul puits existant dans un rayon

de quatre lieues, cette station de chemin de fer devait à ces considérations d'avoir fixé l'attention du commandement. A part cela, quelques têtes hideuses de caïmans émergeant de loin en loin au-dessus des marais qui encaissent la voie ferrée, un petit nombre de cases d'Indiens perdues dans un bouquet de bois avoisinant la gare, des bandes de gracieux flamants aux ailes rosées, ou de superbes perroquets auxquels la vue d'un pantalon rouge arrachait des cris de désespoir, voilà tout ce qui révélait la vie au milieu du calme malsain qui régnait en maître absolu sur ces parages. Du moins le pays, quoique plat et marécageux comme les abords de la Vera Cruz, offrait-il encore, à cette époque, l'avantage capital d'être en dehors de la sphère d'action de la fièvre jaune. Et puis, il n'était pas question de séjourner en cet endroit, mais bien d'y prendre les quelques heures de repos nécessaires pour se remettre en état de continuer les marches dans les terres chaudes.

Ainsi, les chasseurs qui viennent d'y être transportés pour l'*heure de la soupe*, ne verront pas lever le soleil sur le bivouac. Le jour les surprendra en marche sur la Pulga, qui est à seize kilomètres de la Tejeria, et, avant la grande chaleur, leurs tentes seront déjà dressées au gîte d'étape.

CAMPEMENT DE

(D'après dessin du



DE LA TEJERIA

(Colonel DARRAS.)

Le lendemain, 17, notre avant-garde aura mis seize nouveaux kilomètres de sable et de fournaise entre elle et la Pulga ; elle aura atteint la Soledad. Dans ce pueblo, auquel quatre cents mètres d'altitude donnent quelques garanties contre les miasmes environnants, elle pourra attendre les derniers détachements du bataillon de chasseurs et du génie. Au surplus, son attente sera de courte durée, car, le 17 mars, l'*Asmodée* débarque ces détachements qui sont mis en route dès le 19.

Le général Almonte, arrivé au Mexique peu de temps après nous, obtint du général de Lorencez de monter avec cette colonne vers la région des terres tempérées. L'ancien aide de camp de Santa Anna était porteur d'une lettre autographe de Napoléon III qui témoignait de l'importance que l'Empereur attachait à la présence de ce personnage au Mexique et du désir de Sa Majesté qu'il fût traité avec tous les égards. Le général Almonte devait prendre le titre de chef suprême de la nation, jusqu'au jour où les puissances alliées auraient établi à Mexico un gouvernement fort et conforme aux vœux du pays.

Malheureusement, l'Empereur avait compté sans l'énergie de Juares, sans l'opinion vraie du Mexique, et sans l'entente qui se faisait entre le général Prim et sir Ch. Wyke, dont le concours allait

manquer à la France au moment décisif. D'ailleurs, comment l'Empereur eût-il été renseigné exactement quand le général de Lorencez l'était si peu, qu'il montrait dans ses lettres au ministre de la guerre une si parfaite confiance au sujet de « *notre marche sur Mexico et de la proclamation du prince Maximilien comme souverain du Mexique* », et quand, d'autre part, le colonel Valazé, trompé comme lui par les appréciations erronées du ministre de France, s'exprimait d'une façon non moins équivoque dans sa lettre du 30 mars au maréchal Randon : « M. de Saligny », écrivait le colonel, « se sépare de plus « en plus de l'amiral, et je suis porté à lui donner raison. Il préfère les moyens énergiques, « se montre toujours d'un caractère décidé et repousse avec hauteur tout projet d'arrangement, « tandis que l'amiral semble avoir mis toute sa « confiance, jusqu'à présent, dans les menées « diplomatiques, et s'étudie peut-être trop à ne « froisser personne, cherchant à négocier avec « tout le monde sans jamais y réussir. Le mouvement rétrograde que l'amiral et le général « Prim imposent évidemment au général de « Lorencez, parti d'ici avec le projet fort arrêté « de l'empêcher, va produire un effet déplorable. Malgré tout, le gouvernement de Juares se « décompose tous les jours davantage. Il n'est

« plus entouré que de gens disposés à l'aban-
« donner. Ses forces militaires se débandent.
« Les chefs de la garnison de Mexico sont tous
« dans la voie de la trahison. Je suis persuadé
« qu'une force armée, si minime qu'elle soit,
« peut s'emparer de la capitale, sans autre diffi-
« culté que celle de s'approvisionner de vivres
« pendant la route. »

A la vérité, la correspondance de l'amiral était loin de montrer cet enthousiasme; mais n'avait-on pas représenté le commandant en chef de la première expédition comme un incertain, un temporisateur hors de saison? Puis n'était-il pas seul contre trois : M. de Saligny, pour le desservir auprès du gouvernement français; le général Prim et sir Ch. Wyke, pour le contrecarrer au Mexique?

Toujours est-il que la nouvelle de la présence du général Almonte au milieu de nous avait produit une explosion de colère parmi les membres du gouvernement de Mexico, et leur colère avait augmenté en apprenant qu'au nombre des personnes qui accompagnaient le général mexicain, se trouvait le Père Miranda, homme connu pour ses idées réactionnaires et son caractère passionné et violent.

Juares n'avait pas fait attendre sa réponse au débarquement des proscrits. Non-seulement il

n'avait pas accordé aux plénipotentiaires l'amnistie générale qu'ils réclamaient depuis longtemps, mais encore il avait signé l'ordre d'arrêter *les traitres et les réactionnaires* débarqués au Mexique sous la protection des alliés, et, le 23 mars, il avait fait donner connaissance de cette mesure aux représentants des trois puissances, par Doblado, son ministre des affaires étrangères.

Le général Prim et sir Ch. Wyke, oubliant le point de départ de l'action commune des puissances et les excès commis par le gouvernement de Juares contre leurs nationaux et contre les amis de l'intervention, reconnurent comme légitimes les mesures prises par Juares et qui visaient spécialement Almonte. Mais l'amiral déclara à ses collègues qu'il ne pouvait pas admettre une interprétation contraire, selon lui, au traité de Londres, et il les pria de se réunir en conférence avec lui et M. de Saligny pour délibérer sur la grave question qui les divisait.

Cependant Juares ne s'en était pas tenu à son *bando* (décret contre les proscrits), il avait demandé que la douane de la Vera Cruz, administrée par une commission des trois puissances, fût remise aux fonctionnaires mexicains, et il avait menacé, en cas de refus, de fermer à ce port tout commerce avec l'intérieur. En outre, et à peu

près à la même époque, il avait frappé d'un impôt considérable plusieurs maisons de commerce mexicaines et étrangères. Or, cette mesure se trouvait atteindre en même temps que les intérêts anglais une maison dans laquelle le représentant de l'Espagne avait des intérêts personnels. Sir Ch. Wyke et le général Prim conçurent contre Juares une vive irritation qui se traduisit par une demande d'explications. Doblado les donna, mais sur un ton, avec une hauteur qui faisaient présager de la part du gouvernement mexicain une rupture à bref délai. Cette réponse porta à son comble l'exaspération du commandant en chef des troupes espagnoles, qui, pendant quelques jours, ne parla plus que de marcher sans retard sur Mexico. On était au 20 mars.

Il fut néanmoins prompt à se calmer, et quand la nouvelle de l'arrivée à Cordova du général Almonte, du Père Miranda et de la troupe française, sous la protection de laquelle ces personnages marchaient, fut connue, sir Ch. Wyke trouva de nouveau le général Prim prêt à acquiescer à la protestation du gouvernement mexicain, qui voulut voir dans ce fait une violation de la convention de la Soledad.

L'amiral Jurien de la Gravière, qui depuis longtemps pressentait cet événement, sans avoir pu l'empêcher, se prépara à exécuter cette conven-

tion pour être à même de reprendre enfin toute sa liberté d'action.

Il prévint le gouvernement de Mexico qu'il quitterait Téhuacan le 1er avril, et il invita le général de Lorencez, qui l'avait rejoint depuis le 26, à arrêter à Cordova les troupes récemment débarquées et à prendre ses dispositions pour les faire rétrograder en deçà du Chiquihuite.

Il n'y avait plus à se méprendre sur les résolutions extrêmes auxquelles le gouvernement de Juares s'était arrêté : notre retour dans les terres chaudes, à la veille de la saison des pluies, et son entente avec les plénipotentiaires anglais et espagnol, laissaient le champ libre à ses violences. Nous fût-il resté une illusion, que l'exécution du général Robles, sorte de défi jeté à la France, l'eût rapidement fait évanouir.

Robles, un des hommes les plus modérés et les plus estimés du Mexique, accusé de nourrir des sentiments trop français, avait été interné dans une ville et surveillé de près.

Un jour, croyant avoir endormi la vigilance de ses gardiens, Robles se lance au galop sur la route de Téhuacan, accompagné d'un aide de camp : il se rend auprès de l'amiral. Les heures s'écoulent, la distance diminue, l'horizon se rapproche ; encore quelques pas, et Robles aura conquis la liberté !... mais, au passage d'une *bar-*

CAPTURE DE ROBLES

*ranca* (ravin), un lazzo tournoie dans l'espace, s'abat sur lui, l'étreint, l'arrache de cheval, et son aide de camp, qui redouble de vitesse pour éviter le même sort, peut voir, en tournant la tête, le corps meurtri de son général labourer le sol sur les pas des cavaliers qui l'entraînent.

La négligence apparente qui avait décidé Robles à une fuite n'avait été qu'une feinte pour l'y déterminer : son arrêt était prononcé d'avance. Robles est conduit à San-Andres et jeté en prison comme un malfaiteur. En apprenant son arrestation, Saragoza avait prononcé ces simples mots : « Qu'on le fusille. »

Arrêté le 21, Robles sort de prison le 23 pour être conduit sur le lieu de l'exécution. Il a un bras cassé; la fièvre et la souffrance ont altéré ses traits et épuisé ses forces ; il se traîne plutôt qu'il ne marche. Sur son passage, cependant, se découvrent les fronts les moins disposés à la pitié, et lorsqu'il arrive sur le lieu de l'exécution, une profonde émotion secoue la foule qui encombre la place.

L'arme au pied, les soldats muets et indécis semblent attendre du patient l'ordre de tirer. Alors Robles, se roidissant dans un dernier effort contre les douleurs aiguës qui font de lui un martyr, offre sa poitrine aux balles qui le frappent et mettent fin à une existence qu'il avait rêvé de consacrer à son pays.

# CHAPITRE V

Le général de Lorencez quitte la Vera Cruz, le 20 mars, pour rallier l'amiral à Téhuacan. — Son chef d'état-major, le colonel Valazé, attend l'arrivée des dernières troupes. — Notre vie à la Vera Cruz. — Un prophète en tablier blanc. — Organisation et acheminement successif des troupes, du matériel et du convoi sur la Soledad. — Le colonel Valazé, à la tête d'une petite colonne, prend, le 5 avril, la route de Cordova. — Souvenir aux morts. — Le capitaine de vaisseau Roze, commandant supérieur de la Vera Cruz. — Le vomito dans toute sa violence. — Arrestation de l'alcade de la Soledad. — Le Chiquihuite, limite des terres chaudes. — Entrée dans les terres tempérées. — Cordova.

En apprenant les événements qui se passaient à Téhuacan, le général de Lorencez avait quitté la Vera Cruz pour rejoindre l'amiral. Il voyageait sans escorte, avec les seuls officiers de son état-major particulier, se hâtant dans l'espoir de pouvoir encore empêcher la retraite des troupes campées sur les hauts plateaux.

Parti de la Vera Cruz le 20 mars, le général est à Téhuacan le 26. Il voit l'amiral, pèse longuement avec lui la situation qui nous est faite, et

bien qu'arrivé avec « la résolution de maintenir « à Téhuacan les forces qui s'y trouvent et de « marcher droit sur Mexico le plus rapidement « possible [1] », il finit cependant par se rendre aux considérations de l'amiral et par demeurer convaincu que la signature du plénipotentiaire français est un engagement d'honneur pour lui comme pour la France, et que personne ne peut l'en relever.

En passant par Orizaba, le général avait vu les plénipotentiaires d'Angleterre et d'Espagne. Ceux-ci lui avaient affirmé que la présence du général Almonte au camp français était le seul obstacle à une entente cordiale entre eux et les représentants de la France, et ils avaient si vivement pressé leur nouveau compagnon d'armes de faire cesser cette cause de discorde, que le général avait été, un moment, ébranlé par leur insistance. Il n'avait cependant pas cédé; il avait senti toute la justesse de ce cri de désespoir échappé au général Almonte : « — Veut-on que ma tête mise à prix soit à la merci des assassins qui ne manqueront pas de me frapper dès qu'ils me verront abandonné? » Et se souvenant que le proscrit était débarqué à l'ombre du drapeau de la France, il avait écrit et recommandé au comman-

[1] Lettre du 22 mars au colonel Valazé.

dant Mangin, du 1er bataillon de chasseurs à pied, de veiller sur lui avec plus de vigilance que jamais.

Le commandant du corps expéditionnaire avait pu s'éloigner de la Vera Cruz en toute sécurité ; il y avait laissé le colonel Valazé pour recevoir les troupes et les acheminer vers l'intérieur, et le capitaine de vaisseau Roze, homme d'une extrême distinction et d'une énergie cachée sous les dehors de la plus exquise politesse, pour commander l'escadre et les troupes de la Vera Cruz. Mais la situation des premiers jours ne fut pas sans embarras ; le commandant Lacroix avait été atteint par le *vomito,* le capitaine Roussel, très-souffrant, avait été emmené par le général, de telle sorte que notre état-major se trouvait réduit à deux officiers : le colonel Valazé, lui-même fortement éprouvé par le climat, et le lieutenant Georges Bibesco. Le nombre des malades augmentait de jour en jour ; nous n'étions encore en possession ni de nos médecins, ni de nos infirmiers, et nous nous fussions trouvés dans une position critique sans la présence de la flotte. La marine partagea avec nous les lits de son hôpital, comme nous allions bientôt, dans un jour de malheur, partager avec elle nos civières. Nos malades reçurent des soins dont ils ont gardé le souvenir, et ils trouvèrent dans le docteur Gantelme les ressources d'une intelligence dévouée et d'un art mûri par une longue expérience.

Ce n'est que le 24 mars que nous fûmes en état de constituer un service hospitalier. Dès ce moment aussi, les transports français portant les troupes de l'expédition se succédèrent sans interruption. Le *Darien* et le *Finistère* arrivèrent le 23, le *Turenne* le 24, l'*Asmodée* le 28, si bien qu'à cette date le 99e régiment de ligne, l'artillerie, l'escadron de chasseurs d'Afrique et les services administratifs se trouvaient ou débarqués ou en route pour rallier les colonnes en marche.

Jamais notre existence n'avait été plus remplie, mais jamais aussi nous n'avions travaillé dans des conditions aussi pénibles, exposés que nous étions sans cesse au fléau qui frappait au milieu et autour de nous. La réunion des chefs de service chez le colonel, au rapport du matin ; la visite à l'hôpital pour remonter le moral de nos malades et soutenir l'espérance des mourants ; la mise en route des troupes déjà débarquées ; l'inspection des locaux destinés à celles qui se trouvaient encore à bord ; puis les lettres à écrire et les ordres à rédiger, telles étaient les occupations qui absorbaient nos journées en dehors des heures de repas. Le soir nous appartenait ; nous allions sur le môle respirer un autre air que celui de la ville ; mais pendant la nuit nous devenions la proie des moustiques ! A peine couchés, la bataille commençait ; et si nos moustiquaires étaient im-

puissantes à nous protéger, attendu que la moindre maille rompue formait une brèche suffisante au passage de nos sanguinaires ennemis, notre drap, que leur aiguillon traversait, ne nous préservait pas davantage. O Vera Cruz, que de nuits sans sommeil!

Nous avions pourtant notre heure de détente; elle sonnait, pour le colonel Valazé et pour moi, deux fois par jour, à l'hôtel des diligences, où nous réunissaient le déjeuner et le dîner. Nous y étions médiocrement nourris, mais, en revanche, nous y avions la primeur des nouvelles qu'un vieux *mosso* (domestique) nous servait au cours du repas. Là ne se bornait pas son mérite; il apportait encore une singulière clairvoyance dans ses appréciations sur les hommes et les événements, et nous nous rappellerons toujours certain jugement que nous lui avons entendu porter sur notre expédition, et qui a gravé le souvenir de cet homme dans notre mémoire. Il nous demanda un jour, d'un ton respectueusement inquiet, s'il était vrai que « nous ne fussions que 6,000 hommes pour entreprendre la conquête de Mexico. — Eh bien! n'est-ce pas plus qu'il n'en faut? — Je crains que non, fit-il en hochant la tête; il eût mieux valu que vous fussiez 25 ou 30,000. Avec 6,000 hommes vous n'atteindrez pas votre but. » Ce prophète en tablier blanc ne fut pas épargné

par l'épidémie de 1862; mais il vécut assez pour assister à l'accomplissement de sa prophétie.

Cependant, le travail d'organisation et l'acheminement successif, vers la Soledad, des troupes, du matériel et du convoi qui devaient faire partie de l'expédition, nous avaient conduits au 4 avril. Le bataillon du 2e régiment de zouaves n'était pas encore arrivé, et son retard menaçait de se prolonger; notre chef d'état-major laissa des instructions précises pour le commandant Morand et fixa au lendemain, 5 avril, notre départ et celui des détachements qui n'avaient pas encore rallié leur corps.

Le 5 avril, nous prenions la route de la Soledad, emmenant avec nous le sous-intendant Raoul, le chef d'escadron Michel, commandant l'artillerie, le capitaine d'artillerie Hartung, et en laissant à la Vera Cruz, comme adjoint du capitaine de vaisseau Roze, le commandant Lacroix, depuis peu en convalescence. La défense de la place était confiée à la marine et à une forte compagnie du 99e de ligne. Désignée pour former la garnison de notre port de débarquement, cette infortunée compagnie, — celle du capitaine Bigot, — verra succomber avant six mois ses trois officiers et plus des trois quarts de son effectif.

C'est avec une satisfaction profonde que nous

laissions derrière nous la Vera Cruz, cette ville des tombeaux, comme nos soldats l'avaient surnommée; et en allant peut-être chercher la mort sur les champs de bataille, — mais là, du moins, une mort de soldat, — il est certain que nous étions les bien partagés. Et nous partions la joie dans l'âme; et, semblables aux condamnés à qui l'on vient de faire grâce de la vie, nous ne pensions guère à dissimuler nos impressions. C'est que, en campagne, la sensibilité de l'homme s'émousse fatalement au frottement des misères et des maux de chaque jour; et puis, le temps manque pour qu'on s'apitoie sur le sort de son prochain. Il n'en est pas moins vrai qu'au moment de nous séparer des camarades qui restaient sur la brèche, tristes, mais fermes dans l'accomplissement de leur devoir, toute pensée personnelle s'évanouit pour faire place à un douloureux serrement de cœur! Notre joie prenait comme le deuil anticipé des braves que nous allions perdre, tels que Lallemand, notre médecin en chef, homme charmant, aussi dur à lui-même que soucieux de la santé des autres; Michel, médecin-major; Quenont, adjudant en premier d'administration; Houchard, officier comptable de 1re classe; le commandant Wedel du *Forfait* et son second Ladde, tous deux officiers de grand avenir, dont il nous était impossible

d'oublier les prévenances durant notre traversée ; enfin, sans parler de tant d'autres[1], l'aumônier du corps expéditionnaire, l'abbé Ribains. Le pauvre abbé, qui devait partir avec nous, avait été mis en retard par un incident imprévu ; nous l'avions attendu pendant trois quarts d'heure, puis, ne le voyant pas arriver, le train était parti pour la Tejeria. Deux jours après, notre aumônier quittait la Vera Cruz avec le germe du vomito et mourait à Cameron.

Nous ne passons à la Tejeria que quelques heures ; nous poursuivons pendant la nuit même notre marche dans le but de soustraire notre colonne aux fatigues de la journée ; mais, en dépit de cette précaution, les accidents de la route nous font perdre des heures précieuses, et quand, le lendemain, nous faisons halte sur la place de l'église de la Soledad, le soleil a déjà fait au-dessus de nous plus du quart de sa révolution.

Le 6 avril, au moment de monter à cheval, le colonel Valazé fait arrêter l'alcade de la Soledad. Les mauvais traitements subis par un officier supérieur voyageant dans une diligence qui avait été dévalisée le 4 avril, près de Passo Ancho, et

[1] M. O. Colleau, chancelier au consulat de la Vera Cruz, qui s'était multiplié pour venir en aide au commandement, fut également atteint par le vomito. Il eut la bonne fortune de guérir.

le vol de deux bêtes de trait appartenant à notre état-major, le décident à établir dorénavant, dans les communes, un système de responsabilité. L'alcade reçoit avis de cette résolution, et il est invité à retrouver, dans le plus bref délai, nos bêtes volées. Mais comme il jure par *sa Dame de Guadaloupe* qu'il est impuissant à nous venir en aide, le colonel se saisit de sa personne, et lui tient ce langage : « Alcade, je veux mes mules avant le coucher du soleil, sinon tu seras pendu », et, laissant le soin de cette affaire au colonel l'Hériller, qui ne tardera pas à nous rejoindre, nous allons camper le soir même à six lieues de la Soledad, au rancho de Paso Ancho. Le lendemain, la nouvelle que la menace de la corde avait produit son effet sur l'alcade, et que les mules nous étaient rendues, nous trouve déjà dans le défilé du Chiquihuite.

Le Rio Chiquihuite, qui coule avec le Rio San Alejo et le Rio Atoyac dans les déchirures profondes de cette chaîne de montagnes, contre-fort du pic d'Orizaba, marque la limite des terres chaudes. Plusieurs ponts en pierre permettent à la route de franchir ces rios. A moitié chemin se dressent quelques fortifications auxquelles le gouvernement mexicain prête une importance telle, qu'il a stipulé notre retraite en deçà de ces positions, dans le cas où la guerre serait déclarée.

Mais, d'abord, rien ne prouve que nous ne pourrions pas réoccuper ces positions le jour même où nous effectuerions notre mouvement rétrograde et avant que les troupes mexicaines soient en mesure de nous en empêcher; ensuite, il n'est pas sans intérêt de faire observer que ces défenses seraient faciles à tourner, au sud, par le chemin de San Juan de la Funta.

A mesure que nous gravissons la pente du Chiquihuite, à travers cette nature à séve puissante, nous nous sentons revivre; et quand la nuit nous force à dresser nos tentes, nous éprouvons cette douce lassitude, ce bien-être voisin d'une légère griserie que cause souvent un air très-vif, mêlé à des senteurs nouvelles et troublantes.

Une clairière bordant la route à gauche et faisant face à un endroit escarpé, baptisé par les Indiens du nom de *Sal si puedes* (saute si tu peux), est l'espace de terrain choisi pour notre campement.

Il paraît fait exprès pour nous contenir avec notre détachement de quinze chasseurs d'Afrique. A peine le repas du soir terminé et les tentes dressées, nous nous livrons au sommeil. Le corps repose, si l'imagination vagabonde encore, fouillant les replis secrets des beautés qui nous entourent et dont nous n'avons encore aperçu que le riche manteau; mais, lasse à son tour, elle perd

le sentiment de tout ce qui l'environne et s'endort doucement bercée par le bruit cristallin d'une cascade voisine. Nous passons ainsi, sans secousse, du merveilleux savouré sous l'éclat d'un soleil ardent, aux ravissements éclos sous l'aile des songes, au clair des étoiles, et nous aurions eu un réveil enchanteur, n'eût été un bruit malencontreux de crécelle, sombre avertissement de la présence du serpent à sonnettes. Nous nous réveillons perplexes et nous prêtons l'oreille : cependant, le bruit s'éloigne, puis... plus rien. Sans doute, la corde de poil de chameau dont nous avons entouré nos tentes, à une hauteur de vingt à trente centimètres du sol, et dont les petits piquants ont la propriété, paraît-il, d'agir comme repoussoir sur ce reptile, nous en aura débarrassés.

Quoi qu'il en soit, plus de sécurité, partant plus de sommeil ni de rêves d'or! La sonnerie du départ est accueillie avec joie, et nous nous élançons sans regrets sur la route de Cordova qui se déroule devant nous à travers une forêt séculaire que les premières lueurs du matin blanchissent déjà. Jusqu'au Potrero, cette route est une splendide allée de parc; du Potrero à Cordova, l'allée devient un jardin de bananiers aux régimes couleur d'or, d'ananas à l'odeur pénétrante et de caféiers aux baies rouges et multiples.

Cordova, la seule ville qu'on rencontre entre Vera Cruz et Orizaba, est à cheval sur cette route fleurie et parfumée. Coquettement blottie au milieu d'une végétation luxuriante, elle abrite une population de 3,000 habitants qui, pour se nourrir, n'a qu'à tendre les bras : *avocate* (sorte de beurre végétal), bananes, mangues, ananas sont à portée de sa main.

Cordova est à une hauteur de 850 mètres au-dessus de l'Océan ; sa température moyenne est de 20 à 22° ; elle est la seconde capitale des terres tempérées.

## CHAPITRE VI

Arrivée du général de Lorencez à Cordova. — L'amiral est resté à Orizaba. — Conférence d'Orizaba (9 avril). — Déclarations de l'amiral; rupture de la triple alliance. — Proclamation des commissaires français au peuple mexicain. — Décret de Juares. — Plan de Cordova : Almonte, chef suprême de la nation. — Départ des troupes anglaises et espagnoles. — Lettre du général Saragoza au sujet des malades laissés à l'hôpital d'Orizaba. — Réponse du général de Lorencez. — Sa résolution de marcher sur Orizaba. — Lettre aux plénipotentiaires; ordre du jour à l'armée. — Combat du Fortin (19 avril). — Arrivée à Orizaba. — Merveilleux tableau. — Rencontre du général Prim, en route pour la Vera Cruz. — Les Français reçus au son du *repique*. — La guerrilla du général Galves fait sa soumission. — Défilé de trois cents Mexicains et de leurs femmes. — Histoire de la belle Juanita. — Composition du corps expéditionnaire.

Le général de Lorencez nous avait précédés à Cordova, d'un jour. Il avait quitté Tehuacan le 1er avril avec l'amiral Jurien de la Gravière et les troupes qui s'y trouvaient. Il en avait pris le commandement, conformément aux instructions du ministre de la guerre. Ces instructions définissaient

aussi nettement que possible la part faite au général, auquel, « *sur terre, étaient réservés le* « *commandement et l'action* », tandis que l'amiral « *restait chef de l'expédition au point de vue* « *politique, maritime et commercial*[1] ».

La conférence qui allait réunir à Orizaba les commissaires alliés, devait avoir lieu le 9 avril; l'amiral s'y était arrêté. De son côté, le ministre de France, après avoir profité de la colonne du colonel Valazé jusqu'à Paso Ancho, avait poursuivi sa route, escorté par un peloton de chasseurs d'Afrique, et franchi en deux jours la distance qui le séparait d'Orizaba. Il se trouva donc au rendez-vous à la date indiquée.

Il ne manquait que la rupture officielle de la triple alliance pour que la situation devînt nette, que les commissaires français pussent s'affranchir de la politique d'atermoiement du gouvernement mexicain, et agir, désormais, conformément aux intérêts du corps expéditionnaire.

La conférence d'Orizaba amena ce résultat. La discussion entre les commissaires fut des plus vives; l'amiral et M. de Saligny déclarèrent qu'ils entendaient accorder au général Almonte et aux autres proscrits la protection à laquelle ils avaient droit; qu'à leurs yeux, entamer de nouveaux

[1] Instructions remises par le ministre de la guerre au général de Lorencez à son départ de France. — Voir à l'Appendice.

pourparlers avec le gouvernement mexicain, qui ne cherchait qu'à gagner du temps, pour rompre à son heure et livrer les troupes alliées au vomito negro, serait une duperie, et que si, par un scrupule de conscience, ils rétrogradaient en deçà du Chiquihuite, pour se conformer au traité de la Soledad, — déjà violé par le gouvernement de Juares, — c'était pour reconquérir toute leur liberté d'action, ne pas se laisser enfermer dans les terres chaudes, et marcher sur Mexico. Et l'amiral ajouta que « sa résolution ne liait pas « ses collègues; qu'elle était conforme à son in- « terprétation de la convention, et qu'il en assu- « mait la responsabilité à l'égard de son gouver- « nement et du monde entier [1] ».

Sir Wyke et le général Prim répondirent que les commissaires français, en agissant ainsi, « *violaient le traité de Londres* », et que « *leurs* « *collègues persistant à se refuser au rembar-*

[1] La noblesse de caractère de l'amiral se révélait dans tous ses actes. Une terrible explosion ayant détruit à San Andres un couvent servant de caserne aux troupes de Saragoza, et ayant fait 1,500 victimes, l'amiral envoya, sur l'heure, au secours des blessés les chirurgiens de sa colonne.

Dans la conférence tenue le 9 avril, le général Prim s'étant déclaré résolu à rembarquer ses troupes, l'amiral ayant appris que le représentant de l'Espagne manquait de moyens de transport, lui offrit courtoisement les vaisseaux français pour ramener ses soldats à la Havane.

« *quement des exilés mexicains et à ne pas* « *vouloir prendre part aux conférences qui de-* « *vaient avoir lieu le* 15 *avril, ils se retiraient* « *avec leurs troupes* ».

Il fut ensuite décidé que les Français attendraient, pour se porter en avant, que les Espagnols eussent repassé leurs lignes, et l'on fixa comme date approximative de ce mouvement le 20 avril.

La triple alliance avait vécu; elle laissait le champ libre entre la France et le Mexique.

L'intervalle qui s'écoule entre la notification des résolutions de la conférence, faite au gouvernement de Mexico, et le commencement des hostilités, est rempli par une série d'actes graves qui se succèdent avec rapidité : dispositions prises par les commissaires espagnols et anglais pour le rembarquement de leurs troupes; mesures ordonnées par le général de Lorencez pour la concentration de ses régiments à Cordova, à Paso Ancho, point sur lequel il se repliera, s'il ne survient aucun événement de nature à changer sa détermination; proclamation adressée au peuple mexicain [1] par les commissaires français, pour le prévenir qu'entre le gouvernement de Juares et la France la guerre est déclarée, « et pour l'ap-

[1] Voir à l'Appendice la proclamation des commissaires français.

« peler à concourir à la consolidation et à la ré-
« génération de sa belle patrie »; riposte de Juares[1] qui décrète : 1° l'état de siége de toutes les localités qui seront occupées par les troupes françaises; 2° le service militaire de vingt et un à soixante ans; 3° la levée des guerrillas; 4° la sauvegarde des lois pour les Français paisibles; 5° la peine de mort pour les traîtres qui prêteraient leur concours à l'ennemi; — manifeste du 17 avril, ou *plan de Cordova,* que le général Almonte, sollicité par les commissaires français, se décide à lancer, et dans lequel il exhorte « ses conci-
« toyens à unir leurs efforts aux siens et à avoir
« une entière confiance dans l'empereur des
« Français, dont le désir sincère est de voir les
« Mexicains établir eux-mêmes un gouverne-
« ment d'ordre et de moralité »; enfin, acte de pronunciamiento qui reconnaît le général Almonte comme *chef suprême de la nation* : tels sont les événements qui nous conduisent au 15 avril.

Cette date marque la fin des angoisses de notre commandant en chef, angoisses dont il est aisé de se rendre compte en lisant l'extrait de la lettre[2]

[1] Voir à l'Appendice le décret de Juares.

[2] Nous empruntons cet extrait à l'ouvrage du colonel Niox sur l'expédition du Mexique de 1861 à 1867. L'auteur y

adressée à M. de Saligny par M. Wagner, ministre de Prusse à Mexico.

traite la question politique et militaire avec un rare talent, une clarté et une impartialité remarquables.

« Mexico, 4 avril 1862.

« .....Si votre armée ne monte pas immédiatement au delà de Cordova et même d'Orizaba, elle sera décimée par le vomito et les fièvres pernicieuses. La première pluie vous apportera infailliblement tout cela, et quand l'infection aura une fois gagné l'armée, il sera trop tard et peut-être impossible de se mettre en route. Vous pourrez facilement perdre deux ou trois mille hommes en peu de jours. Je pense que vous ne voulez pas demander une seconde fois aux Mexicains de vous permettre, par humanité, d'occuper des campements salubres. Toutes les questions et toutes les convenances politiques disparaissent devant le danger de sacrifier 8,000 Français aux épidémies d'un climat meurtrier. Je pense que ni l'amiral Jurien de la Gravière, ni les commissaires anglais et espagnol ne voudront assumer une aussi grave responsabilité. En vous disant tout ceci, je ne suis nullement influencé par des considérations politiques; mes craintes pour l'état sanitaire de la troupe sont basées sur une expérience de trois ans dans ce pays et sur l'opinion générale.

« Il s'entend que vous êtes entièrement autorisé de faire usage partout et envers qui vous voudrez de ce que je vous dis à ce sujet, et je serais heureux si mes efforts pouvaient contribuer à prévenir de plus grands malheurs.

« Le gouvernement mexicain, qui connaît tous ces dangers, fera tout son possible pour vous retenir encore quelque temps là où vous êtes. Au reste, nous sommes à la veille de la saison des pluies; aussitôt qu'elles ont commencé, les miasmes qu'elles répandent causent des fièvres pernicieuses, les routes se défoncent et deviennent impraticables; on ne fait pas plus de chemin dans une journée qu'en une heure dans la belle saison... »

En effet, le 18 avril, le général Saragoza, entré avec ses troupes à Orizaba, — que le corps expéditionnaire espagnol venait de quitter, — adressait une lettre étrange au général de Lorencez. Cette lettre était relative aux 340 soldats français malades, demeurés à l'hôpital d'Orizaba sous la sauvegarde de la convention, et auxquels on avait laissé leurs armes. Voici cette lettre :

« Bien que les commissaires français aient été « les premiers à rompre les préliminaires de paix « signés à la Soledad le 19 février dernier, *je « permets, par un pur devoir d'humanité,* aux « malades de l'armée française de rester dans « l'hôpital d'Orizaba ; mais ils sont sous la sauve- « garde de l'armée mexicaine, et il n'y a pas de « nécessité qu'ils soient gardés par une force « quelconque de leurs nationaux. J'espère donc « que Son Excellence le général en chef des « troupes françaises, résidant à Cordova, ordon- « nera que cette garde soit retirée, et je lui « donne l'assurance de ma considération person- « nelle.

« Liberté et réforme.

« SARAGOZA.

« Quartier général d'Ingenio, 18 avril 1862. »

En rapprochant le ton hautain et agressif de cette communication du fanatisme connu de son

auteur, le général, qui avait présent à la mémoire l'assassinat commis récemment à la Pulga sur trois soldats français, prit, sur l'heure, le parti de porter ses forces sur Orizaba, au secours de ses malades qu'il ne considérait plus comme en sûreté.

Vainement Saragoza, qui avait cru d'abord à une garde particulière laissée par les Français à l'hôpital d'Orizaba, s'excusa-t-il de son erreur; rien ne changea la résolution du général de Lorencez, qui, d'ailleurs, saisissait avec joie cette occasion d'échapper au danger de faire rétrograder ses soldats dans le foyer de la fièvre jaune. Ce fléau venait de gagner la Soledad.

Le 19, le commandant du corps expéditionnaire fit la réponse suivante :

« Cordova, 19 avril 1862.

« En réponse à la lettre que M. Saragoza a « écrite, en date du 18 avril, à MM. les pléni- « potentiaires français, le général en chef du « corps expéditionnaire du Mexique affirme qu'il « n'a laissé avec ses malades à Orizaba aucune « garde, ni même aucun homme valide, si ce « n'est quelques infirmiers chargés de les soi- « gner.

« Depuis qu'on a laissé les malades à Orizaba,

« un certain nombre a dû entrer en convales-
« cence, et c'est ce qui a pu faire croire au
« général Saragoza qu'on avait laissé une garde
« avec eux.

« Le général en chef du corps expéditionnaire
« français prie le général Saragoza d'accepter
« l'assurance de sa considération distinguée. »

Cette lettre expédiée, le général communiqua aux plénipotentiaires français sa résolution de marcher en avant :

« Cordova, 17 avril 1862.

« En me plaçant à la tête du corps expédi-
« tionnaire du Mexique, S. M. l'Empereur m'a
« confié le soin de diriger les opérations militaires
« et de garantir la sécurité de nos troupes.

« Après avoir pris connaissance des stipula-
« tions de la convention de la Soledad, ratifiées
« par la commission des trois Hautes Puissances
« contractantes, j'avais dû arrêter toutes les dis-
« positions nécessaires pour concentrer mes
« troupes à Paso Ancho, aussitôt que l'armée espa-
« gnole aurait opéré son mouvement rétrograde.

« L'assassinat de trois soldats français aux en-
« virons du camp ne me semblait même pas un
« motif suffisant pour me considérer comme dé-

« gagé de la stricte exécution d'une convention « signée par les représentants de la France; ces « attentats ne sont pourtant que la conséquence « du décret rendu, le 19 janvier, par le gouver- « nement de Juares, qui nous met hors la loi en « nous assimilant aux pirates, décret outrageu- « sement maintenu depuis la signature des pré- « liminaires.

« Mais la situation de la Vera Cruz entourée de « nombreux partis de guerrilleros et réduite à l'état « de blocus, me paraissait déjà une violation des « préliminaires de la part des Mexicains, lorsque « j'ai reçu cette nuit, de la part de M. le général « Saragoza, une note officielle par laquelle il « m'informe qu'il considère une partie des « malades laissés à Orizaba, et qui sont depuis « lors entrés en convalescence, comme une garde « préposée à la sûreté de mon hôpital; il réclame « contre cette prétendue mesure.

« En présence d'une déclaration de cette « nature, j'ai tout lieu de craindre que nos « malades ne puissent plus compter sur la pro- « tection qui leur était assurée par la convention « de la Soledad, et qu'ils soient considérés comme « des otages laissés avec trop de confiance aux « mains de l'ennemi. Mon devoir est de marcher « à leur secours sans perdre de temps, car il y « aurait imprudence de ma part à les laisser

« exposés aux excès d'une armée indisciplinée et « de chefs sans scrupules.

« J'ai donc l'honneur de vous informer qu'en « vertu des pouvoirs militaires qui nous ont été « confiés, je me mettrai ce soir même en marche « sur Orizaba.

« Il ne me reste d'autres moyens de pourvoir à « votre sûreté personnelle que de vous inviter à « vous joindre à l'armée dans le mouvement « qu'elle va opérer. »

L'heure de la lutte avait sonné. Un ordre du jour apprit au corps expéditionnaire les résolutions du commandement; toutes les mesures en vue de permettre aux troupes de quitter Cordova, le jour même, furent prises immédiatement, et des ordres précis furent expédiés au colonel l'Hériller à Paso Ancho, lui prescrivant de monter, avec les forces dont il disposait, vers Cordova et Orizaba.

Trois compagnies du 99e de ligne, un bataillon d'infanterie de marine, une section du génie et une demi-section d'ambulance furent laissés comme garnison à Cordova; le reste de la colonne, — y compris les zouaves du bataillon Morand, partis de la Vera Cruz le 11 avril et arrivés le 15 à Cordova, — lève le camp à deux heures de l'après-midi et s'engage sur la route conduisant à Orizaba.

A cinq heures, la tête de colonne de l'infanterie se trouvait à deux kilomètres environ du village le Fortin, lorsque notre avant-garde vit venir à elle, à bride abattue, un officier mexicain suivi de quelques cavaliers. L'officier portait l'uniforme bleu et amarante; sa tête était coiffée d'un large sombrero brodé d'or et couvert de pierreries. Il s'arrêta à bonne distance et voulut parlementer, dans l'espoir de se rendre compte de notre effectif; mais le capitaine Capitan, qui conduisait l'avant-garde, ne se laissa pas prendre à une démarche dont le but n'était que trop apparent, et il invita le faux parlementaire à se retirer sur-le-champ. Dépité de s'être laissé pénétrer, et passant subitement de l'attitude polie à l'arrogance, l'officier mexicain s'éloigna au galop, en brandissant son lazzo d'un air menaçant. Il disparut, mais quelques minutes s'étaient à peine écoulées qu'on le vit reparaître à la tête d'un escadron de lanciers défilé, jusque-là, derrière une maison et quelques arbres. Cet escadron servait-il de rideau à un nombre de troupes plus considérable? C'est ce qu'il importait de savoir, et ce que l'avant-garde, composée de deux pelotons, fut chargée de tirer au clair.

La route, en quittant le Fortin, descend rapidement vers un ravin qu'elle franchit sur un pont en pierre, pour remonter ensuite jusqu'à un vaste

plateau. A la vue des chasseurs d'Afrique lancés au grand trot sur la pente du Fortin, les lanciers mexicains tournent bride, et, pendant vingt minutes, ils ne mettent pas moins d'habileté et de hâte à échapper aux chasseurs d'Afrique que ceux-ci n'apportent d'ardeur dans la chasse qu'ils leur donnent. Enfin, le cheval arabe, bien supérieur au cheval mexicain, surtout en taille et en vitesse, décide de cette course au clocher. Les lanciers sont atteints sur les pentes de la *baranca Metela,* ravin d'une profondeur de cent mètres environ; vainement ils font résolûment face en arrière, ils sont sabrés ou faits prisonniers[1]. Ceux qui parviennent à s'échapper vont répandre à Orizaba la nouvelle de leur défaite et jeter l'alarme dans l'armée mexicaine qui occupe la ville. Saragoza croit les Français aux portes d'Orizaba et lève son camp le soir même.

Le brillant engagement du Fortin était un heureux début : il avait non-seulement pour résultat de rendre la sécurité à nos malades d'Orizaba, que les Mexicains, pressés d'abandonner la ville, ne songèrent plus à inquiéter, mais il établis-

[1] Le rapport du capitaine signale le sous-lieutenant Lemerre comme s'étant particulièrement distingué ; il avait frappé plusieurs Mexicains de son sabre. Dans cette rencontre il y eut cinq Mexicains tués; dix furent faits prisonniers. Des chevaux et des armes restèrent au pouvoir des chasseurs d'Afrique.

(Des prés dessin du Colonel DALBA

sait en outre, dès le début, notre ascendant moral.

La nuit est close quand la colonne française arrive à son campement de Cotelapan. Elle y passe une nuit attristée par une pluie battante, et c'est transis par l'humidité, mais heureux de voir poindre l'aube, que nous quittons les prairies inondées au milieu desquelles nous avons dû camper. Avec le jour la pluie cesse : le soleil perce les nuages, il nous pénètre de ses rayons brûlants, et en rendant l'élasticité à nos membres roidis, il nous fait retrouver notre gaieté, qui semble se communiquer à nos montures elles-mêmes. Celles-ci, en effet, après s'être vigoureusement secouées, relèvent la tête, hennissent et allongent l'allure.

D'ailleurs, n'approche-t-on pas d'une grande ville où l'on va retrouver les camarades dont la position critique a causé une si juste émotion? Et qui sait? — ne sera-t-on pas assez heureux pour joindre l'ennemi et donner un lendemain au combat du Fortin? Toute à ces pensées, la colonne cheminait depuis deux heures sur la grande route, quand elle arriva à la *garita*[1] d'Orizaba, c'est-à-dire à l'entrée de la plaine de l'Escamela, qui conduit à la ville. Riant spectacle que celui de cette

[1] *Garita,* porte d'une ville.

grande plaine qui se déroule comme un vaste tapis de verdure sous l'éclatante lumière du matin, au milieu d'un de ces cadres pittoresques privilégiés au ciel des tropiques.

A l'entrée de la plaine on franchit une petite rivière aux flots torrentueux qui baigne le pied des ruines d'un vieux couvent situé à droite de la route. Derrière ces ruines, au nord, le regard, en courant vers l'horizon, rencontre une succession de hautes montagnes, au-dessus desquelles l'Orizaba dresse sa tête couverte de neige. Du côté du sud, la canne à sucre confond, au loin, les nuances claires et délicates de ses feuilles avec la teinte sombre de la ligne de hauteurs qui borne, de ce côté, des champs à perte de vue. A l'ouest, à l'autre extrémité de la plaine, deux cerros, — dont l'un, l'Escamela, donne son nom à la plaine, — se font face et forment comme une porte monumentale, à ciel ouvert, qui ouvre à la route d'Orizaba une large brèche.

Le tableau merveilleux qu'on a sous les yeux est un composé des tons les plus variés et les plus chatoyants; on est déjà au delà de la plaine qu'on se retourne encore pour l'admirer.

En approchant de la ville, la route se resserre; elle passe entre deux églises un peu isolées, — sortes de postes avancés, — et elle aboutit aux jardins qui bordent la route jusqu'à Orizaba

dont ils enlacent chaque rue et envahissent chaque maison.

Assurément s'il y a dans les derniers kilomètres que nous venons de parcourir de grandes richesses pour la palette d'un peintre, il faut convenir aussi que le terrain offre à l'homme de guerre une succession d'obstacles des plus faciles à utiliser pour la défense de la ville. Cependant, Saragoza n'en avait pas jugé ainsi; il n'avait sans doute pas trouvé sur ce terrain assez de garanties de succès, ni assez de sécurité pour sa retraite.

Au lieu du général mexicain et des troupes de la République, nous rencontrâmes, à la garita d'Orizaba, le général Prim et son état-major en route pour rallier, à la Vera Cruz, la division espagnole sur le point de s'embarquer. Les échanges de courtoisie furent aussi brefs que glacials : — les Français ne pouvaient pas oublier que le représentant de l'Espagne les privait du concours de sept mille hommes qu'il faisait embarquer sous sa responsabilité, sans en avoir référé à son gouvernement.

Pendant que le général Prim et son état-major sortaient d'Orizaba par une garita, Saragoza quittait la ville avec son arrière-garde par la porte opposée et rejoignait le gros de ses troupes en retraite vers les hauts plateaux.

Quelques instants après, le général de Lorencez

faisait son entrée dans Orizaba au son du *repique* (branle-bas de toutes les cloches des églises). Ce mode de souhaiter la bienvenue au dernier occupant d'une ville, qu'il soit ennemi ou ami, est dans les mœurs mexicaines, mais n'a aucune couleur politique. Dans ce pays où les villes passent si souvent des mains du vainqueur aux mains du vaincu de la veille, le *repique* est bien plus souvent l'écho d'un empressement craintif qu'un signe d'allégresse. Le 20 avril 1862, les démonstrations sonores qui saluaient l'arrivée des Français dans la capitale des terres tempérées ne pouvaient être considérées que comme un *amen* de résignation, bien que le ministre de France et les proscrits voulussent y voir l'expression de l'enthousiasme. Il n'y avait pas à se faire d'illusions; l'attitude forcément polie des habitants déguisait mal leur secrète irritation, et il nous était aisé de comprendre que nous n'aurions à compter, dans cette campagne, que sur nous-mêmes.

A Orizaba, on se trouvait au centre des terres tempérées. Cette zone, connue au Mexique sous le nom de *terras templadas,* est la seconde par rang d'altitude; elle commence à Cordova, s'élève jusqu'à mille six cents mètres et jouit d'une température moyenne de 18 à 20°. On peut dire qu'il y règne un printemps perpétuel. A part le charme

du climat, la ville d'Orizaba[1] offrait aux Français un intérêt de premier ordre. Située à égale distance de la Vera Cruz et de Puebla, elle était par cette raison même toute désignée pour devenir la seconde base d'opérations du corps expéditionnaire. Eu égard à cette condition, et vu le peu de temps qu'on devait y séjourner, il était urgent d'assurer la sécurité de la ville et celle des troupes qui seraient chargées de sa défense.

Le génie se mit donc à l'œuvre. La concentration, à Orizaba, des troupes demeurées en arrière sous les ordres des colonels l'Hériller et Gambier, l'installation dans l'hôpital des malades récemment évacués de Cordova, l'organisation des services de la place et les reconnaissances occupèrent pendant sept jours tous les acteurs du drame qui allait, sous peu, se jouer devant la gueule des canons de Guadalupe.

Mais auparavant, il devait nous être donné d'assister à un spectacle moins sévère et tout à fait nouveau pour nous, — à l'entrée en ville d'une troupe d'environ trois cents hommes sous les ordres du général Galves, qui venait faire sa soumission.

Il est impossible de se figurer rien de plus décousu et de plus bizarre que cette troupe en

[1] La ville d'Orizaba est à 1,220 mètres au-dessus du niveau de la mer.

haillons, qu'à bien considérer on ne pouvait prendre que pour une guerrilla[1] en faillite. Pendant que le général Galves était conduit au quartier général pour y recevoir les ordres du général de Lorencez, nos zouaves s'approchèrent des hommes restés à l'entrée de la ville, et, tout en sabrant la langue espagnole, ils finirent par obtenir d'eux le motif secret de leur désertion. *Manque de solde et de nourriture,* voilà ce qui expliquait la présence de Galves au camp français. Au surplus, la figure hâve et les joues creuses des Mexicains, l'état diaphane de leurs chevaux, étaient autant de preuves que le maigre et le jeûne formaient depuis un certain temps l'ordinaire de ces malheureux. Ils firent pitié aux zouaves, qui, en bons enfants, eurent bientôt fait de courir à leurs provisions et de les partager avec leurs ennemis du matin; si bien que, lorsqu'on apporta à ceux-ci l'ordre d'entrer en ville, on les trouva le *quart*[2] en main, trempant un morceau de pain blanc dans un excellent mélange de café au tafia. Aussi quel désappointement d'être arrachés à un pareil régal!

La petite troupe entra en ville, et le défilé commença. Il ne fut pas long; mais nous n'eussions

[1] *Guerrille* ou *guerrilla,* bande d'irréguliers qui guerroient souvent pour leur propre compte.

[2] Gobelet en étain dont on se sert pour boire.

pas donné pour la plus belle revue au Champ de Mars le spectacle de ces hommes vêtus de larges pantalons ouverts sur le côté et pour la plupart en loques, de vestons en peau troués et râpés, que plusieurs recouvraient négligemment d'un *zarape* multicolore; de ces guerrilleros coiffés d'un large sombrero de feutre, armés, — sans en paraître gênés, — de lances qui n'avaient pas toutes leurs fers, ou de mauvais mousquetons. Montés sur des petits chevaux efflanqués, les cavaliers de Galves défilèrent *fièrement,* suivis en queue de colonne par les femmes de l'escadron et les bagages. C'était l'arrière-garde.

Les Mexicains, surtout les irréguliers, emmènent généralement leurs femmes[1] en campagne. Elles se tiennent comme celles de la troupe de Galves, à la queue de la colonne; à pied ou à cheval, selon que leur mari est simple soldat ou chef, elles partagent sa bonne, ou sa mauvaise fortune, veillent aux bagages, portent les ustensiles de cuisine, font, tout en marchant, la provision de bois, prennent dans les *haciendas* qu'elles traversent de quoi nourrir les hommes, et, arrivées à l'étape, elles allument le feu et préparent le repas. En un mot, elles rem-

[1] Ceux qui ne sont pas mariés sont suivis de leur *soldadera.* C'est la compagne irrégulière du soldat mexicain.

plissent à la fois l'office d'intendant, d'officier d'administration, et... elles accouchent, à leurs moments perdus, pour repartir le lendemain avec le nouveau-né, enveloppé dans leur rebozo et jeté sur le dos.

Parmi les Mexicaines montées, il en passa une qui attira particulièrement notre attention par la beauté de son visage empreint d'une certaine mélancolie. Ce que voyant, notre interprète nous raconta l'histoire de la « belle Juanita », car c'était elle, il la reconnaissait.

A la fin de l'année 1861, paraît-il, le général M. C..., séparé momentanément de son général en chef, et rôdant dans les environs d'Actapan, au nord-ouest de Mexico, aperçut un soir, à l'horizon, une vive lueur. Il se dirigea aussitôt de ce côté, et il ne tarda pas à arriver dans une riche hacienda. On y célébrait le mariage du fils de la maison. Les convives étaient à table, la joie menait la fête, le pulque l'aiguillonnait, et la mariée était à ravir. Tout à coup, grande rumeur au dehors : le bruit se rapproche, les portes s'ouvrent, le général mexicain paraît. La frayeur saisit aussitôt tous les assistants, et chacun cherchait déjà une issue par laquelle il pût s'échapper, lorsque le général se nomma, rassura les convives et protesta de ses intentions amicales, ainsi que de celles de ses soldats, qui, dit-il en souriant,

n'étaient pas des brigands. Tout cela exprimé en si bons termes que le calme se rétablit aussitôt, que toute appréhension disparut, et qu'on pria le nouveau venu de prendre place à table et de partager l'allégresse générale.

Celui-ci accepte, dîne gaiement, puis... après le café... il fait garrotter le marié, et enlève la mariée. Il la garde quinze jours, à l'expiration desquels il consent à la rendre contre une grosse rançon; — puis il l'enlève de nouveau, et finalement il l'emmène on ne sait où.

Comment la belle Juanita se trouvait-elle dans la troupe de Galves? C'est là un mystère que nous laissâmes à notre interprète le soin de pénétrer, pendant que Galves se dirigeait vers son quartier, que Juanita disparaissait à nos yeux, et que nous prenions nous-même, un peu rêveur, le chemin de notre bivouac.

Le 25 avril, à l'exception de la compagnie du 99e laissée à la Vera Cruz, tout le corps expéditionnaire français [1], y compris la colonne Gam-

[1] TABLEAU DE LA COMPOSITION DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE DU GÉNÉRAL DE LORENCEZ :

*Corps expéditionnaire du Mexique.*

Le général comte de Lorencez, commandant l'expédition;
De Castex, capitaine d'état-major, aide de camp;
Ney d'Elchingen, lieutenant aux chasseurs d'Afrique, officier d'ordonnance;

bier, arrivée la veille, se trouvait réuni à Orizaba. Deux compagnies d'infanterie et une section

De La Tour du Pin, lieutenant d'infanterie, officier d'ordonnance.

*État-major général.*

Colonel Letellier-Valazé, chef d'état-major;
Chef d'escadron Lacroix, sous-chef;
Capitaine Roussel, d'état-major;
Lieutenant de vaisseau Le Helloco, interprète adjoint;
Lieutenant Georges Bibesco, stagiaire d'état-major.

| | OFFICIERS | TROUPE | CHEVAUX OU MULETS |
|---|---|---|---|
| Aumônier de l'armée : l'abbé Ribains | 1 | » | |
| Génie : capitaine de Coatpont | 1 | » | |
| Intendance : sous-intendant Raoul ; adjoints à l'intendance, Gaffiot, Wuillaume, etc. | 5 | » | |
| Service de santé : Lallemand, médecin en chef, Herman, Coindet, Michot | 10 | » | 15 |
| Service des finances : Louet, payeur en chef | 2 | » | |
| Service vétérinaire | 4 | » | |
| Services administratifs : Quénont, adjoint en 1er d'administration ; Houchard, officier comptable de 1re classe | 15 | 4 | |
| 99e *de ligne* (état-major et 2 bataillons à 7 compagnies). | | | |
| Colonel : L'Hériller. — Chefs de bataillon : Lefèvre, Saint-Hilaire | 52 | 1,500 | 3 |
| 1er *bataillon de chasseurs à pied* (état-major et 6 compagnies). | | | |
| Chef de bataillon : Mangin | 22 | 700 | 2 |
| 2e *zouaves* (état-major et 6 compagnies). | | | |
| Colonel : Gambier. — Chef de bataillon : Morand | 24 | 525 | 30 |
| 2e *chasseurs d'Afrique.* | | | |
| Chef d'escadron : Foucault | 6 | 160 | 130 |
| *Total à reporter* | 142 | 2,889 | 180 |

d'artillerie de marine furent désignées pour rester à Orizaba, où nous laissions 463 malades et

| | OFFICIERS | TROUPE | CHEVAUX OU MULETS |
|---|---|---|---|
| *Report*... | 142 | 2,889 | 180 |
| *Artillerie.* | | | |
| État-major : chef d'escadron, Michel, commandant l'artillerie du corps expéditionnaire. Le lieutenant Hartung, adjoint au commandement. | | | |
| 1 batterie du 9e régiment | 6 | 199 | 151 |
| Génie (6e compagnie du 2e régiment) : capitaine de Coatpont | 4 | 50 | » |
| Détachement de la 1re compagnie d'ouvriers | » | 5 | » |
| *Équipages militaires.* | | | |
| 1re compagnie légère du 3e escadron | 8 | 332 | 288 |
| Un détachement de conducteurs | » | 18 | 36 |
| Un détachement d'ouvriers constructeurs | » | 13 | » |
| Ouvriers d'administration | » | 125 | » |
| Infirmiers militaires | » | 63 | » |
| | 160 | 3,794 | 655 |
| Troupes embarquées en novembre 1861 avec l'amiral Jurien de la Gravière et passées sous les ordres du général de Lorencez, savoir : | | | |
| Corps d'état-major : capitaine Capitan | 1 | » | » |
| 2e régiment d'infanterie de marine (9 compagnies) : colonel Hennique | 33 | 800 | » |
| Bataillon de marins : lieutenant de vaisseau Bruat. | 20 | 600 | » |
| 2e zouaves : bataillon Cousin (6 compagnies) | 21 | 501 | 24 |
| 2e chasseurs d'Afrique, 1 peloton | 2 | 36 | 43 |
| 1 batterie d'artillerie de marine | 6 | 190 | » |
| Train d'artillerie | 1 | 57 | 49 |
| Génie : un détachement du 3e régiment | 1 | 19 | » |
| Train des équipages militaires | 3 | 100 | 132 |
| Ambulance légère : 3 médecins, 2 officiers d'administration, 24 infirmiers | 5 | 24 | » |
| Ouvriers d'administration | » | 21 | » |
| Total général | 253 | 6,142 | 903 |

120,000 rations de toute nature. Le commandement de la place fut confié au chef de bataillon Campion, de l'infanterie de marine. Le reste du corps expéditionnaire reçut l'ordre de se tenir prêt à quitter Orizaba le surlendemain, pour marcher sur Puebla, dont on était séparé par neuf petites étapes : Tekamalukan, Aculcingo, Puente Colorado, la Cañada, Palmar, Quécholac, Acasingo, Amozoc et Puebla.

Il est certain que l'effectif des troupes préposées à la défense d'Orizaba n'était pas proportionné à l'importance de cette place, qui devenait notre seconde base d'opérations. Cependant, si le nombre de ses défenseurs est restreint, que dire de la colonne du général de Lorencez, forte seulement de 6,142 baïonnettes et sabres, de 6 pièces de montagne de la marine, de 10 pièces de quatre de campagne, et qui a la prétention de faire la conquête du Mexique! Fernand Cortès, à la vérité, n'avait que 500 hommes et 3 ou 4 pièces d'artillerie, lorsqu'il débarqua à Tabasco; il sut profiter de l'épouvante inspirée par ses soldats bardés de fer et par son artillerie, et il eut le bonheur inappréciable de rencontrer doña Marina, Indienne d'une beauté et d'une intelligence remarquables, qui s'attacha à sa fortune, le guida, le conseilla, et lui valut, dès le commencement, la neutralité des Totonaques, maîtres

du littoral atlantique, et des Tlaxtaltèques, race guerrière et rivale des Aztèques. Mais le Mexique, en 1862, était loin de ressembler au Mexique de 1519; et quant aux alliés que Napoléon III comptait y trouver, la suite des événements démontrera de quelles illusions on avait bercé l'Empereur.

## CHAPITRE VII

Arrivée du courrier de France. — Le gouvernement français désapprouve la convention de la Soledad. — L'amiral Jurien de la Gravière rentre en France. — Le général de Lorencez, nommé général de division, prend avec 5,000 hommes la route de Puebla. — Victoire des Cumbres (28 avril). — Arrivée à la Cañada. — Combat contre de grands porcs roux. — Étape d'Aculcingo.

Le courrier de France, qui arriva le 25 avril, apporta la désapprobation du gouvernement français à la convention de la Soledad, un blâme pour l'amiral, qui se trouva porter, seul et injustement, la responsabilité du passé, et la nomination du général de Lorencez au grade de général de division. L'amiral était invité à remettre au commandant du corps expéditionnaire les pouvoirs militaires qui rentraient dans sa part de commandement; et il restait libre de se placer à la tête de la division navale ou de rentrer en France. C'était une disgrâce, mais si peu méritée que l'Empereur ne devait pas tarder à le reconnaître, en prenant pour aide de camp l'amiral Jurien de la Gravière.

Deux jours plus tard, le général de Lorencez s'engageait avec une partie de ses troupes sur la route de Puebla, laissant à ses préparatifs de départ pour la France l'amiral, qui emportait toutes nos sympathies et tous nos regrets.

Courtes et mesurées furent nos premières étapes, car nous nous attendions chaque jour à une affaire, et, outre que nous tenions à épargner à nos soldats la fatigue, nous voulions aussi permettre à notre grand convoi de 400,000 rations de vin et de 200,000 rations de vivres de toute nature, de suivre dans un ordre compacte. D'ailleurs, le corps expéditionnaire ne cessera pas de marcher sur deux colonnes dont les départs sont réglés de manière qu'elles se rejoignent dans les localités où l'on fera séjour. La première colonne, composée de toutes les troupes, moins deux bataillons, emmènera à sa suite un convoi de voitures d'administration chargé de vivres pour dix jours. La deuxième colonne, sous l'escorte de deux bataillons, comprendra le grand convoi de réserve.

ORDRE DE MARCHE DU 27 :

*Première colonne partie à six heures.*

Quatre pelotons de chasseurs d'Afrique;

Avant-garde de deux compagnies de fusiliers marins;
Compagnie du génie;
Quatre compagnies de fusiliers marins;
Batterie de montagne;
Deux bataillons d'infanterie de marine;
Onze compagnies du 99e de ligne;
Deux sections d'artillerie de marine;
La batterie du 9e régiment;
Quatre compagnies de chasseurs à pied;
Ambulance;
Trésor;
Équipages des officiers;
Réserve et parc d'artillerie;
Deux compagnies de chasseurs à pied formant l'arrière-garde.

*Deuxième colonne partant à midi.*

Deux bataillons de zouaves escortant le grand convoi d'administration.

La marche sur Tekamalukan n'est signalée que par la chasse que nos chasseurs d'Afrique donnent à une bande de pillards commandés par un Français, nommé Cautelen, depuis longtemps établi au Mexique.

Le lendemain, 28 avril, départ pour Aculcingo.

De Tekamalukan à Aculcingo, — neuf kilomètres, — même ordre de marche.

En approchant du plateau qui se trouve en avant d'Aculcingo, à un ou deux kilomètres au plus de ce village, et dont un profond ravin rend les abords difficiles, on aperçoit plusieurs groupes de cavaliers qui paraissent nous attendre. L'escadron de chasseurs d'Afrique qui est à l'avant-garde prend le trot pour les charger; mais, à leur approche, les Mexicains tournent bride et disparaissent.

Cependant, comme il se peut que le village soit occupé et que cette cavalerie ne soit qu'une avant-garde, le général arrête ses troupes sur le plateau, à mesure qu'elles le gravissent, et leur fait reprendre haleine.

Au même moment, une épaisse fumée et des flammes s'élèvent au-dessus d'Aculcingo; c'est le village qui brûle. L'ennemi, en le traversant, vient d'y mettre le feu.

Le général laisse sur le plateau le colonel Hennique avec son régiment, pour qu'il surveille le pays et protége en cas de besoin le grand convoi parti de Tekamalukan vers midi, sous la garde du régiment de zouaves, et il se hâte vers Aculcingo. Quand il y fait son entrée, les incendiaires ont déjà abandonné le village, dont les habitants sont occupés à éteindre le feu.

A onze heures, toutes les troupes sont établies au bivouac, à l'entrée du défilé des Cumbres.

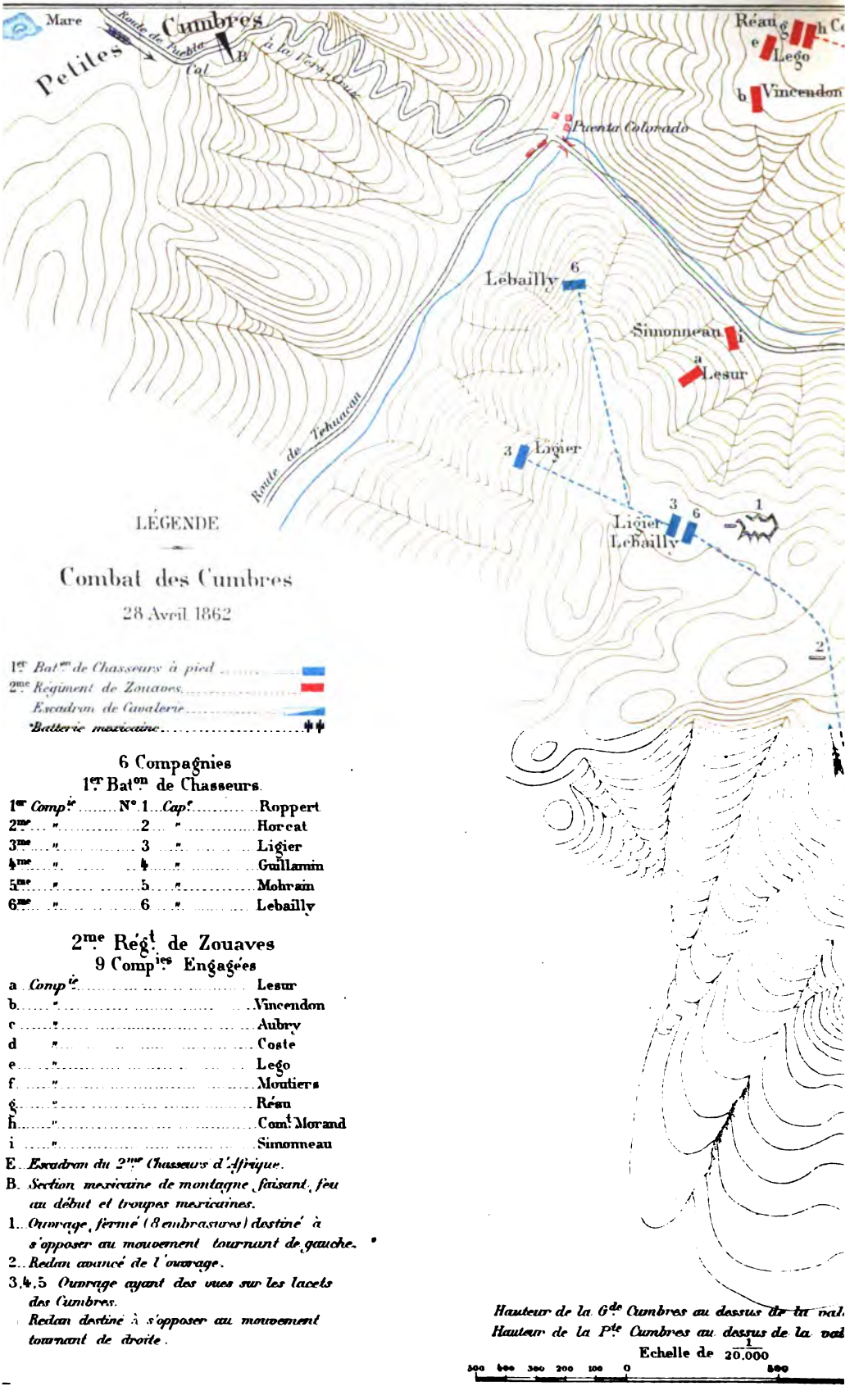
Cette chaîne de montagnes se partage en grandes et petites Cumbres; les premières ont 600 mètres d'élévation, les secondes 300 mètres, ce qui porte à 900 mètres la hauteur de la chaîne au-dessus de l'Aculcingo. Le col de Puente Colorado, pour les uns, le village qui est un peu plus loin, pour les autres, sont les points de démarcation entre les deux parties de la grande chaîne.

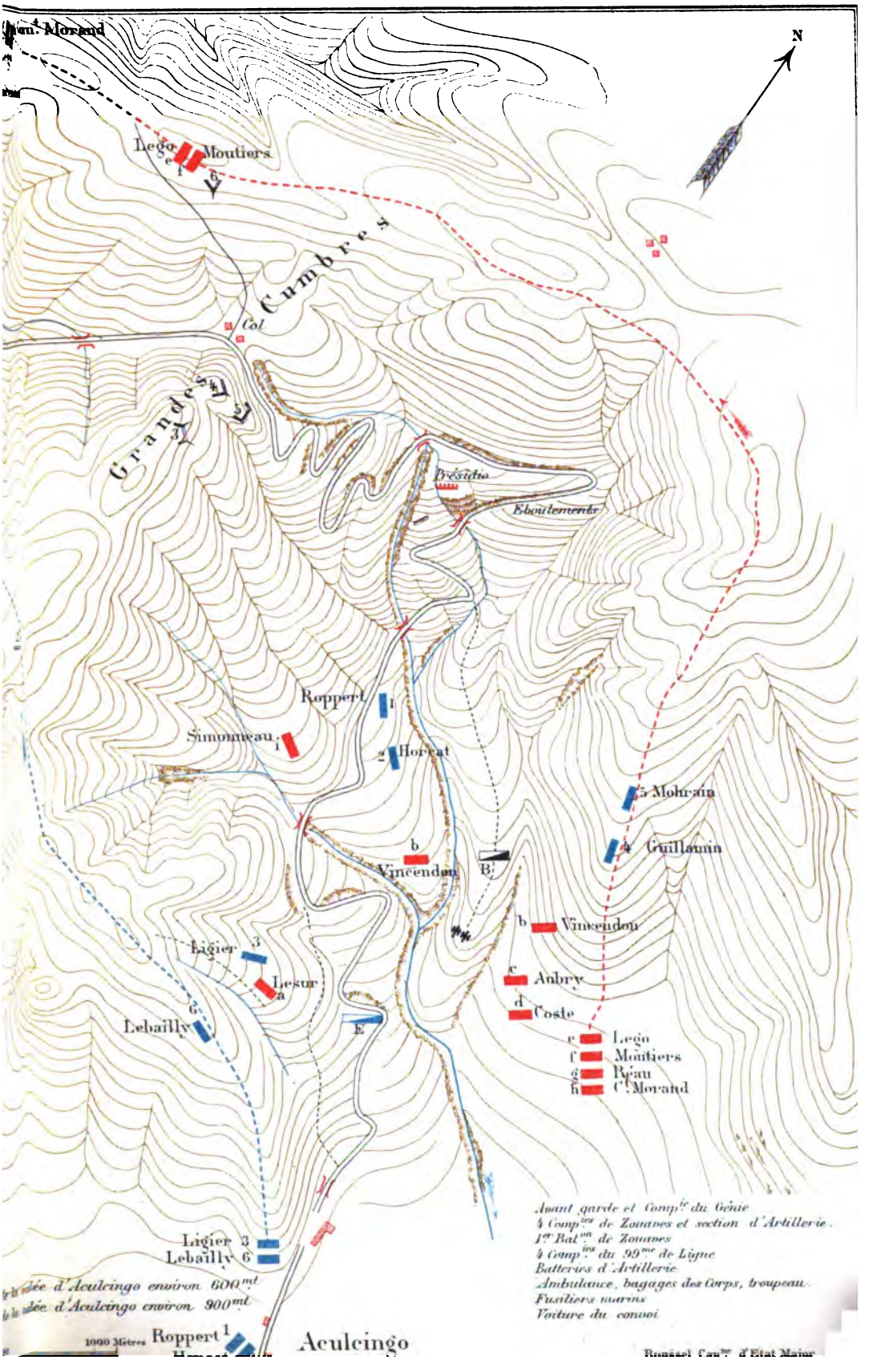
Dès qu'on aura gravi les grandes Cumbres, on pourra se considérer comme entré dans la zone des terres froides, *terras frias*. Cette zone comprend toute la région s'étendant de 1,600 mètres environ jusqu'à 2,445 mètres, et conservant, malgré une pareille altitude, une température moyenne variable entre 13 et 14°. Puebla et Mexico sont les centres principaux de cette zone.

## COMBAT DES CUMBRES

28 avril 1862.

A une heure, l'agitation qui accompagne nécessairement l'installation d'un camp s'était peu à peu calmée, comme dominée par l'ardeur d'un soleil impitoyable; le silence, précurseur de la *sieste,* se faisait insensiblement autour des tentes,


Mare
Petites Cumbres
Route de Puebla
Col
B
à la Vera-Cruz
Puenta Colorado
Réau
g
h
e
Lego
b
Vincendon
Lebailly
6
Simonneau
i
a
Lesur
Route de Tehuacan
3
Ligier
3
6
1
Ligier
Lebailly
2
LÉGENDE
Combat des Cumbres
28 Avril 1862
1er Bat.on de Chasseurs à pied
2me Régiment de Zouaves
Escadron de Cavalerie
Batterie mexicaine
6 Compagnies
1er Bat.on de Chasseurs.
1er Comp.ie N° 1 Cap.e Roppert
2me " 2 " Horcat
3me " 3 " Ligier
4me " 4 " Guillamin
5me " 5 " Mohrain
6me " 6 " Lebailly
2me Rég.t de Zouaves
9 Comp.ies Engagées
a Comp.ie Lesur
b " Vincendon
c " Aubry
d " Coste
e " Lego
f " Moutiers
g " Réau
h " Com.t Morand
i " Simonneau
E. Escadron du 2me Chasseurs d'Afrique.
B. Section mexicaine de montagne faisant feu au début et troupes mexicaines.
1. Ouvrage fermé (8 embrasures) destiné à s'opposer au mouvement tournant de gauche.
2. Redan avancé de l'ouvrage.
3, 4, 5 Ouvrage ayant des vues sur les lacets des Cumbres.
Redan destiné à s'opposer au mouvement tournant de droite.
Hauteur de la Gde Cumbres au dessus de la val
Hauteur de la Pte Cumbres au dessus de la val
Echelle de 1/20.000
500 400 300 200 100 0 500



Mon.t Morand
N
Lego
Moutiers
Cumbres
Col
Grandes
Présidio
Eboulements
Roppert
Simonneau
Horcat
Mohrain
Guillamin
Vincendon
Vincendon
Ligier
Lesur
Aubry
Coste
Lebailly
Lego
Moutiers
Réau
C.t Morand
Ligier 3
Lebailly 6
Avant garde et Comp.ie du Génie
4 Comp.ies de Zouaves et section d'Artillerie.
1.er Bat.on de Zouaves
4 Comp.ies du 99.me de Ligne
Batteries d'Artillerie
Ambulance, bagages des Corps, troupeau.
Fusiliers marins
Voiture du convoi
Roppert
Aculcingo
1000 Mètres

et, malgré quelques rares coups de feu tirés de la montagne sur des soldats isolés, — cuisiniers incorrigibles enfreignant la consigne pour s'aventurer à la découverte d'un champ de légumes ou d'*une poule égarée*[1], — on était fondé à croire que la journée s'achèverait sans incident. Nos espions, revenus au quartier général, nous affirmaient d'ailleurs avoir vu l'armée de Saragoza au delà des Cumbres, en marche sur Puebla.

Cette assertion, vraie la veille, ne l'était plus à cette heure : Saragoza s'était ravisé. Honteux, sans doute, d'abandonner sans combat des positions aussi redoutables à attaquer que faciles à défendre, il était revenu sur ses pas en toute hâte, et pendant que nous dressions nos tentes, il redescendait les petites Cumbres et occupait les grandes. Aussi, lorsque, à une heure et demie, nous conduisîmes le 2e bataillon de zouaves, — arrivé avec le grand convoi, — sur l'emplacement qu'il devait occuper, et que sa grand'garde prit position à cheval sur la route d'Aculcingo à Puente Colorado, les zouaves furent reçus par un feu de mousqueterie violent, et presque aussitôt l'ennemi démasqua une batterie dont les boulets balayèrent la route.

En réalité, Saragoza n'était à la tête que de cinq

[1] Réponse de notre cuisinier quand on l'accusait d'avoir dérobé une volaille.

à six mille hommes. Mais sur quelles positions merveilleuses ces hommes n'étaient-ils pas appelés à combattre, et avec quelle connaissance du terrain n'avaient-ils pas déjà occupé les principaux mamelons qui commandent la route, quand le commandant Mangin, à la tête de son bataillon, précédé d'un peloton de chasseurs d'Afrique, arriva au pas gymnastique sur le lieu du combat!

Le général de Lorencez avait lancé en avant cette colonne légère placée sous les ordres de son chef d'état-major, le colonel Valazé, en attendant, pour la rejoindre, que les zouaves eussent mis sac à terre, et que toutes les troupes destinées à l'assaut des Cumbres fussent réunies. Le village, le grand convoi et les bagages restaient sous la garde du régiment d'infanterie de marine et du bataillon de fusiliers marins commandés par le colonel Hennique.

Le commandant Mangin ayant reçu l'ordre de s'emparer d'une batterie placée à l'extrémité inférieure du petit contre-fort situé à droite de la route, déploie aussitôt en tirailleurs, sur son front, la compagnie du capitaine Mohrain, et, sur sa gauche, la compagnie Lebailly. Puis, le feu venant à redoubler, le commandant donne l'ordre aux capitaines Mohrain et Guillamin d'enlever la position de droite. A ce moment arrive la cavalerie

envoyée par le général pour se mettre aux ordres du commandant Mangin. Mais l'ennemi s'est démasqué complétement sur notre front, sur les positions de droite et de gauche, et les boulets qui sillonnent la route et fouillent les anfractuosités du terrain avec beaucoup de précision, ne permettent pas de songer à utiliser, dans un pareil moment, notre escadron de chasseurs. Le commandant le défile derrière un pli de terrain, en attendant l'instant favorable pour le faire agir; et, jugeant qu'il importe avant tout que nous soyons maîtres des positions de droite et de gauche, pour forcer les troupes de Saragoza, menacées sur leurs flancs, à battre en retraite, il fait renforcer la 6e compagnie, — qui gravit péniblement la position à gauche de la route, — par la compagnie Ligier et par celle des zouaves, capitaine Lesur, qui est restée sous ses ordres. Cette compagnie fait son ascension entre les 3e et 6e chasseurs à pied par un petit sentier rocailleux et difficile. Pendant ce temps, les compagnies Roppert et Horcat cheminent sur la route, marchant droit à la position d'El Presidio, ancien monument en ruine, situé aux deux tiers des premières Cumbres.

Toutefois, l'ennemi est trop supérieur en nombre et son feu trop nourri pour que nos trois compagnies de gauche, nos deux du centre et nos deux de droite puissent continuer leur ascen-

sion sans s'exposer gravement. Heureusement le clairon des zouaves, — dont les échos de la montagne se renvoient la marche, — vient de retentir, et le régiment, en tête duquel se trouve le général, ne tarde pas à paraître. Ces rudes soldats d'Afrique qui marchent depuis midi sous une température de plus de 40° n'ont pris que le temps de mettre sac à terre. A voir leur allure, on s'aperçoit que le bruit du canon leur a déjà fait oublier la chaleur du jour, et l'on peut être certain qu'ils vont être, aujourd'hui, à la hauteur de leur vieille réputation.

Sur l'ordre du général, le colonel Gambier fait appuyer à droite, par les capitaines Aubry et Costes, le capitaine Vincendon, qui s'est déjà porté au secours des 4e et 5e compagnies de chasseurs à pied, et il dirige vers la position d'El Presidio les compagnies Le Go et Moutié.

Dès que les zouaves ont rejoint les chasseurs, l'attaque reprend avec une nouvelle vigueur. Un instant nos troupes sont arrêtées par le feu des Mexicains abrités derrière les ruines d'El Presidio : mais la compagnie de zouaves Réau porte tout son effort de ce côté; celle du capitaine Simonneau gravit en même temps les pentes, à gauche de la position, de manière à enfiler les lacets et à commander cette position, tandis que le commandant Morand suit de près

avec la compagnie Perthuis, la seule qui lui reste.

Neuf compagnies du régiment de zouaves et tout le bataillon de chasseurs sont engagés. Devant un mouvement aussi bien prononcé, et surtout devant l'élan des troupes, l'ennemi ne pouvait tenir longtemps; se voyant tourné et menacé dans sa retraite, il finit par lâcher pied.

A trois heures, le fanion du 1er bataillon de chasseurs à pied flotte au-dessus des ruines d'El Presidio. Mais les zouaves sont lancés. Continuant sa marche rapide et victorieuse, le capitaine Simonneau arrive le premier au col, repousse d'abord à la baïonnette les attaques des Mexicains, puis se voit forcé, pour leur résister, de chercher l'appui du capitaine Lesur, qui arrive par les crêtes de gauche.

En même temps que, fortes de leur mutuel appui, ces deux compagnies couronnent les hauteurs de gauche dans la direction de Colorado, les compagnies Le Go et Vincendon arrivent sur celles de droite.

Saragoza abandonne enfin brusquement la route de Colorado, et il va établir ses batteries au pied des secondes Cumbres.

Le colonel Valazé et le commandant Morand, qui se portent en avant pour se rendre compte des intentions de l'ennemi et des positions occupées par nos compagnies de tête, très-engagées

en ce moment, arrivent jusque près du village de Puente Colorado et arrêtent leur mouvement.

Bien qu'il soit déjà cinq heures, l'ennemi continue de tirer, mais nos troupes ont l'ordre de ne pas répondre.

Le général s'est arrêté au col, en vue de Puente Colorado, pour y établir son camp.

Le 99e, qui a formé la réserve et qui a gravi les Cumbres, sac au dos, occupe la position. Une compagnie de grand'garde de ce régiment relève la compagnie Lesur sur le piton de gauche en avant du col près du village, et le commandant Souville prend position avec son bataillon en face de ce piton, au delà de la route, de manière à être parfaitement défilé des coups de l'ennemi et à pouvoir le surveiller.

A mesure que la cavalerie, l'artillerie, les fusiliers marins arrivent, ils sont établis au bivouac.

Les zouaves et les chasseurs à pied, qui ont laissé leurs sacs à Aculcingo, y retournent faire la soupe et y passer la nuit.

La victoire des Cumbres nous a coûté deux tués et trente-deux blessés[1]; l'ennemi, qui laisse entre nos mains plusieurs prisonniers et deux pièces de canon, a fait des pertes sensibles.

[1] Voir l'état des tués et des blessés à la fin du chapitre.

Dans cette belle journée, trois bataillons ont escaladé en trois heures, sous un feu redoutable, les grandes Cumbres d'un parcours de trente-huit lacets sur un développement de sept kilomètres et demi[1].

Le 29, vers neuf heures du matin, les chasseurs à pied et les zouaves ralliaient la division, tandis que le régiment d'infanterie de marine escortait le grand convoi.

A une heure, le général donna l'ordre du départ pour la Cañada, et toutes les troupes franchirent les petites Cumbres sans autre incident que l'apparition lointaine d'une troupe de cavaliers, arrière-garde de l'armée de Saragoza, chargée de surveiller nos mouvements.

Notre arrivée à la Cañada, où nous devions séjourner le lendemain, fut saluée par un épouvantable orage accompagné d'éclairs et de coups de tonnerre incessants. Les éclairs avaient une telle intensité et se succédaient avec une si prodigieuse rapidité que nous restions soumis à leur clarté aveuglante pendant quatre à cinq secondes, et que la lumière dont nous étions inondés semblait couler sur nous et sur nos chevaux comme

[1] Aujourd'hui le chemin de fer de Vera Cruz à Mexico traverse cette chaîne de montagnes en quelques minutes; il parcourt les cent dix lieues qui séparent la Vera Cruz de Mexico en dix heures.

une lave de feu. Nos pauvres bêtes tremblaient de tous leurs membres. Aussi l'installation du camp au milieu des champs submergés fut-elle sans gaieté; l'état-major parvint, après bien des difficultés, à disposer les troupes autour du village, — malaisé à défendre, — de manière à leur faire former un grand carré, et, au centre, il établit l'ambulance, le trésor, le génie, l'artillerie, le train et la cavalerie.

Par bonheur, — comme cela arrive presque toujours dans ces climats, — l'orage fut de courte durée; les nuages se dissipèrent avec la rapidité d'un rideau qui se lève, pour laisser apparaître, dans tout son éclat, le terrible soleil, qu'on ne songeait, d'ailleurs, qu'à bénir dans un pareil moment.

Il n'en fallait pas davantage pour dérider les soldats : leur petite tente dressée, le feu allumé dans une cheminée improvisée avec quelques pierres, et la marmite placée au-dessus, ils s'en furent, qui de droite, qui de gauche, pour trouver de quoi *améliorer la ration administrative*. Bien que nous n'eussions rencontré âme qui vive, et que les *cases* avoisinant le camp des soldats parussent désertes, c'est pourtant de ce côté que nos hommes dirigèrent leurs pas.

Ils trouvèrent les cases fermées; les Indiens, que la peur en avait chassés, les avaient barricadées

en hâte avant de les abandonner. Mais, pour un troupier qui a la dent longue, il n'est point d'obstacle. Bientôt les portes volèrent en éclats, et nos assaillants allaient se précipiter à l'intérieur, quand des habitants inattendus firent irruption au dehors, se ruant sur eux, les bousculant et les culbutant. Ces ennemis nouveaux étaient d'énormes cochons roux, dont le village de la Cañada faisait grand commerce, et que les indigènes, dans leur hâte à fuir, avaient enfermés dans leurs propres cases. Après le premier moment de stupeur, — il fut de courte durée, — un immense éclat de rire et de joie accueillit la charge de ces magnifiques porcs; puis il se passa une scène indescriptible. Des soldats appartenant au régiment de zouaves, à l'artillerie, aux chasseurs à pied, au train des équipages, donnèrent à leur tour la chasse à la bande affolée de ces sangliers sans défenses; ceux-ci les attaquant avec leurs sabres-baïonnettes, ceux-là avec de simples bâtons; d'autres les saisissant par la queue ou par les oreilles, arrivaient à se prendre corps à corps avec l'ennemi et à rouler avec lui dans la boue; — et tout cela au milieu de jurons effroyables, de grognements féroces et de hurlements de détresse. Enfin, le brouhaha fut tel qu'il amena les officiers sur le champ du combat. Leur intervention rétablit l'ordre et sauva la vie à bon nombre

des infortunés compagnons de saint Antoine; mais ceux qui avaient succombé dans la lutte avaient déjà été escamotés avec une dextérité digne de Robert Houdin. Quelques coupables furent pris sur le fait et punis; mais les moins innocents échappèrent à toute investigation. Ceux-ci ne s'attendaient pas à se voir dénoncés par leurs victimes elles-mêmes! C'est pourtant ce qui arriva. Le lendemain, les rapports des régiments signalèrent l'entrée à l'ambulance d'un assez grand nombre de malades. Tous étaient atteints de la dyssenterie, et les médecins n'hésitèrent pas à déclarer que la cause de leur indisposition provenait d'un excès de nourriture de viande de porc. Or, comme l'administration n'en avait pas distribué, il résultait de cette déclaration médicale que les Indiens seuls avaient fait les frais de ce mets de luxe. Devant l'évidence, les malades avouèrent la vérité, et ils portèrent la peine de leur acte de chapardise et de gloutonnerie. Les cochons étaient vengés.

Le 1er mai, le corps Lorencez campe à Palmar. Nous y apprenons que Saragoza dispose de 12,000 hommes, mais qu'il a traversé Palmar avec 5,000 hommes seulement et 16 pièces de canon. Quelle route ont prise les autres troupes? C'est ce qu'il nous est impossible de découvrir.

Les Indiens que nous rencontrons, qui n'ont pas le temps de nous éviter, ou ont le courage de passer à travers nos lignes, sont d'un mutisme tel qu'on est tenté parfois de les croire privés d'intelligence. A toute question qu'on leur fait : leur demande-t-on s'il y a du bois ou de l'eau dans le village, ou si les troupes mexicaines viennent de passer, ils vous répondent invariablement : « *Quien sabe, signor?* » avec un sourire béat. C'est évidemment de leur part un parti si bien pris de réduire leur science à ces trois mots, qu'à cette question posée à brûle-pourpoint à l'un d'eux : « As-tu une femme, des enfants? » il nous est fait absolument la même réponse : « Qui pourrait le dire, monsieur? »

D'ailleurs, quatre jours seulement nous séparaient du moment où nous allions pouvoir juger par nous-mêmes, — et à nos dépens, — du nombre et de la valeur des forces de l'ennemi.

Nous passâmes la journée du 2 mai à Quecholac; à Acasingo, celle du 3. Encore une étape, celle d'Amozoc, et nous sommes devant Puebla.

ÉTAT NOMINATIF POUR LES OFFICIERS, NUMÉRIQUE POUR LA TROUPE, DES TUÉS, DISPARUS, PRÉSUMÉS MORTS, ET DES BLESSÉS, DANS LA JOURNÉE DU 28 AVRIL 1862, AUX CUMBRES.

| NOMS | GRADES | TUÉS | DISPARUS PRÉSUMÉS MORTS | BLESSÉS | OBSERVATIONS |
|---|---|---|---|---|---|
| *État-major.* | | | | | |
| MM. Roussel..... | capitaine. | » | » | 1 | Contusion à la jambe gauche (balle morte). |
| de Caupenne d'Aspremont..... | lieut. d'inf. de marine | » | » | 1 | Coup de feu à la jambe droite. |
| Total..... | ..... | » | » | 2 | |
| | | 2 | | | |
| 1er *bataillon de chasseurs à pied.* | | | | | |
| Troupe..... | ..... | » | » | 17 | |
| Total..... | ..... | 17 | | | |
| 2e *régiment de zouaves.* | | | | | |
| M. Collasse..... | lieutenant. | » | » | 1 | Contusion au pied droit. |
| Total pour les officiers. | ..... | » | » | 1 | |
| Troupe..... | ..... ... | » | 2 | 9 | |
| Total..... | ..... | » | 2 | 10 | |
| | | 12 | | | |
| 2e *régiment de chasseurs d'Afrique.* | | | | | |
| M. Lemaire..... | sous-lieut. | » | » | 1 | Plaie à la tête. |
| Total pour les officiers. | ..... | » | » | 1 | |
| Troupe..... | ..... | » | » | 2 | |
| Total..... | ..... ... | » | » | 3 | |
| | | 3 | | | |

RÉCAPITULATION.

| DÉSIGNATION DES CORPS. | TUÉS | | DISPARUS | | BLESSES | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | OFFICIERS | TROUPE | OFFICIERS | TROUPE | OFFICIERS | TROUPE |
| État-major..... | » | » | » | » | 2 | » |
| 1er bataillon de chasseurs..... | » | » | » | » | » | 17 |
| 2e régiment de zouaves..... | » | » | » | 2 | 1 | 9 |
| 2e régiment de chasseurs d'Afrique ... ..... | » | » | » | » | 1 | 2 |
| Total..... | » | » | » | 2 | 4 | 28 |
| | » | | 2 | | 32 | |
| | 34 | | | | | |

## CHAPITRE VIII

Le 4 mai, la colonne arrive à Amozoc. — Le conseil de guerre dresse le plan d'attaque du fort Guadalupe. — Nuit qui précède le combat. — Trois mois revécus dans un songe.

Le 4 mai 1862, la vie semblait s'être retirée du village d'Amozoc, situé à quatre kilomètres de Puebla. Les rues étaient désertes et les maisons fermées. De loin en loin, on entendait quelques aboiements de chiens, ou bien encore on voyait passer quelque habitant attardé, se hâtant de faire rentrer ses bestiaux. Aux portes de la ville, une population nomade d'Indiens levait son camp, et reprenait, à travers la campagne, le chemin de Puebla. Hommes et femmes, chargés comme des bêtes de somme, le corps légèrement incliné en avant par le poids de leurs fardeaux, s'éloignaient en trottinant, sans trébucher et sans tourner la tête. C'est que, du plus loin qu'ils avaient aperçu les « jambes rouges » et vu briller les armes de nos soldats, les habitants et les Indiens, saisis de terreur, s'étaient cachés ou avaient pris

la fuite[1]. A trois heures de l'après-midi, cinq mille Français défilent en silence au milieu des rues sablonneuses d'Amozoc. A mesure que les troupes arrivent, elles sont conduites sur leurs emplacements de bivouac, tandis que le général, son état-major et les services de l'armée s'établissent au centre du village.

Ce *pueblo* porte un cachet d'originalité qui lui est propre; une *barranquita* (petit ravin) en défend l'entrée; une hauteur rocheuse et escarpée le domine du côté du sud; une ligne serrée d'aloès et de cactus fait à ses quatre faces un rempart continu, et des *cierges* de trois ou quatre mètres, à côtes armées d'aiguilles, servent aux habitations de clôtures naturelles. Quant aux maisons, qui connaît le caractère et la disposition intérieure de l'une d'elles les connaît toutes. Elles sont peu élevées au-dessus du niveau de la rue et sans étages supérieurs; les chambres prennent jour dans les galeries couvertes donnant sur des cours intérieures, et destinées à assurer une fraîche température par les plus grandes chaleurs; les toits sont disposés en terrasses et organisés pour la défense. Dans ce pays, où la guerre civile est en permanence, chaque maison est transformée, aux

[1] La terreur inspirée aux Mexicains par l'approche des Français était due aux fables absurdes inventées par nos ennemis sur les prétendues cruautés qu'exercaient nos soldats.

premiers coups de fusil, en place de guerre, et chaque terrasse, entourée de longue main d'un mur d'adobes crénelés, — parfois même ouvert aux quatre angles pour recevoir une ou deux petites pièces d'artillerie, — devient un réduit redoutable. Tel nous apparaît le village d'Amozoc, dont l'aspect, d'ailleurs, révèle la misère et laisse deviner que l'armée mexicaine, en y passant, l'a cruellement rançonné.

Notre convoi nous suit à petite distance; le voilà qui paraît au milieu des tourbillons de poussière que soulèvent ses attelages nombreux. Il débouche sur la place, et les deux cent soixante voitures qui le composent viennent successivement se ranger et s'aligner avec la régularité d'une batterie.

Plus des trois quarts sont de grands chariots [1]

[1] Les transports de commerce se faisaient, soit par des charrettes à deux roues attelées de quatre mulets de front, soit par de grands chariots à quatre roues, attelés de huit, de dix, douze ou vingt-quatre mulets. Rien de plus surprenant que l'adresse de ces arrieros ou conducteurs de voitures. Monté sur le mulet de derrière, un seul arriero suffisait pour diriger l'attelage, de la voix, du fouet ou à l'aide de petits cailloux qu'il lançait sur la bête récalcitrante. Dans les passages difficiles, fort nombreux du reste, l'arriero mettait pied à terre et se multipliait pour enlever ses bêtes, avec autant d'énergie que d'agilité. — A certaines époques, à Vera Cruz ou dans l'intérieur du pays, les commerçants organisaient des *partidas,* ou convoi formé d'un certain nombre

mexicains portant de trente à quarante quintaux. Chacun d'eux est attelé de douze vigoureuses mules qu'un *arriero* (conducteur), souvent un enfant, dirige à travers les ornières et les rues tortueuses avec une aisance inexprimable. Qu'on ne s'étonne pas de voir deux bataillons affectés à la garde de notre convoi : il porte le café et le pain du soldat pour plus de trente jours.

A dix heures, tout le monde est au bivouac. Les arrieros détellent, rangent leurs harnais sur les timons des voitures, puis, montés sur une *ca-*

de chariots ; ils les plaçaient sous les ordres d'un majordome auquel on adjoignait plusieurs aides et auquel on laissait toute autorité sur les arrieros, en même temps que la responsabilité et la direction du convoi. Les arrieros voyageaient naturellement avec leur famille, qui se casait dans un grand coffre suspendu entre les quatre roues. Ces convois marchaient par étapes ; ils comptaient d'habitude de dix à vingt voitures, de cent cinquante à deux cents mulets, et de quarante à cent personnes. Chaque soir le convoi s'arrêtait à proximité d'un pueblo, les voitures étaient parquées en carré de façon à former un *coral*, espace de terrain fermé, dans lequel étaient placés les animaux. Le départ avait lieu chaque jour entre deux et quatre heures du matin.

Les transports de moindre importance se faisaient à dos de mulets ; suivant les circonstances, ils voyageaient isolément ou se joignaient aux *partidas*.

*La conducta de plata* ou convoi d'argent se faisait spécialement à dos de mulets, chaque mulet portant deux *talegas* ou coffres bondés de piastres. Une troupe armée escortait ces convois.

*ponera* (mule blanche coiffée d'une clochette), ils s'acheminent vers l'abreuvoir, suivis de toutes les autres mules laissées en liberté. Pendant ce temps, les femmes restées auprès des voitures allument le feu, mettent en piles les *tortillas* et préparent le plat de *fricoles*.

Peu à peu, l'agitation cesse, le calme se fait, le pas des mules et le bruit des clochettes se perdent dans le lointain, et l'on n'entend plus que les rires joyeux de nos soldats, dont les éclats répandent de temps à autre, dans le camp, une vive lueur de gaieté et d'insouciance.

Pendant ce temps, dans une maison pauvrement meublée, située à l'un des coins de la place, plusieurs officiers travaillaient, penchés sur une carte. C'était le général de Lorencez et son conseil de guerre dressant le plan d'attaque de Puebla. — Au camp, l'insouciance; ici, les préoccupations et la responsabilité du commandement. Au sein de ce conseil s'agitait en ce moment le sort du lendemain. Le général de Lorencez faisait ressortir l'importance du fort de Guadalupe, qui domine Puebla au nord, et les avantages que sa possession nous assurerait. Il insistait sur la nécessité de tenter un assaut hardi, capable d'assurer la victoire, sans nous compromettre en cas d'insuccès, de surprendre en quelque sorte l'ennemi par cette fougue française si terrible dans

son élan, sans lui laisser le temps de nous compter. Sût-il notre nombre, il le croirait dix fois supérieur du moment qu'il nous verrait face à face.

Or, que pouvait-on tenter avec cinq mille hommes et seize bouches à feu? Un coup d'audace et rien de plus. — D'un siége, il n'était pas même question. Troupes et matériel, tout manquait pour une opération de cette nature, et n'eussions-nous manqué de rien, que la saison des pluies, anticipant sur l'époque de ses ravages annuels, menaçait de nous réduire dans un délai prochain à l'inaction et à la famine. Sans aller si loin, on se demandait si le nombre restreint des bataillons disponibles, en dehors des troupes laissées à la défense du convoi, autorisait une simple reconnaissance sous le feu de la place. Non; une pareille reconnaissance, vu la forme générale du terrain, entraînait inévitablement une action sérieuse et non décisive; on risquait d'y perdre une partie de son monde et de montrer devant l'ennemi une hésitation qui ne manquerait pas de relever son moral. D'ailleurs, il fallait songer que le faible corps expéditionnaire était séparé par plus de deux mille lieues de la mère patrie, et qu'à pareille distance, ménager la vie de soldats qu'on se trouverait dans l'impossibilité de remplacer devenait non-seulement une ques-

tion de prudence, mais une question d'impérieuse nécessité. L'avis du conseil fut unanime pour reconnaître que le succès dépendait tout entier de la hardiesse et de la promptitude de l'attaque de Guadalupe. Il fut donc arrêté que, le lendemain, 5 mai, la colonne française arriverait devant Puebla, et donnerait l'assaut au fort.

Au conseil de guerre succède le repas du soir; à la discussion sérieuse, les propos enjoués; aux images des champs de bataille, le tableau d'une Puebla prise sans coup férir. Pourquoi s'étonner d'un pareil dénoûment? N'entendions-nous pas affirmer sans cesse autour de nous « que les « Français seraient reçus en libérateurs, au mi- « lieu des ovations, des fleurs, des enchantements « d'une ville qui devait briser ses chaînes pour « accourir vers eux » !

La nuit était venue, et l'on s'entretenait encore du sujet à l'ordre du jour, lorsqu'on annonça un ingénieur mexicain passant pour connaître le pays et particulièrement bien Guadalupe. Le général le reçoit, le fait asseoir au milieu de nous, et l'interroge longuement sur tous les points qui peuvent intéresser l'attaque du lendemain. Les renseignements de l'ingénieur sont des plus intéressants : à l'entendre, les abords de la Guadaloupe ne présentent pas d'obstacles capables d'arrêter l'élan des troupes françaises; les fossés sont en partie

A peine hors du port, le *Forfait* qui nous emporte est saisi par les vagues qui se le rejettent les unes aux autres. Les voiles sont carguées, car le vent souffle en tempête; les matelots en exécutant la manœuvre *veillent au grain* et ne risquent un mouvement qu'en se tenant fortement accrochés aux cordages. L'un d'eux, pourtant, est subitement enlevé par une terrible vague qui s'abat sur le pont; un cri étouffé, à peine perceptible, et c'est tout; les flots ont déjà roulé le malheureux dans leur linceul liquide, et l'ont entraîné au loin, sans qu'aucun secours ait pu lui être porté.

A cette première nuit lugubre succède une seconde, puis une troisième, pendant lesquelles le commandant ne quitte plus le pont.

Enfin, vers le troisième jour, le vent toujours contraire s'apaise un peu; quelques bandes de marsouins bondissant au-dessus de la mer, et des mouettes accompagnant le navire, comme pour faire admirer la blancheur de leurs ailes et la grâce de leur vol, telles sont les distractions de notre première journée de répit.

Mais où le *Forfait* nous conduit-il? A Madère. Charmante vision! comme il y a trois mois, la jolie possession portugaise nous apparaît avec tout l'attrait d'un climat merveilleux et d'une végétation splendide. C'est comme un ruissellement

BAIE F

Ma

IE FUNCHAL

adère.

le long des murs, de branches entrelacées de géraniums, de chèvrefeuilles et d'héliotropes qui prennent racine jusque sur les toits des maisons ! Adossée d'une part aux montagnes Bleues, d'autre part baignée par la mer, la ville regarde l'occident. Dans cette nature privilégiée qui sert de refuge à la souffrance, tout attache, jusqu'à la teinte de tristesse que la maladie répand autour d'elle, jusqu'à l'aspect languissant des porteurs promenant le malade dans son hamac, ou des bœufs traînant le lourd palanquin.

On nous a débarqués pour trente-six heures; hâtons-nous d'en profiter. C'est bien peu de temps pour fouiller ce gracieux nid de verdure, mais c'est assez pour entreprendre deux excursions intéressantes. La première nous conduit à la caserne des chasseurs à pied. Sa belle apparence, l'excellence de son ordonnancement intérieur, la parfaite tenue du soldat qui porte avec aisance son uniforme sombre, tout nous plaît dans cette visite faite aux troupes portugaises, sans parler d'une soupe qui répand dans l'air un fumet plein de promesses et que nous goûtons avec une satisfaction marquée.

En quittant la caserne, nous faisons l'ascension d'une petite montagne sur laquelle est juchée une ravissante église gothique. La montée s'effectue au pas, sur des chevaux armés d'une ferrure spéciale; mais on descend dans une sorte de traîneau

léger poussé par deux hommes, à une allure vertigineuse, sur un terrain formé de petits cailloux noirs, lisses, taillés en biseau et disposés dans le sens de la pente. On est déjà au bas de la montée qu'on n'est pas encore revenu de la surprise et du plaisir occasionnés par ce genre de locomotion aussi nouveau que bizarre et qui contribue avec la chaleur du jour à nous donner une soif ardente. Aussi n'avons-nous garde de laisser passer une si belle occasion de faire honneur au produit qui est la gloire de Madère, à son vin exquis dont les caves regorgent encore, bien que la maladie ait détruit la vigne et déterminé les *Madéritains* à l'arracher et à se livrer à l'industrie de la cochenille.

Le 8 février, nous nous retrouvons tous à bord. Le *Forfait,* qui est sous vapeur, lève l'ancre à trois heures et s'élance dans la direction de l'ouest, vers les Antilles.

Mais voilà le tropique et aussi les alizés que nous révèlent une mer légèrement moutonnée et plusieurs grains suivis d'une bonne et franche brise. L'hélice rentre dans le silence ; le navire se pare de toutes ses voiles, s'abandonne au souffle du vent, et l'équipage se prépare à célébrer la fête traditionnelle du passage du tropique. Car ce n'est pas sans cérémonie qu'on pénètre pour la première fois dans cette région de feu ; celle

du baptême attend tout bâtiment qui ne l'a pas encore franchie. Mieux encore, cet *étranger* doit acheter son droit de passage au père Tropique. Le plaisant, c'est que cette comédie est jouée par l'équipage lui-même, et que la bourse du commandant en fait tous les frais.

Le baptême du tropique est un jour de liesse pour l'équipage du navire qui entre dans cette zone; le commandant ferme les yeux et laisse ses matelots se livrer à toutes les extravagances de leur imagination.

La cérémonie célébrée sur le *Forfait,* pleine d'entrain et inondée de soleil, non-seulement ne le cède à aucune autre de ce genre par la variété et l'éclat de ses divertissements, mais elle est, en outre, marquée par un incident tout à fait exceptionnel, résultat d'une attention délicate des officiers du bord.

Le nouveau commandant du *Forfait,* — ce rôle est rempli par le plus ancien matelot de l'équipage, — a pris le commandement et se promène gravement sur la dunette. Son second va, vient, donne des ordres, tandis qu'un de ses officiers, armé d'un sextant fantastique en bois, feint de relever la position du soleil. Le grand astrologue, la tête perdue dans une inénarrable lunette, se livre depuis quelques instants à une pantomime des moins compréhensibles, quand tout à coup il

s'écrie : « J'aperçois deux étoiles qui voyagent « dans la direction de Mexico; les voilà qui s'ar- « rêtent; elles descendent vers le *Forfait;* je les « tiens. » Et il montre, en effet, deux étoiles en argent d'un travail et d'un fini dignes de la maison Ouizille-Lemoine : c'est l'œuvre des marins du bord. Des mains de l'astrologue elles passent dans celles du père Tropique. Celui-ci s'avançant avec majesté vers le général de Lorencez et les lui offrant : « Ce sont », dit-il, « les étoiles qui « vous manquent, général, acceptez-les, je vous « prie, avec tous nos vœux. » Le général remercie le souverain des alizés et lui répond en souriant « qu'il ne doute pas que l'Empereur ne daigne « bientôt ratifier la distinction dont il est l'objet ». Et la cérémonie de reprendre son cours et de se terminer par un bal improvisé à la lueur d'un ciel parsemé d'étoiles. — Et tout ce bon temps vécu de nouveautés et d'espérances de repasser devant nos paupières closes tout comme si nous n'étions pas transportés dans le beau pays des songes.

Salut de nouveau à cette zone nouvelle, au ciel plus bleu, aux nuits plus claires, à l'atmosphère plus brûlante, aux fruits plus savoureux que ceux de nos contrées. Salut aux Antilles, à la Guadeloupe, à la Martinique, à la Désirade, à Antigoa, à Montserrat, que l'on reconnaît aux capricieux contours de ses hauteurs couronnées de verdure!

Salut à la Jamaïque, à la rade Kingstown[1], dont l'entrée est surveillée par deux forts casematés qui semblent dormir au milieu des eaux, à ses rives dentelées et festonnées d'habitations roses et blanches qu'encadrent de nombreux cocotiers, à la ville elle-même réputée, à bon droit, pour sa chaleur suffocante, son tapage et sa poussière intolérables.

Puis, c'est le tour de la Vera Cruz. Elle nous apparaît au milieu des vapeurs transparentes d'une des plus belles fins de journée qu'on puisse rêver sous les tropiques. Que de promesses dans le calme séducteur de Vera Cruz! A terre, il est vrai, que de désenchantements! Attitude hostile des habitants, défection des alliés de la France, menace pour le corps expéditionnaire d'être réduit aux seuls approvisionnements de la flotte, et danger de ne pas pouvoir quitter les terres chaudes, faute de moyens de transport; enfin, au-dessus de ces amertumes et de ces inquiétudes, la fièvre jaune qui s'est déjà abattue sur la Vera Cruz.

N'importe! Confiants dans la fortune de la France, nous poursuivons notre marche; nous franchissons les terres chaudes, nous atteignons

[1] Nous débarquons à Kingstown pour deux jours le 26 février, à dix heures du matin.

les premières hauteurs. — Éblouissantes de verdure et de fleurs, elles sont la limite tranchée entre l'image de la souffrance que nous laissons derrière nous, et la révélation de la vie qui nous ouvre un horizon inconnu. Au sein de cette nature nouvelle, le soleil lui-même s'humanise, pour ne point troubler l'harmonie d'un tableau aussi imposant. Puis, ce sont les terres tempérées : autre caractère de végétation, autres nuances dans la lumière.

Bientôt, escaladant les Cumbres [1], sous le canon ennemi, nous allons porter les couleurs de la France à plus de deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Un jour enfin nous arrivons à Amozoc; que dis-je? nous voilà dans Puebla [1]. Cette seconde capitale du Mexique, fière à juste titre de ses monuments curieux, des arbres séculaires de son *paseo*, de sa cathédrale, merveille à laquelle, dit la tradition, les anges travaillaient la nuit, et par-dessus tout de la grâce infinie des femmes mexicaines : la Puebla des Anges (*de los Angeles*) nous a ouvert ses portes! — Nous croyons assister à un triomphe! Ne voyons-nous pas l'alcade venant offrir au général les clefs de

[1] Puebla fut fondée en 1530 par le vice-roi Antonio de Mendoza et l'évêque Sébastien Ramirès de Fuentcal sur l'emplacement du Coatlaxcoapan ou *couleuvre d'eau*.

la ville; le clergé sortant pour le recevoir à l'entrée de la cathédrale; partout sur notre passage des fleurs tressées en couronnes? Ne bat-on pas aux champs?...

Non, c'est la *diane,* c'est-à-dire le réveil! Dans ce rêve embrassant le passé et l'avenir, nous avons revu tout, pensé à tout, oui, à tout, excepté à ce qui devait arriver.

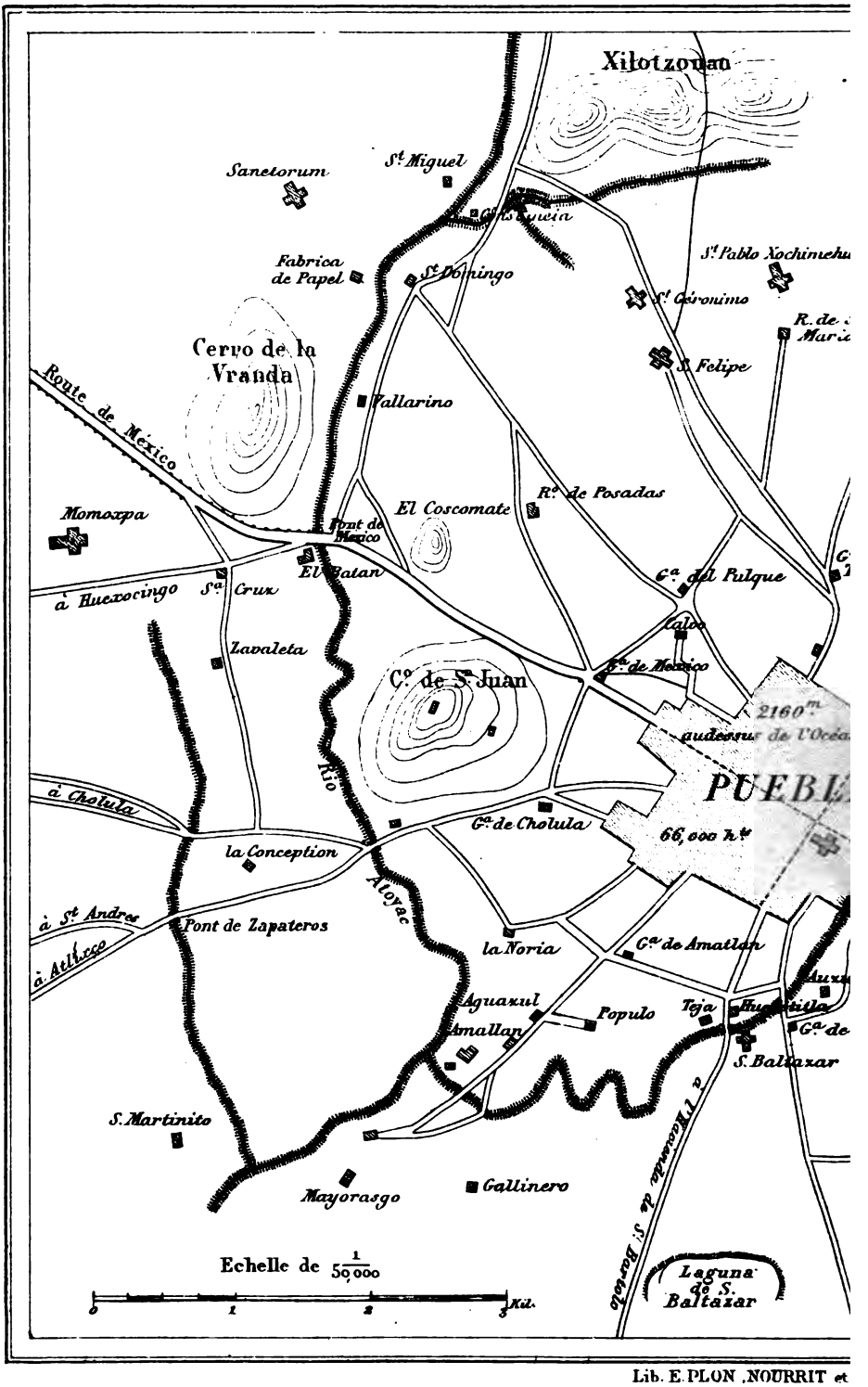
## CHAPITRE IX

### LE COMBAT.

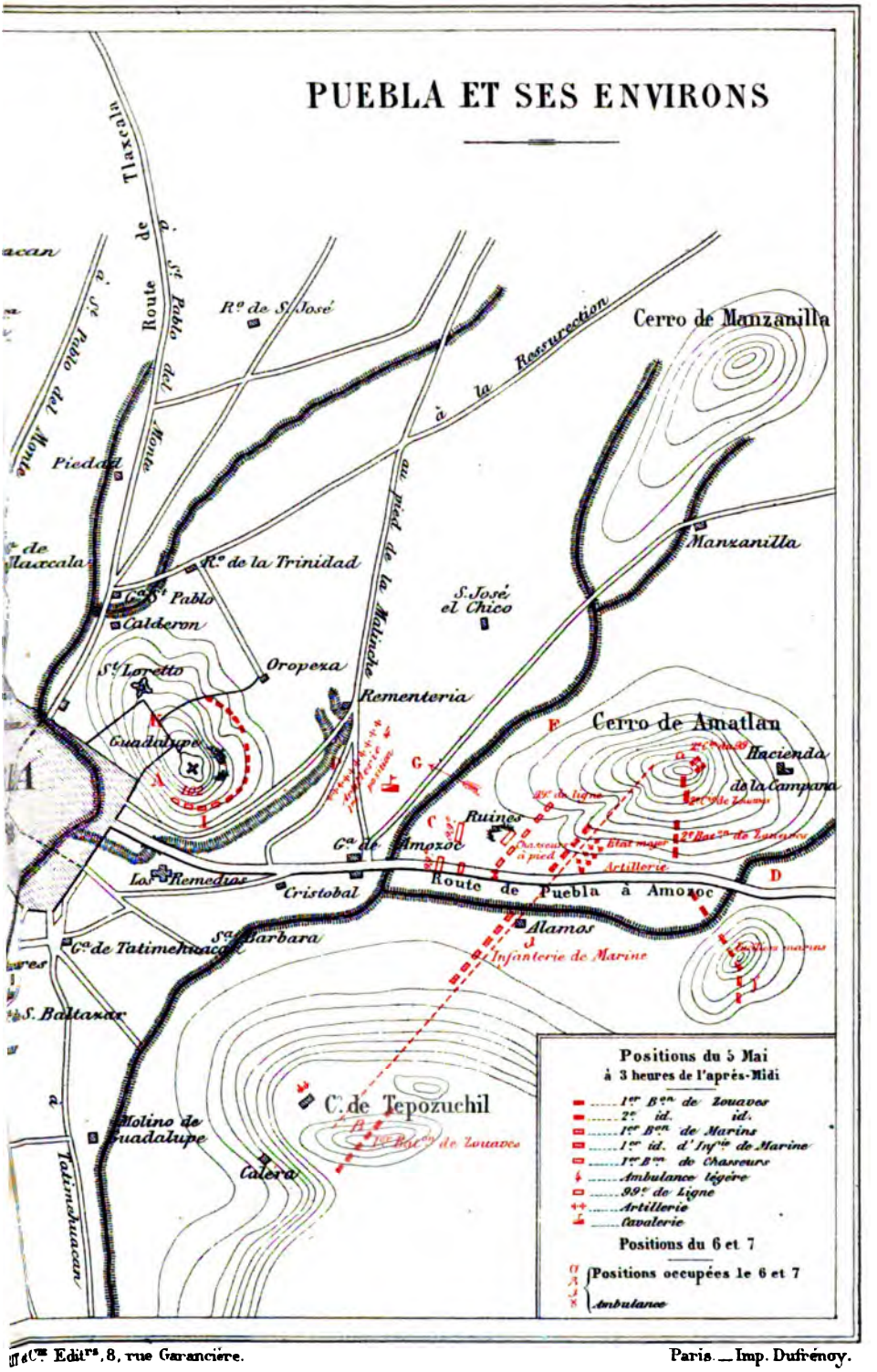
Reconnaissance. — Assaut du fort Guadalupe. — Le sous-intendant Raoul est tué. — Deux compagnies de chasseurs à pied tiennent tête à toute la cavalerie mexicaine. — Violent orage. — Les troupes françaises, déjà sur le parapet, sont repoussées. — Nos pertes.

Et déjà nos colonnes se massent : on voit les chasseurs d'Afrique se portant en avant pour éclairer la marche; l'artillerie et sa réserve se hâtant de sortir des rues étroites qu'elles encombrent; plus loin, les bataillons restés en arrière passant pour aller rejoindre ceux de la tête; de tous côtés, des officiers à cheval courant porter des ordres. Les mouvements s'exécutent dans un demi-silence, au sein de cette aube matinale qui, sans être encore le jour, n'est déjà plus la nuit, et qui donne à nos troupes un aspect tout fantastique.

Le jour vient de poindre. Le général paraît. Il passe devant les rangs, et ne peut réprimer un sourire de satisfaction en remarquant dans la




Lib. E. PLON, NOURRIT et




Edit^rs, 8, rue Garancière. Paris. — Imp. Dufrénoy.

tenue de chacun comme un air de fête. Mais le temps marche; quatre lieues restent encore à parcourir, il faut se hâter. Aussi bien, voilà le signal de se mettre en route : la colonne s'ébranle.

Il est neuf heures quand les cinq mille Français débouchent, le 5 mai, dans la plaine où s'élève Puebla. On aperçoit bientôt les clochers de la cathédrale; mais la ville n'apparaît encore, au milieu des jardins dont elle est entourée, que comme une masse confuse. A la distance où nous sommes, le cadre dans lequel nous la voyons est formé, dans le fond, par les hauteurs de l'Istaxihual et du Popocatepetl qui ferment la vallée de Puebla du côté de Mexico; à gauche, par le mont Tepozuchil, au pied duquel est tracée la route que nous suivons; à droite, par le fort de Guadalupe. Tout est tranquille dans la plaine. On continue à marcher. Cependant, une ligne de tirailleurs ennemis ne tarde pas à se montrer sur notre droite et à ouvrir le feu; mais, repoussée par nos chasseurs à pied, elle se retire lentement, et finit par disparaître derrière la pente boisée qui relie Guadalupe à Puebla. Le général commande halte, et fait faire le café, pendant que son chef d'état-major, le colonel Valazé, exécute une reconnaissance avec l'escadron de chasseurs, dans la direction de la Rementeria. Son but est d'étudier le terrain qui conduit à Guadalupe, et

de juger, autant que possible, de la position exacte du fort.

Guadalupe couronne un mouvement de terrain d'un relief très-prononcé, qui se développe en avant de nous et vers la droite, en nous cachant complétement San Loretto, autre petit fort situé à l'extrémité opposée du même mouvement de terrain. — Distant de Guadalupe d'environ mille mètres, Loretto domine aussi, mais beaucoup moins, le *nord de Puebla*. On doit pouvoir aborder San Loretto, qui nous est complétement invisible, par des pentes plus douces que celles de Guadalupe, mais aussi sous des feux plus redoutables. Son attaque exigerait un mouvement très-large, qui, en outre, exposerait pendant longtemps les troupes au feu de Guadalupe, et nous tiendrait éloignés du convoi, autour duquel son importance, aussi bien que notre petit effectif, nous contraint de conserver nos réserves. Quoi qu'il en soit, Guadalupe commande Puebla; la possession de ce fort doit entraîner nécessairement la reddition de la ville; il est donc la clef de la position, c'est-à-dire le vrai point d'attaque, choisi, au reste, par le général, dès la veille. Pour y arriver, il faut se porter avec une partie des forces au delà d'un profond ravin [1], accessible à l'infan-

[1] C F. (Voir la carte.)

terie, mais qui nécessite quelque travail pour le passage de l'artillerie. Le génie se met rapidement à l'œuvre, et, au bout d'une heure, il a rendu les pentes praticables aux voitures.

Cependant, le regard tourné vers la ville, le général semblait attendre l'effet de ces promesses tant de fois répétées depuis le jour de son débarquement. Vainement il cherche dans cette plaine devenue tout à coup silencieuse l' « *enthousiasme de Puebla l'antijuariste* », les « *dix mille hommes de Marquez* » qui auraient dû s'y trouver en même temps que lui, et ce « *grand parti de l'intervention* » qui, depuis trois mois, lui était annoncé, chaque jour, pour le lendemain!

Rien dans la plaine, rien sur la route. — Soudain, retentit un coup de canon, un seul. Il est parti du fort de Guadalupe. A ce signal, qui est peut-être pour l'ennemi celui du combat, le général prend ses dispositions d'attaque.

Trois colonnes sont formées.

La première comprend deux bataillons du 2e régiment de zouaves et dix pièces. Elle a ordre de franchir le ravin [1], de marcher parallèlement au fort de Guadalupe dans la direction de droite [2]; puis, une fois arrivée à la hauteur du fort, de tourner à gauche et de se diriger vers lui.

[1] Entre C F. (Voir la carte.)
[2] Direction de G. (Id.)

La seconde, composée du bataillon de marins et d'une batterie de montagne servie par la marine, a pour mission de suivre la première et de s'opposer, pendant sa marche, à tout mouvement tournant sur son flanc droit. — La troisième, forte d'un bataillon d'infanterie de marine, devra s'établir en arrière de la ligne formée par les zouaves, et se tenir prête à les appuyer. — De son côté, l'intendant Raoul est chargé d'installer provisoirement l'ambulance derrière une maison en ruine, et de faire transporter l'ambulance volante à quinze cents mètres plus en avant, dans une grande ferme, la Rementeria, propre à abriter les blessés. La garde du convoi massé sur la route de Puebla, en arrière de la garrita de Amozoc [1], et la surveillance de cette route sont confiées aux quatre seuls bataillons qui restent encore disponibles. L'escadron de cavalerie est particulièrement chargé d'éclairer les flancs et les derrières de la division. Le général donne l'ordre de commencer le mouvement. Aussitôt, les trois colonnes franchissent le ravin (C F) et marchent à travers la plaine (G), dans la direction qui leur est indiquée.

En ce moment une ligne de feu éclaire la face du fort qui a vue sur notre attaque, et des boulets

[1] En C. (Voir la carte.)

bien dirigés viennent ricocher au milieu de nos lignes. Plus de doute, c'est la lutte!

Il est midi. Voilà notre colonne de tête qui arrive au changement de direction; elle fait un à gauche, et, pendant que l'artillerie prend position à deux mille deux cents mètres de Guadalupe, les zouaves se déploient des deux côtés de nos batteries, attendant, l'arme au pied, l'ouverture d'une brèche qu'ils sont impatients de franchir.

Le feu de notre artillerie commence; celui de l'ennemi devient plus vif. D'un point de la campagne qu'il a choisi pour mieux juger le combat, le général a bientôt constaté que notre tir, malgré sa justesse, est menacé de rester sans effet. Il envoie aussitôt au commandant de l'artillerie l'ordre de se porter en avant et de recommencer le feu. Toutefois, la disposition du terrain est telle qu'on perd complétement de vue le fort quand on s'en approche, et qu'il n'est pas possible, pour le canonner, de placer les dix pièces d'artillerie montées à une distance plus proche que deux mille mètres. Au delà se présente une nouvelle barranca (ravin) [1], au sortir de laquelle commencent les pentes qui conduisent à Guadalupe. Aussi l'ennemi, dont les pièces sont parfai-

[1] P. (Voir la carte.)

tement servies [1], a-t-il, dès le commencement, l'avantage du tir; et nous nous voyons forcés, au bout de cinq quarts d'heure d'une canonnade qui a épuisé la moitié de nos munitions sans endommager les défenses de Guadalupe, de remettre le sort de la journée à l'intrépidité de notre infanterie seule.

Le général est déjà accouru; déjà il a formé deux colonnes avec toutes les troupes présentes sur le lieu du combat, et il leur a montré les faces de Guadalupe, sur lesquelles elles reçoivent l'ordre de s'élancer [2]. D'un côté, le commandant Cousin, à la tête d'un bataillon de zouaves, franchit à gauche les mouvements de terrain qui sont devant lui, et va atteindre le pied du glacis; de l'autre, le commandant Morand se dirige obliquement à droite avec un autre bataillon de zouaves, pour se rabattre ensuite sur Guadalupe, en cherchant à s'abriter des feux de Loretto. Deux détachements de sapeurs suivent chaque colonne. Ils emportent chacun une planche garnie d'échelons cloués, moyen d'escalade bien insuffisant, mais le seul que la précipitation des événements permette de leur procurer. Le détachement de gauche est

[1] Un boulet passa si près de la joue du capitaine d'artillerie Hartung qu'il roussit sa barbe, lui brûla légèrement la peau et lui enleva son képi.

[2] Les colonnes traversent le ravin B. (Voir la carte.)

muni, en outre, d'un sac de poudre destiné à faire sauter la porte du réduit.

Sentant que la victoire dépend du coup d'audace tenté en ce moment, le général n'hésite pas à envoyer chercher le bataillon de chasseurs à pied resté à la défense du convoi, et à le faire conduire sur la position. Il sera le soutien du bataillon Cousin.

Le général et son état-major suivent le mouvement des troupes pour aller s'établir sur un point d'où il soit aisé de tout voir et de tout diriger. Reconnu par l'ennemi à son fanion, depuis qu'il est en plaine, le général n'a point cessé d'être le point de mire des artilleurs mexicains, mais la mort n'a fait encore que menacer, voilà maintenant qu'elle frappe à ses côtés. Un boulet arrive, ricoche, enlève de cheval le sous-intendant Raoul [1], et le jette expirant dans la poussière. L'abbé de la division passe en ce moment, il voit le malheur, il accourt, met pied à terre, et, soutenant le mourant d'une main, il le bénit de l'autre. Touchant spectacle que celui de cette calme et sereine bénédiction du prêtre au milieu de la mort qui l'environne.

Cependant la lutte continue plus terrible. —

[1] La mort de l'intendant Raoul était une grande perte. Toutefois, ce remarquable administrateur avait pris de telles dispositions que, lui mort, le corps expéditionnaire ressentit

A mesure que nos colonnes approchent du fort, la défense se multiplie, le feu redouble; ce n'est bientôt plus dans l'air qu'un sifflement non interrompu de boulets et de balles. A gauche, les chasseurs à pied viennent de paraître sur la position [1]; les voilà qui s'élancent à côté des zouaves.

Quelle lutte d'héroïsme entre ces hommes pour escalader les formidables défenses encore intactes de Guadalupe, et pénétrer dans ce fort hérissé de baïonnettes qui ne cesse de vomir la mitraille! Ici, c'est le capitaine Gautrelet, du 2e de zouaves, qui se fait une échelle des épaules de ses soldats; là, c'est le clairon Roblet, qui, hissé sur le parapet, y arbore le fanion du 1er bataillon de chasseurs à pied, et sonne la charge; plus loin, c'est le sous-lieutenant Caze, qui décharge, par une embrasure, les six coups de son revolver sur les canonniers ennemis; pendant que, sur le rebord de la contrescarpe, à quelques pas des canons mexicains, se tient fièrement planté le drapeau du 2e zouaves, ce muet contemplateur de tant d'actions d'éclat! Une balle frappe mortellement le porte-drapeau; un sous-officier le remplace et tombe à son tour. Alors, un vieux zouave, à qui son ancienneté et sa réputation de bravoure ont

pendant longtemps encore les effets de sa prévoyante sollicitude.

[1] En avant de I. (Voir la carte.)

acquis le singulier privilége d'appeler ses officiers : « Mes enfants », saisit à son tour le drapeau, et le brandissant au-dessus de sa tête avec un geste de défi : « Venez le chercher! » s'écrie-t-il d'une voix tonnante. Mais aussitôt, serrant, par un mouvement convulsif, son précieux trésor contre sa poitrine, il s'affaisse et roule avec lui dans le fond du fossé. En vain nos soldats franchissent le fossé et couronnent en grand nombre la partie du parapet qui est en terre; tous les efforts viennent se briser contre un réduit inexpugnable, dont l'église forme le centre, dans lequel sont disposés trois étages de feu, et que défendent les troupes des généraux Negrete[1] et Bériozabal.

[1] Le général Negrete dut, en ce moment, payer de sa personne pour empêcher de se propager parmi ses troupes un mouvement de sauve qui peut, et pour maintenir sur le parapet les défenseurs qui semblaient disposés à l'abandonner C'est lui qui, l'année suivante, exprima au lieutenant Galland, fait prisonnier pendant le second siége de Puebla, l'admiration dont l'avait pénétré l'assaut donné à Guadalupe le 5 mai, et qui raconta l'émotion causée par cette lutte « fantastique ». — Puisque le nom de Galland (Théodore) est sous notre plume, rappelons que le combat dans lequel cet héroïque et regretté soldat a été fait prisonnier avec sa colonne d'attaque, est digne d'être rangé au nombre des plus beaux faits d'armes de l'histoire. — Le 6 avril 1863, pendant le siége de Puebla, à la suite d'un assaut malheureux, Galland était abandonné avec une poignée de zouaves du 1er régiment au delà d'une barricade, en pleine ville de Puebla ! Mais Galland ne perdit pas courage; il se barricada avec ses hommes, refusa de mettre

Enfin, comme pour rendre impuissants nos derniers efforts, un violent orage accompagné de torrents de grêle et de pluie s'abat sur la plaine : le sol, détrempé en quelques instants, cède sous les pas de nos hommes, qui glissent dans le fond du fossé, d'où un bien petit nombre parvient à atteindre le glacis [1].

Pendant que cet assaut prodigieux se livre à la

bas les armes, attendit, espéra et se défendit pendant sept heures, c'est-à-dire jusqu'à la dernière cartouche, presque jusqu'à son dernier homme, car sur cinq zouaves demeurés auprès de lui deux seulement restaient debout! Encore le lieutenant fit-il ses conditions : « *Nous conserverons nos armes* », dit Galland au général La Llave, devant lequel il se fit conduire; « *nous serons traités avec les égards dus à des soldats, et* « *à ces conditions nous serons vos prisonniers : sinon, si* « *vous refusez ce que je vous demande, j'irai rejoindre mes* « *soldats, comme c'est mon droit de parlementaire, et vous* « *viéndrez nous prendre!* » Le général La Llave se connaissait en courage; il embrassa Galland avec émotion et lui accorda tout ce qu'il demandait.

Ces quelques lignes sont l'esquisse de l'admirable combat du 6 avril 1863; pour en connaître toutes les péripéties émouvantes, il faut lire le récit que Galland lui-même en a fait et que M. Ch. Gavard a publié chez J. Gervais sous ce titre : *Un officier de zouaves*. Cet opuscule reproduit également le journal de Galland pendant la guerre de 1870; M. Gavard a fait suivre ses souvenirs de commentaires aussi délicats que touchants.

L'héroïque Galland est mort général en 1885. — Sa gloire lui survit.

[1] En arrière de I. (Voir la carte.)

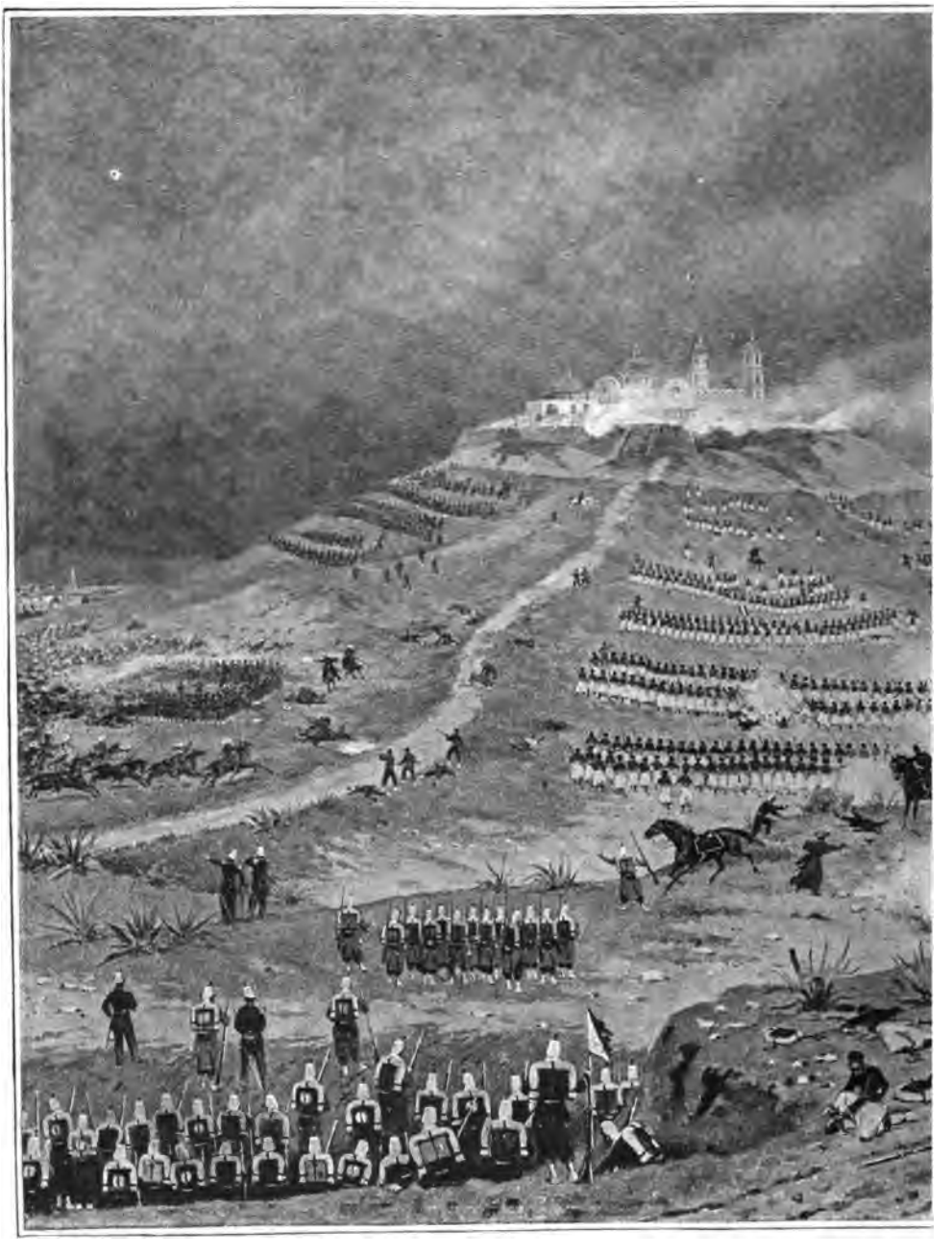
gauche, la colonne Morand attaque la droite de la position. Mais, de ce côté, le terrain n'est pas moins coupé de défenses de toute nature, défenses infranchissables pour nos troupes, dans les conditions où elles se trouvent.

Deux lignes d'infanterie mexicaine, bien embusquées, appuyées par une nombreuse cavalerie, sont déployées sur la crête qui rejoint le fort Guadalupe à celui de San Loretto. Nous marchons droit sur l'ennemi ; mais nous sommes pris aussitôt en flanc par la batterie de Loretto, invisible jusqu'alors, et qui nous cause des pertes sensibles. — Les marins et la batterie de montagne, tenus en réserve, sont envoyés successivement au secours des zouaves, et le combat reprend avec un nouvel acharnement. Un moment, nous croyons à un secours ; des cavaliers s'élancent vers nous, au cri de : « Almonte ! Almonte ! » Sans doute ce sont des amis. Quelle joie de leur ouvrir nos rangs ! Courte illusion ! les cavaliers nous chargent à outrance. D'autre part, nos troupes, prises entre les feux croisés du fort et des masses accumulées sur la hauteur, fléchissent sous la mitraille, et finissent par se replier derrière les premiers mouvements de terrain. Leur concours manque donc à l'attaque de gauche.

Au même moment, un combat héroïque avait lieu dans la plaine entre deux compagnies de

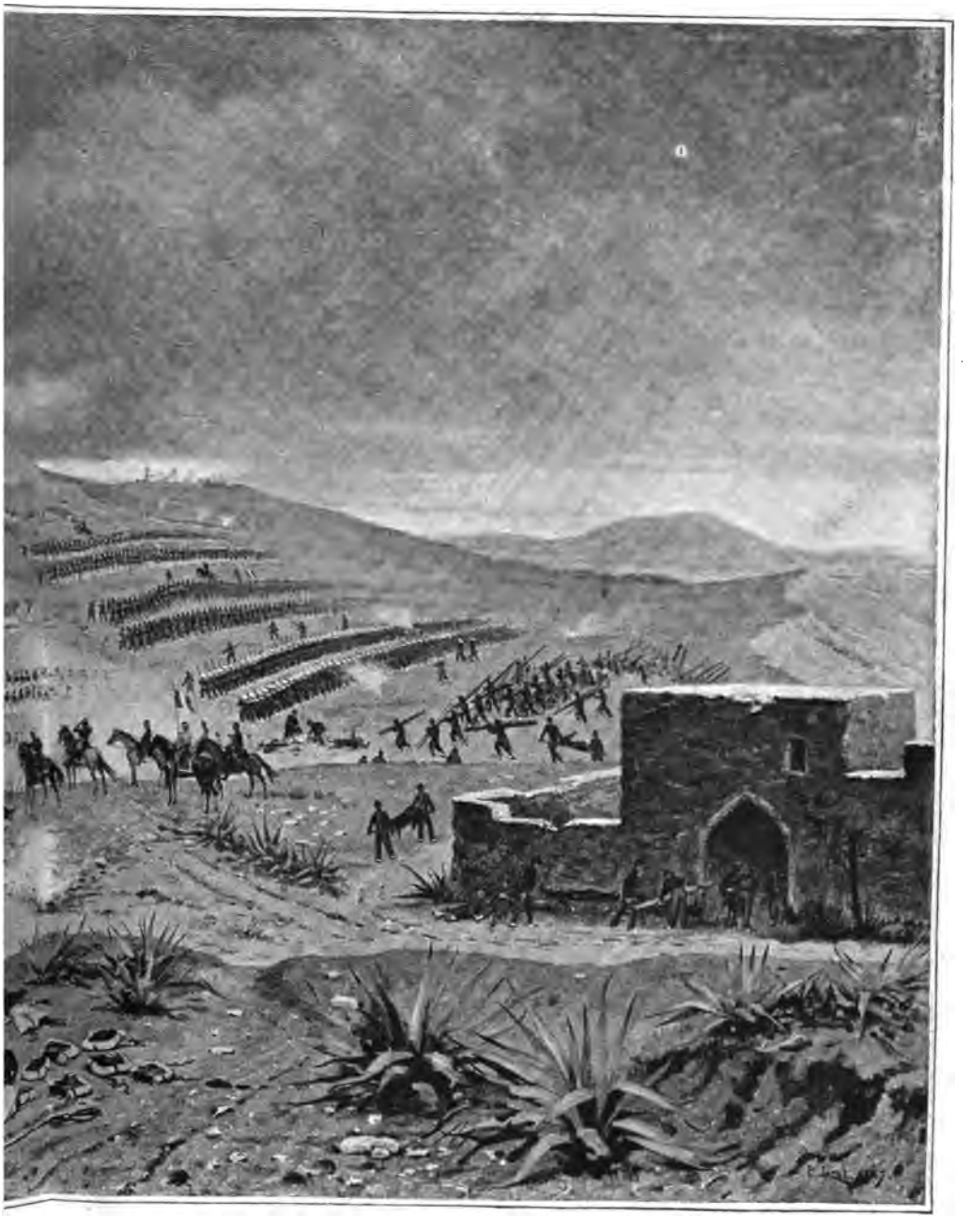
chasseurs à pied et une partie de la cavalerie mexicaine. Le commandant Mangin et le 1er bataillon de chasseurs venaient de gravir la pente conduisant à Guadalupe, guidés par un lieutenant d'état-major qui avait été chargé de leur indiquer le point d'attaque; ils étaient à quelques pas du fossé, quand, du côté des jardins de Puebla, il se produisit, au milieu des arbres, comme un remous rappelant les ondulations que forment à distance les colonnes en marche. Ce fut un trait de lumière : plus de doute, derrière ces arbres, l'ennemi se préparait à profiter de l'éloignement de l'escadron de chasseurs d'Afrique, — en surveillance du côté du nord-est, — et de l'isolement du bataillon, pour attaquer ce dernier sur ses derrières.

Sans perdre un instant, le lieutenant, après avoir prévenu le commandant, — dont l'attention était tout entière concentrée, en cet instant suprême, sur la face de Guadalupe qu'il allait tenter d'escalader, — s'élança au galop à la recherche du général de Lorencez. Quelques minutes après, le général, mis au courant du danger qui menaçait les chasseurs à pied, envoyait le lieutenant Ney d'Elchingen transmettre au colonel L'Hériller, — resté avec quatre bataillons, sur la grande route, à la garde du convoi, — l'ordre de faire appuyer en toute hâte le commandant Man-



COMBAT I

(Attaque du fo



AT DU 5 MAI

e du fort Guadalupe).

gin par un bataillon du 99e de ligne; puis il se dirigeait rapidement vers un mamelon où il arrivait au moment où la cavalerie mexicaine se ruait sur les deux compagnies d'arrière-garde du bataillon de chasseurs. Les événements s'étaient en effet précipités : ces deux compagnies restées en arrière de leur bataillon et déployées en tirailleurs face aux jardins de Puebla, pour protéger le flanc de la colonne d'assaut, s'étaient vues tout à coup assaillies par une nuée de cavaliers. Se rallier au pas de course autour de leur chef, faire face à l'ennemi et le recevoir à bout portant fut l'affaire d'un moment.

Les escadrons mexicains lancés à bride abattue vinrent se heurter contre les baïonnettes des chasseurs, sans pouvoir rompre leur faisceau. Une seconde charge eut le même sort que la première, et l'on put voir, après quelques moments d'angoisse, les deux compagnies françaises (cent trente hommes environ) sortir victorieuses et sans s'être laissé entamer, d'un combat livré contre quatorze à quinze cents cavaliers.

Le bataillon du 99e de ligne que le général avait envoyé chercher accourut au pas gymnastique, mais l'ennemi était déjà en fuite quand il arriva.

Il est quatre heures. On marche depuis cinq heures du matin, et l'on se bat depuis midi. Témoin des efforts surhumains de ses troupes

pendant cette lutte inégale, reconnaissant l'impossibilité de faire une tentative nouvelle sur Guadalupe, le général de Lorencez donne le signal de la retraite.

La journée du 5 mai nous coûta : 15 officiers tués, 1 disparu et 19 blessés; 35 hommes tués, 127 disparus et 285 blessés. Total, 482.

Les Mexicains eurent 83 hommes tués, 132 blessés et 12 disparus.

La victoire n'était plus possible; il fallait songer à réparer notre échec et à rétrograder d'abord vers nos bases d'opérations. Retraite des plus difficiles sans doute, mais dans laquelle il n'y eut pas que l'honneur de sauf; la gloire elle-même fut sauve.

---

Le soir de ce combat, six hommes à cheval allaient et venaient, en silence, au pied du fort Guadalupe, fouillant dans l'obscurité les moindres replis du terrain. Un capitaine et un lieutenant d'état-major, deux chasseurs d'Afrique et deux trompettes composaient cette troupe; Capitan la commandait. Il avait reçu du colonel Valazé l'ordre d'assister au défilé des colonnes battant en retraite, et de ne rentrer au camp qu'après s'être assuré que toutes étaient en marche pour aller prendre les emplacements de bivouac déterminés par l'état-major.

Depuis longtemps les différents bataillons avaient

passé; seul, celui de l'infanterie de marine placé dans un ravin, par ordre du général, n'avait pas reparu. C'était à sa recherche qu'étaient occupés, en ce moment, les deux officiers et les quatre chasseurs d'Afrique. — Il était déjà nuit, et l'on n'avait encore trouvé aucune trace du bataillon. — Capitan, soucieux, se demandait quel parti prendre, quand se tournant, tout à coup, vers un des trompettes : « Sonnez », dit-il, « la marche du régiment de l'infanterie de marine. » — Le trompette sonna, et les échos répétèrent ses notes claires et troublantes qui s'égrenèrent au milieu de la nuit, comme autant de sons alarmants pour les défenseurs de Guadalupe. — Toujours rien. — « Sonnez « la marche de la division », ordonna Capitan; nouvel appel; nouveau réveil des échos; déception nouvelle! « Sais-tu bien », dit le lieutenant à Capitan son ami, « que si les Mexicains avaient la curiosité d'entendre « de plus près nos sonneries, nous pourrions, d'un « moment à l'autre, avoir cent à deux cents hommes « sur les bras? » — « Ce n'est pas douteux », répondit Capitan, « mais les Mexicains n'auront pas « cette curiosité; à la suite d'une journée comme « celle que nous venons de traverser, vainqueurs et « vaincus sont trop occupés à panser leurs plaies « pour se hasarder hors de leurs murailles ou de « leur camp; et sois certain qu'en ce moment nous « jetons l'épouvante dans Guadalupe. » Et Capitan disait vrai. Nous apprîmes depuis que nos sonneries avaient pénétré d'effroi les Mexicains; que Saragoza avait cru à un retour offensif et à une attaque de nuit de la part des Français.

Cependant, convaincu que l'introuvable bataillon

avait dû suivre le mouvement des troupes, par un chemin différent de celui que nous étions chargés de surveiller, Capitan se décida à rallier la division.

Il était près de onze heures quand nous arrivâmes au camp, où régnait à notre sujet la plus grande anxiété. La première nouvelle qui nous y accueillit fut celle de la présence au bivouac de ceux-là mêmes que Capitan, à la tête de sa petite troupe, avait cherchés vainement, jusque sous les remparts de Guadalupe, avec une témérité sans égale, avec ce dédain du péril qui était un des reflets les plus lumineux de sa nature chevaleresque.

# ÉTAT

NOMINATIF POUR LES OFFICIERS, NUMÉRIQUE POUR LA TROUPE, DES TUÉS, DISPARUS, PRÉSUMÉS MORTS ET DES BLESSÉS DANS LA JOURNÉE DU 5 MAI 1862, A L'ASSAUT DONNÉ AU FORT DE GUADALUPE DEVANT PUEBLA.

| NOMS | GRADES | TUÉS | DISPARUS PRÉSUMÉS MORTS | BLESSÉS | OBSERVATIONS |
|---|---|---|---|---|---|
| | | *État-major.* | | | |
| MM. | | | | | |
| Raoul..... | s.-intend. milit. chef des serv. administ. | 1 | » | » | Tué par un boulet. |
| | | *1er bataillon de chasseurs à pied.* | | | |
| Mohrain..... | capitaine. | » | » | 1 | Coup de feu à la poitrine. |
| Ligier..... | id. | » | » | 1 | Coup de baïonnette au genou. |
| Mayniel..... | lieutenant. | » | » | 1 | Coup de feu au bras droit. |
| Dinnat..... | cap. adj. m. | 1 | » | » | Tué à l'ennemi. |
| Lecoat..... | s.-lieuten. | 1 | » | » | id. |
| Chardon..... | id. | » | » | 1 | Deux contusions. |
| Rouzeaud..... | id. | » | » | 1 | Blessé au côté gauche. |
| Jupin [1]..... | id. | 1 | » | » | Tué à l'ennemi. |
| Neige..... | id. | 1 | » | » | id. |
| Total pr les offic. | ..... | 4 | » | 5 | |
| Troupe..... | ..... | 14 | 17 | 68 | |
| Totaux.... | ..... | 18 | 17 | 73 | |
| | | 108 | | | |
| | | *99e régiment de ligne.* | | | |
| Verjus..... | méd. milit. de 1re cl. | » | 1 | » | Disparu en allant rejoindre deux compagnies de son régiment. |
| Total pr les offic. | ..... | » | 1 | » | |
| Troupe..... | ..... | » | » | 2 | |
| Totaux.... | ..... | » | 1 | 2 | |
| | | 3 | | | |

[1] Le lieutenant Jupin, ayant disparu, fut considéré comme tué ; il était seulement blessé et fait prisonnier.

| NOMS | GRADES | TUÉS | DISPARUS PRISONNIERS MORTS | BLESSÉS | OBSERVATIONS |
|---|---|---|---|---|---|
| | | | *2e régiment de zouaves.* | | |
| Fourcade..... | s.-lieuten. porte-dr. | 1 | » | » | Tué à l'ennemi. |
| Songla..... | s.-lieuten. | » | » | 1 | Contusion à la main droite. |
| Vincendon..... | capitaine. | » | » | 1 | Blessé à la cuisse gauche et au pied gauche. |
| Vuibert..... | id. | 1 | » | » | Tué par un boulet. |
| Vignau..... | lieutenant. | » | » | 1 | Coup de feu à la hanche droite. |
| Perceval..... | id. | » | » | 1 | Blessé à l'épaule droite. |
| Montié..... | capitaine. | 1 | » | » | Tué à l'ennemi. |
| Ritter..... | lieutenant. | » | » | 1 | Amputé du bras droit. |
| De Breuil..... | s.-lieuten. | » | » | 1 | Contusion à la cuisse droite. |
| Henry..... | lieutenant. | 1 | » | » | Tué à l'ennemi. |
| De Simonneau... | capitaine. | 1 | » | » | id. |
| Pradier..... | lieutenant. | 1 | » | » | id. |
| Total pr les offic. | ..... | 6 | » | 6 | |
| Troupe..... | ..... | 14 | 72 | 122 | |
| Totaux.... | ..... | 20 | 72 | 128 | |
| | | 220 | | | |
| | | | *Bataillon de fusiliers marins.* | | |
| Christy de la Pallère..... | lieut. de v. | » | » | 1 | Coup de feu à la tête. |
| Paillard..... | id. | 1 | » | » | Tué à l'ennemi. |
| Thoreau-Lasalle.. | id. | » | » | 1 | Coup de feu à la cuisse gauche. |
| Le Pontois..... | ens. de v. | » | » | 1 | Coup de feu à la jambe droite. |
| Baudais..... | aspirant de 1re classe. | » | » | 1 | Six blessures, les doigts des deux mains coupés. |
| Communal..... | » | » | » | 1 | Coup de feu au bras droit. |
| Dubreuil..... | aspir. vol. | » | » | 1 | Coup de feu à la jambe droite. |
| Total pr les offic. | ..... | 1 | » | 6 | |
| Troupe..... | ..... | 3 | 5 | 33 | |
| Totaux.... | ..... | 4 | 5 | 39 | |
| | | 48 | | | |

| NOMS | GRADES | TUÉS | DISPARUS PRÉSUMÉS MORTS | BLESSÉS | OBSERVATIONS |
|---|---|---|---|---|---|
| *2e régiment d'infanterie de marine.* | | | | | |
| Lemaire..... | capitaine. | » | » | 1 | Coup de feu. |
| Poron..... | s.-lieuten. | » | » | 1 | id. |
| Crovisier ..... | id. | 1 | » | » | Tué à l'ennemi. |
| Leyris..... | capitaine. | 1 | » | » | id. |
| Courteau..... | lieutenant. | 1 | » | » | id. |
| Total pr les offic. | ..... | 3 | » | 2 | |
| Troupe.... | ..... | 3 | 33 | 53 | |
| Totaux.... | ..... | 6 | 33 | 55 | |
| | | 94 | | | |
| *2e régiment du génie 6e compagnie de sapeurs.* | | | | | |
| Troupe..... | ..... | » | » | 3 | |
| *Artillerie.* | | | | | |
| Troupe 9e d'art. 1re batt. | ..... | 1 | » | 1 | |
| Troupe Artillerie de mar. | ..... | » | » | 3 | |
| Total..... | ..... | 1 | » | 4 | |
| | | 5 | | | |

## RÉCAPITULATION.

| CORPS | TUES | | DISPARUS | | BLESSÉS | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | OFFICIERS | TROUPE | OFFICIERS | TROUPE | OFFICIERS | TROUPE |
| État-major ..... | 1 | » | » | » | » | » |
| 1er bataillon de chasseurs ... | 4 | 14 | » | 17 | 5 | 68 |
| 99e d'infanterie..... | » | » | 1 | » | » | 2 |
| 2e de zouaves..... | 6 | 14 | » | 72 | 6 | 122 |
| Bataillon de fusiliers marins . | 1 | 3 | » | 5 | 6 | 33 |
| 2e rég. d'infant. de marine.. | 3 | 3 | » | 33 | 2 | 53 |
| Artillerie..... | » | 1 | » | » | » | 4 |
| Génie..... | » | » | » | » | » | 3 |
| Totaux..... | 50 | | 128 | | | |
| | 178 | | | | 304 | |
| | 482 | | | | | |

## CHAPITRE X

### LA RETRAITE.

Aussi loin qu'ils purent atteindre nos bataillons, les boulets mexicains les suivirent dans leur retraite. L'ambulance elle-même, dont le drapeau a commandé de tout temps le respect, essuya le feu des canons de Guadalupe tant qu'elle fut à leur portée. Tristes et humiliés, mais non abattus, nos soldats descendirent d'un pas calme et mesuré ces mêmes hauteurs qu'ils avaient escaladées si joyeusement le matin. Plus d'un songeait en ce moment au frère ou au camarade qu'il avait été contraint de laisser derrière lui : sur deux mille cinq cents hommes qui avaient donné l'assaut, près de cinq cents avaient été tués, blessés ou faits prisonniers ! Enfin, la nuit, en descendant sur le champ de bataille, déroba à l'ennemi les colonnes françaises, et le roulement des voitures, le bruit sonore des bidons s'entre-choquant dans l'obscurité, se perdirent peu à peu dans la direction de nos réserves et de notre convoi.

Le 6 au matin, le soleil, en se levant sur la plaine, ne semble éclairer qu'un calme profond. Pour une personne étrangère au combat de la veille, rien n'y parle de lutte sanglante ; mais, dans nos ambulances pleines de blessés, on en retrouve les cruelles traces, et quant à ces hommes qui, là-haut, sous Guadalupe, sont penchés sur les fossés, la pelle à la main, ce n'est pas aux fossés qu'ils travaillent : ils font à nos glorieux morts, couchés dans cette vaste tombe creusée à leur taille, la charité de quelques pelletées de terre.

Du haut de ce fort, qu'il avait défendu avec tant d'opiniâtreté, le général Saragoza, commandant en chef des troupes mexicaines, peut embrasser d'un regard l'ensemble des positions françaises; notre camp, à cheval sur la grande route d'Amozoc à Puebla, s'appuie sur trois hauteurs d'où nos grand'gardes surveillent la plaine.

Si le général mexicain a espéré que l'issue du combat du 5 mai déterminerait la brigade Lorencez à une retraite précipitée, il doit éprouver une déception mêlée d'inquiétude à la vue de nos tentes dressées devant Puebla.

Le général n'avait abandonné les hauteurs de Guadalupe qu'avec le projet de recommencer la lutte le lendemain, sur un autre point. L'assaut

de la veille s'était heurté à trop d'obstacles, pour qu'il songeât un seul instant à le renouveler. Il n'arrêta pas davantage sa pensée à une attaque directe de Puebla par la chaussée; tenter une opération de cette nature, c'était s'exposer, sur une longueur de quatre kilomètres environ, aux feux directs des défenses établies sur cette chaussée même, en avant de la ville, et aux feux croisés des forts de Guadalupe et de los Remedios; c'était risquer d'arriver avec une colonne décimée aux portes d'une ville de soixante-cinq mille âmes, défendue par vingt mille hommes de troupes régulières.

Il ne restait donc, en réalité, à examiner que les chances de succès d'un mouvement par la gauche. Mais, ainsi que le colonel Valazé l'avait observé du haut du Tepozuchil, avec une clairvoyance remarquable, de ce côté, la ville se présentait dans sa longueur, et le terrain offrait les dangers et les inconvénients inverses de la droite : complétement plat et dénudé, il formait comme un immense glacis, sur lequel on ne trouvait aucun obstacle, aucun point autour duquel il fût possible de se rallier en cas de retraite. On eût donc été obligé de parcourir, à découvert, un espace de deux mille à trois mille mètres sous le feu des défenses de la ville, défenses consistant en une longue ligne de maisons crénelées, à terrasses

peu élevées, pouvant fournir des feux très-efficaces. Toutes les rues perpendiculaires à cette ligne de défense étaient coupées par des barricades précédées de fossés et armées de canon; ces barricades se répétaient dans chaque rue de deux cents en deux cents mètres.

On découvrait, en outre, en arrière, un vaste réduit formé au moyen de couvents reliés entre eux, et entourant la cathédrale. En présence de renseignements de cette valeur, tous les hommes compétents furent d'avis de ne pas tenter une attaque condamnée à l'insuccès, et devant user ce qui nous restait de munitions, augmenter l'ambulance d'un nombre considérable de blessés, et partant nous exposer à un désastre.

Cependant il nous restait un espoir : c'est que l'ennemi vînt nous attaquer. Notre présence devant Puebla, à la suite de notre infortune, — véritable défi jeté à l'armée mexicaine, — avait pour but de l'attirer en plaine. Mais, sans doute poursuivi par le souvenir de nos soldats arrivant à force d'audace jusque sur le parapet de Guadalupe, Saragoza hésita à mettre son armée aux prises avec moins de 5,000 Français. Heureux autant que surpris de sa victoire, il craignit de compromettre l'éclat des lauriers mexicains dans une lutte en rase campagne contre ceux qu'il se plaisait à proclamer les « *premiers soldats du*

*monde* », et au sujet desquels Bériozabal, dans son ordre du jour à ses troupes, disait : « Vous « avez combattu les premiers soldats de l'é- « poque, et vous êtes les premiers qui les ayez « vaincus. »

Après trois jours passés devant Puebla à attendre vainement le général Marquez, le général de Lorencez donna l'ordre de lever le camp.

Le 8 au soir, après une marche effectuée lentement, dans le but d'éviter à nos blessés des secousses douloureuses, la petite division française s'arrête au village d'Amozoc et y établit son camp. Quatre jours à peine viennent de s'écouler depuis le moment où, joyeuse et pleine d'espoir, elle s'élançait sur la route de Puebla; cependant combien cette nuit nous semble éloignée de celle que des songes trompeurs avaient animée d'une si douce clarté! Les riantes visions dorment dans le passé; des souvenirs récents et douloureux ont pris leur place à notre chevet; et, si notre esprit retourne encore vers Puebla et va jusqu'à errer autour de Guadalupe, cette fois, ce n'est plus une pensée de gloire ou de conquête qui le guide : là-bas, reposent les camarades morts en défendant l'honneur du drapeau.

Après deux jours consacrés dans Amozoc au repos des malades et à la réorganisation des

moyens de transport, le général Marquez n'ayant pas paru, la retraite continue. Nous séjournons à Tepeaca le 12, à Quetcholac le 13; en arrivant à Palmar, le 14, nous cernons le village et faisons prisonnier un peloton des lanciers de Carbajal. Puis nous abandonnons les terres froides. Sans cesse la pelle ou la pioche à la main pour combler les profondes coupures ou renverser les obstacles qui entravent leur marche, sans cesse sur le qui-vive, s'arrêtant ici pour surveiller les manœuvres de l'ennemi, se formant plus loin pour être prêts à le repousser, les Français descendent lentement ces mêmes Cumbres, naguère témoins de leur ascension victorieuse, et dont le silence majestueux n'est aujourd'hui troublé que par le bruit de leurs travailleurs. Orizaba est leur objectif. Cette reine des terres tempérées est à égale distance de Vera Cruz et de Puebla. Par la haute chaîne de montagnes qui l'enceint de toutes parts, par l'importance de sa position, qui, à cheval sur la route de Mexico, barre littéralement la vallée d'Orizaba, cette ville est, depuis le début de la campagne, notre seconde base d'opérations; c'est dire qu'elle est pourvue d'une garnison, d'un hôpital et de magasins. C'est là que doit se terminer, à la gloire du corps de Lorencez, cette lutte que la France soutient avec trois régiments d'infanterie, un bataillon de marins, un bataillon

de chasseurs à pied, trois batteries d'artillerie et un escadron de cavalerie, contre un pays que défendent les obstacles naturels les plus formidables, les maladies les plus cruelles, environ 25,000 hommes de troupes régulières, une nuée de guerrilleros habitués à vivre et à combattre dans les terres chaudes, contre un pays enfin dont l'arme la plus sûre est sa haine pour l'intervention.

## CHAPITRE XI

Le général Marquez débouche de la montagne sur le plateau d'Aculcingo. — Combat de la Barranca Seca. — Le général de Lorencez accourt avec une colonne légère. — Admirable attitude de la garnison de la Vera Cruz et de la marine. — Le colonel Hennique reprend au général de La Llave les positions du Chiquihuite. Les communications avec la Vera Cruz sont rétablies. — Difficulté d'approvisionner le corps expéditionnaire. — Arrivée du général F. Douay, nommé commandant en second au Mexique. — Un de nos convois détruit dans les terres chaudes. — Saragoza paraît dans la vallée du Rio Blanco. — Lettre du général Ortega à M. de Saligny. — Lettre de Saragoza au général de Lorencez. — Réponse du commandant du corps expéditionnaire. — Orizaba mis en état de défense. — L'armée mexicaine devant Orizaba.

Cependant Marquez, annoncé depuis longtemps, a fini par se frayer un chemin jusqu'à nous. Après s'être séparé de Zuloaga, général conservateur rallié au gouvernement de Juares, — comme tant d'autres chefs, — depuis notre débarquement au Mexique, Marquez, le seul qui, avec le général Mejia, eût répondu à l'appel du général

Almonte, avait quitté Matamoros, emmenant avec lui 2,500 cavaliers.

Pour échapper aux troupes mises à sa poursuite par Saragoza, aussi bien que dans l'espoir de rallier la colonne française en temps utile, Marquez s'était jeté dans la montagne. Malheureusement ses hommes et ses chevaux étaient exténués par la fatigue et les privations, et il savait parfaitement que, malgré ses efforts, il déboucherait dans la vallée de Rio Blanco après que nous y aurions déjà passé. Cette conviction acquise, le général mexicain n'hésita pas à confier le commandement de sa cavalerie à un de ses aides de camp et à s'élancer dans la direction d'Orizaba. Le 17, il arrive à Tekamalucan, y rencontre le général de Lorencez, lui expose sa situation, lui fait part de ses angoisses et obtient de lui la promesse qu'il sera secouru sans retard s'il est attaqué.

Les pressentiments de Marquez ne l'avaient pas trompé; le lendemain, 16 mai, pendant que nous parcourions la distance qui nous séparait encore d'Orizaba, il recevait la nouvelle que Saragoza avait envoyé Tapia avec 4,000 hommes pour prendre position au pied des Cumbres et empêcher les dissidents mexicains de faire leur jonction avec nous. La nouvelle était grave, mais Marquez ne fut pas long à prendre une

résolution. Il prévint immédiatement notre commandant en chef, et partit au galop pour rejoindre ses troupes et se mettre à leur tête.

Pendant ce temps, le général de Lorencez arrêtait à El Ingenio, village distant d'Orizaba de 6 kilomètres, les deux bataillons du 99e de ligne avec une batterie de montagne, et il chargeait le colonel L'Hériller de défendre cette position qui commandait la vallée du Rio Blanco, et de tenir prêt un de ses bataillons pour le porter au secours du général Marquez. Ces dispositions prises, il continua sa marche sur Orizaba, où il arriva dans la matinée.

L'ordre donné au colonel L'Hériller ne devait pas tarder à recevoir son exécution. Le même jour, à trois heures, le général Tapia, en observation depuis le matin avec 500 cavaliers, près de l'endroit où le sentier par lequel Marquez devait arriver aboutit à la route de Tekamalucan, ayant reçu un renfort de 1,500 fantassins[1], se rua sur les cavaliers harassés de Marquez, chercha à refouler ceux qui débouchaient sur le plateau, et faisant passer à quelques bataillons la Barranca Seca, profond ravin qui sépare le plateau d'Acul-

[1] Les soldats mexicains étaient, au temps de l'intervention française, en majeure partie des Indiens. Le recrutement de l'armée régulière se faisait par *cuerdo* ou levée. L'uniforme du soldat se composait d'une veste de toile blanche à petites

cingo de la route de Tekamalucan, il leur enjoignit de couper la retraite à tous ceux qui s'étaient déjà engagés sur cette route. On se battit pendant deux heures avec rage, Marquez sentant qu'il fallait tenir bon, coûte que coûte, jusqu'à l'arrivée du secours attendu; Tapia comprenant que s'il n'avait pas raison de son ennemi avant un retour offensif des Français, son succès était compromis et son détachement peut-être anéanti. Pourtant, bien qu'il se fût prodigué sur tous les points du champ de combat, Marquez voyait ses troupes fléchir de toutes parts, quand tout à coup au milieu de la fusillade résonna le clairon du bataillon Lefèvre, du 99e, sonnant la charge.

Le commandant, qui avait quitté Ingenio à trois heures, entrait en action à cinq heures avec deux colonnes formées à la hâte et composées chacune de 3 compagnies. La première s'élance dans la direction du plateau, franchit le ravin qui l'en sépare et aborde l'ennemi à la baïonnette; la seconde gravit sous un feu très-vif les pentes rocailleuses d'un mamelon auquel Tapia appuie

basques, d'un pantalon de même étoffe et d'un petit shako en cuir noir. Ils marchaient les pieds nus ou chaussés de *guaraches,* sortes de sandales. Leur armement consistait en un fusil et une baïonnette; un ceinturon de cuir noir soutenait le fourreau de baïonnette et une grande giberne.

Les officiers étaient des blancs ou *métis.* Une veste sans

sa droite, et l'en déloge. Ce double mouvement rapidement conçu et vigoureusement exécuté dégage Marquez. Celui-ci en profite pour charger avec intrépidité les troupes de Tapia, qui ont lâché pied, et achever leur déroute. A six heures un quart, l'action est terminée, l'ennemi est en fuite.

Dans ce combat de la Barranca Seca, brillant fait d'armes qui mettait en relief la vaillance du bataillon Lefèvre autant que le coup d'œil et la vigueur de son chef, le détachement envoyé par Saragoza laissa sur le champ de bataille 100 morts, 200 blessés, et entre nos mains 600 prisonniers et un drapeau; — le général Marquez perdit environ 200 cavaliers; le bataillon du 99e eut 2 tués et 26 blessés.

Mais la journée n'était pas finie; après la lutte restaient les soins à donner aux blessés et les dispositions à prendre pour se rapprocher le soir même d'El Ingenio, où l'on savait trouver un point d'appui en cas d'attaque. Le commandant Lefèvre se mit donc en mesure de quitter ses positions à huit heures; à onze heures du soir, il établissait son bivouac à Tekamalucan.

épaulettes, avec attentes ou boutons de métal sur les épaules, un pantalon de fantaisie, une casquette ronde de fantaisie, un shako dimension du képi ou un *sombrero* composaient leur uniforme. Les officiers supérieurs et les généraux conservaient presque tous la tenue bourgeoise.

La journée du 18 mai a été si rude pour les vainqueurs que le camp ne tarde pas à être plongé dans un profond sommeil. Les sentinelles seules veillent; et quand le 19, vers le matin, le général de Lorencez, qui est accouru avec une colonne légère formée des trois armes, se présente aux avant-postes, il y est reçu par un sonore : « Qui vive? » témoignant qu'on fait bonne garde.

Le général avait craint que Saragoza n'attaquât dès l'aube le bataillon du 99e; mais le général mexicain ne paraît pas, et les troupes françaises précédées des cavaliers de Marquez rentrent à El Ingenio et à Orizaba sans avoir été inquiétées. Ce n'est pas que l'ennemi soit loin, ni qu'il renonce à nous attaquer; seulement, le combat de la Barranca Seca lui a donné à réfléchir, et le commandant en chef de l'armée d'Orient, dont le plan est de forcer le corps expéditionnaire à quitter Orizaba, de le rejeter dans les terres chaudes et de l'acculer à la mer, ne se sent pas assez fort pour entreprendre seul une pareille campagne. Il préfère attendre le concours de la division Ortega, partie récemment de Zacatecas et réputée la meilleure troupe du Mexique. D'ailleurs, le général mexicain sait mettre le temps à profit et porter son attention partout où le sentiment de patriotisme qui l'anime peut rencontrer un écho

et exciter le fanatisme des défenseurs de la république. Sachant à quel point la route de la Vera Cruz nous est nécessaire, il recommande au général La Llave, qui commande les guerrilleros des terres chaudes, de redoubler d'énergie et de surveillance, de couper au corps expéditionnaire cette artère indispensable à son existence, en attaquant et en brûlant ses convois, en faisant sauter les ponts, en harcelant ses détachements et en le contraignant à séjourner le plus longtemps possible dans la région du vomito et des fièvres pernicieuses. Saragoza pense, non sans raison, que la fatigue, la maladie et le feu sont des alliés sur lesquels il doit compter pour affaiblir, abattre et lui livrer peut-être un jour le corps expéditionnaire.

Mais le général La Llave n'avait pas besoin d'encouragements; il avait si bien organisé le service de ses colonnes de guerrillas depuis notre marche sur Puebla qu'il avait intercepté toutes les communications entre les troupes françaises et Vera Cruz, c'est-à-dire avec la France. Il en était résulté que M. le capitaine de vaisseau Roze était resté pendant tout ce temps dans la plus complète ignorance des faits accomplis devant Puebla, et que, de son côté, le général de Lorencez n'avait pas connu les rudes épreuves qu'avaient traversées les vaillants défenseurs de notre

première base d'opérations, presque journellement attaqués par les guerrillas jusque dans l'enceinte de la ville, et en butte à tout instant aux coups foudroyants du vomito. Celui-ci avait déjà fait 194 victimes, dont 14 officiers et 180 marins, sur un effectif de 600 hommes. Les trois coürriers indiens que l'on avait décidés au prix de 300 piastres (1,500 francs) à porter au commandant Roze un simple billet chiffré[1], s'étaient laissé prendre et avaient été exécutés sommairement ; quant au commandant de la Vera Cruz, ayant pour unique cavalerie la troupe de Galves, qui défendait, à la Tejeria, la tête du chemin de fer, il lui avait été impossible de distraire cette cavalerie de sa mission. Il n'avait pas songé davantage à exposer seule, sur la route d'Orizaba, la petite troupe de partisans de M. Stecklin, ingénieur suisse, dont le général de Lorencez avait autorisé l'organisation et dont la décision et le courage lui avaient rendu de très-bons services.

Ce ne fut donc qu'au retour de Puebla que le général de Lorencez put songer à rétablir ses communications avec la mer. Cette importante opération fut confiée au colonel Hennique de l'infanterie de marine, qui partit pour le Chi-

[1] Ces billets étaient généralement roulés en forme de

quihuite à la tête d'une colonne composée de 1,500 hommes et de 4 pièces d'artillerie de marine.

Cet officier supérieur attaqua le général La Llave dans ses positions, l'en délogea, répara les ponts détruits et rétablit la sécurité dans ces parages. En même temps, et pour assurer cette sécurité sur tout le parcours entre le Chiquihuite et Orizaba, notre commandant en chef fit occuper Cordova par 2 bataillons et un peloton de chasseurs d'Afrique, le Fortin et le Potrero par des détachements mexicains. Grâce à cette précaution, le capitaine Foucauld, commandant l'escadron de chasseurs d'Afrique, put descendre à la Vera Cruz le 27 mai avec notre courrier, et en revenir le 4 juin sans avoir rencontré d'obstacles. Le capitaine s'était hâté; il savait combien étaient impatiemment attendus les courriers de France arrivés au Mexique pendant notre marche sur Puebla. Il rapportait, en outre, une somme d'argent importante destinée à payer l'achat de denrées que les fournisseurs ne consentaient plus à livrer qne contre deniers comptants. Cette difficulté de s'approvisionner surgissant dans des circonstances aussi critiques, et précisément quand, chaque jour, la diminution des vivres

petites cigarettes, et les Indiens les dissimulaient dans leurs vêtements, dans leurs cheveux ou dans leur bâton de voyage.

s'accentuait, n'était pas un des moindres sujets de préoccupation du commandement. A sa prévoyance s'imposait ce grave problème de savoir comment on nourrirait le corps expéditionnaire si, d'une part, l'armée mexicaine parvenait à faire le vide autour d'Orizaba, et si, du côté des terres chaudes, les pluies devenaient un obstacle à la marche de nos convois.

Vainement l'intendance et l'état-major avaient-ils mis tout en œuvre pour faire descendre du plateau d'Anahuac, sous la protection de nos reconnaissances, quelques approvisionnements de farine et de grains, et pour faire enlever à l'abri de nos tirailleurs d'assez grandes quantités de paille et d'orge réunies dans les haciendas voisines de Tekamalucan et d'Encinal. Ces efforts, bien que couronnés de succès, n'assuraient pas l'avenir. Encore quelques jours, et la farine allait nous manquer.

Le quartier général était tout à ces préoccupations, quand la nouvelle lui arriva du débarquement du général de brigade Félix Douay, et de son départ de la Vera Cruz à la tête d'un grand convoi d'administration. Envoyé au Mexique pour prendre le commandement en second du corps expéditionnaire, le général y était arrivé le 16, précédé de la grande réputation qu'il s'était acquise sur les champs de bataille d'Afrique, de

Crimée et d'Italie [1], et il se dirigeait en ce moment sur Orizaba avec quarante-sept voitures. 80 chasseurs à pied et 70 soldats du train, pris parmi les 300 hommes débarqués avec lui, escortaient le convoi. Le reste du détachement avait été laissé à la Vera Cruz pour combler les vides de la garnison décimée par le vomito. Le général avait lui-même payé un douloureux tribut à cette implacable épidémie, car il avait perdu deux officiers de choix emmenés avec lui de France : le capitaine d'état-major Demiau, son aide de camp, et le lieutenant de cavalerie

[1] Engagé comme matelot en 1835, Félix Douay quittait la marine trois ans après pour entrer dans l'armée de terre, et en 1863, il était général de division. Il n'avait que quarante-sept ans! Tous ses grades furent conquis à la pointe de l'épée : en Afrique, en Crimée, en Italie, au Mexique. On peut dire que, de 1835 à 1861, il ne s'est pas tiré un coup de fusil sans que le général Douay y eût sa part. Sur tous les champs de bataille il paya bravement de sa personne, et fut cité trois fois à l'ordre du jour. La guerre de 1870-71 le trouva à Belfort; infatigable, manquant de tout, il parvint néanmoins à organiser à peu près le 7e corps, qu'il conduisit de Belfort à Reims et de Reims à Sedan ! — Son corps d'armée entra le premier dans Paris, grâce à Ducatel, — au second siége de la capitale. Il épargna à la ville de grands malheurs.

A la bravoure du soldat, le général Douay joignait les qualités qui font l'officier de marque : connaissances étendues, coup d'œil, résolution, prévoyance, qualités rehaussées chez lui par la modestie la plus rare. Sa mort a été pour la France une grande perte, profondément ressentie.

Marion, son officier d'ordonnance. Marion avait succombé à la Vera Cruz; Demiau, parti avec le germe de la maladie, avait pu atteindre Cordova, mais pour y mourir.

Le 10 juin, le général et sa colonne arrivaient à Orizaba. Le même jour, nous apprenions qu'un de nos convois chargé de munitions avait été détruit dans les terres chaudes par une troupe de 500 guerrilleros, et son escorte massacrée. Trente-neuf personnes avaient péri; parmi les victimes se trouvaient deux cantinières de zouaves, sur lesquelles les bandits s'étaient livrés aux actes les plus sauvages. Un lieutenant et son ordonnance étaient seuls parvenus à s'échapper.

Cette nouvelle ne fut pas la seule grave qui nous arriva le 10 juin; dans la soirée du même jour, le général reçut l'avis du colonel L'Hériller que les troupes mexicaines se montraient dans la vallée du Rio Blanco. En effet, Saragoza, rallié par le général Ortega, qui lui avait amené un contingent de 6,000 bons soldats, s'était décidé à descendre les Cumbres et à s'avancer dans la plaine.

Nous étions, à n'en pas douter, à la veille d'une attaque. Cependant, avant de « *recommencer les* « *opérations* », le général Ortega crut devoir faire auprès du ministre de France, avec lequel il avait

entretenu de bonnes relations, une tentative « *d'arrangement* ».

Dans une lettre datée de San-Augustin de Palmar (le 10 juin), et adressée à M. de Saligny, le général Ortega l'adjure de faire tous ses efforts pour empêcher la continuation de la guerre. Il lui rappelle « que la nation « entière a repoussé toute idée tendant à l'éta- « blissement d'une monarchie et au renverse- « ment du système gouvernemental que le « Mexique a librement et spontanément choisi... « qu'elle est restée ferme vis-à-vis de l'excitation « produite en faveur de l'établissement d'une « monarchie et de la réussite du plan de Cordova, « excitation soutenue de fait et moralement par « une des nations les plus puissantes du monde... « Il engage vivement le représentant de la grande « France qui a toujours dit que son drapeau « suivait la justice, la marche du siècle et l'opi- « nion des peuples, à terminer d'une manière « avantageuse pour la France et pour le Mexique, « par les voies diplomatiques, la guerre où les « deux nations sont malheureusement entraî- « nées... »

Le général Ortega affirme que « M. de Saligny « et le gouvernement qu'il représente ont été « trompés par les hommes et par les choses, « et que reconnaître cette erreur serait un

« acte qui sauverait le beau nom de la France, « qui honorerait le diplomate et mettrait sa « responsabilité à couvert vis-à-vis de la na- « tion...

« Je ne vous écris point », dit-il en terminant, « par ordre de mon gouvernement, ni par ordre « du général en chef de l'armée d'Orient. Si vous « agréez mes avis, j'espère que vous me le ferez « savoir le plus tôt possible; en ce cas, quoique « notre armée soit aux portes d'Orizaba, j'userai « de mon influence près du général en chef pour « qu'un armistice soit proclamé et qu'un pléni- « potentiaire soit envoyé à votre camp pour s'en- « tendre avec vous. »

La lettre du général Ortega ne manquait ni d'à-propos ni de vérité; elle était même conçue dans des termes habiles, trop habiles peut-être. Toujours est-il que le général de Lorencez, considérant qu'il n'était ni de son devoir ni de sa dignité d'engager des pourparlers avec l'ennemi, se garda d'y répondre. Il était d'autant plus autorisé à ce silence que le général Ortega ne s'adressait pas à lui.

Mais, deux jours plus tard, le colonel Columbres, chef des ingénieurs de l'armée mexicaine, se présentait aux avant-postes, porteur d'une lettre de Saragoza pour le général de Lorencez. Voici le contenu de cette lettre, datée de l'ha-

cienda de Tekamalucan, située à quatorze kilomètres d'Orizaba :

« J'ai des raisons de croire que vous, chef et « officiers de la division sous vos ordres, vous « avez adressé une protestation à l'Empereur « contre la conduite du ministre de Saligny, pour « vous avoir engagés, en vous trompant, dans « une guerre contre le peuple du monde le plus « ami des Français.

« Cette circonstance, la connaissance de la « situation difficile où vous êtes avec votre « armée, et le désir de vous procurer une retraite « honorable, me décident à vous proposer une « capitulation dont la base principale sera l'éva- « cuation dans un temps voulu du territoire « mexicain. Je crois que mon gouvernement ne « désapprouvera pas ce nouvel appel à la paix ; « sans sortir de mes attributions, je crois devoir « éviter de répandre le sang des enfants des deux « pays, que la tromperie et l'intrigue ont seules « pu rendre momentanément ennemis.

« Cette idée a été celle du gouvernement « constitutionnel depuis le début de l'invasion. « Si vous n'acceptez pas cette offre que je fais à « ceux des Français qui sont venus de bonne foi, « j'aurai rempli mon dernier devoir dans la voie « de l'humanité, et il ne me restera qu'à exécuter

« les ordres que j'ai reçus, jetant la responsabi-
« lité de ce qui adviendra sur ceux qui se sont
« obstinés dans une entreprise que condamnent
« la raison et la justice.

« Liberté et réforme.

« SARAGOZA.

« Au quartier général de Tekamalucan, le 12 juin 1862. »

En présence de cette communication qui lui était faite directement, le général de Lorencez répondit :

« Que M. de Saligny étant seul chargé des
« pouvoirs diplomatiques, c'était lui seul qui
« avait qualité pour traiter de la paix ou de la
« guerre, et qu'en conséquence il n'avait pas de
« réponse à faire à la note qu'on lui adressait. »

En donnant à ce billet une forme évasive, le général avait surtout pour but de gagner du temps. Il importait d'évacuer, sans retard, la position d'El Ingenio, que le 99e occupait, et de compléter, autant que possible, les travaux de défense de la ville. En conséquence, le colonel L'Hériller reçut l'ordre de se replier sur Orizaba, pendant la nuit du 12 au 13, avec son régiment, ses malades, ses magasins et les fourrages réunis à El Ingenio; et deux sections du génie, parties

récemment pour le Chiquihuite, furent rappelées en toute hâte.

Le 13 au matin, le colonel L'Hériller et les sections du génie nous avaient ralliés. Les sapeurs, aidés par les soldats de l'artillerie et les travailleurs indigènes, déployèrent durant cette journée la plus grande activité pour relier et fortifier les différentes parties de l'enceinte, au moyen de barricades et de maisons se flanquant.

On crénela la maison de l'octroi occupée par notre grand'garde en avant de la *garita* de Puebla, et l'on y éleva des épaulements pour abriter six pièces de canon; mais, malgré tous les efforts, ces parapets n'atteignaient encore le soir que peu d'épaisseur et de relief. Au centre de la ville, le réduit, les hôpitaux et les magasins.

Ces travaux exécutés, on assigna à chaque compagnie sa place de combat. La défense de la garita de Puebla, au delà de laquelle la route traverse, sur un pont, le petit cours d'eau l'Angostura, fut confiée à 4 compagnies du 99e de ligne; une compagnie du même régiment fut établie dans une maison du côté du nord à trois cents mètres de la garita. Les autres troupes, 9 compagnies du 99e de ligne, 1 bataillon de zouaves, 1 bataillon de marins et le 1er bataillon de chasseurs à pied, furent réparties sur les points fortifiés de l'enceinte; et le général mexicain Toboada fut

chargé avec sa cavalerie de surveiller la plaine en avant des positions occupées par le régiment du colonel L'Hériller.

Ainsi, 4 bataillons d'infanterie, 1 compagnie du génie, 10 pièces de campagne et 3 pelotons de cavalerie, c'est-à-dire environ 2,600 hommes, formant la garnison d'Orizaba, allaient avoir à repousser l'assaut de l'armée de Saragoza forte de 14,000 hommes et de 28 bouches à feu. Le reste du corps expéditionnaire ainsi que les auxiliaires de Marquez, partis récemment pour la Soledad avec ce général, avaient été échelonnés entre ce pueblo et Orizaba pour maintenir nos communications avec la côte.

Les positions que les Français avaient à défendre présentaient une partie faible, celle du nord; elle était dépourvue de défenses naturelles. Mais, à l'ouest, un défilé étroit formé au nord par le Cerro Borrego, au sud par le Cerro Cristobal, et au milieu duquel passait la route de Puebla que l'ennemi devait suivre pour nous aborder, rendait périlleuse toute attaque de ce côté.

Quant au Cerro Borrego, bien qu'il dominât la ville et qu'il eût, à une autre époque, joué un rôle important dans la prise d'Orizaba, il paraissait tellement inadmissible que l'ennemi se risquât à y monter de l'artillerie,—étant donnés sa hauteur de 350 mètres, l'escarpement de ses pentes, la forêt

dont l'épaisseur à l'ouest formait un obstacle naturel des plus sérieux, et principalement la nécessité pour l'ennemi de passer devant les troupes mexicaines alliées chargées de surveiller la route, — que le général ne jugea pas utile de l'occuper.

C'est pourtant de ce côté que l'ennemi dirigea ses premiers efforts. Le 13, à la tombée de la nuit, le général Ortega, qui avait fait ouvrir d'avance des tranchées dans la forêt, arriva par le chemin de San Andres, monta les pentes du Cerro Borrego et en occupa le sommet avec une partie de la division et quelques pièces de montagne.

Les grand'gardes mexicaines du général Toboada, dans le voisinage desquelles les troupes du général Ortega avaient défilé, n'avaient rien vu, rien entendu!

## CHAPITRE XII

Combat et prise du Borrego. — Siége d'Orizaba.

Il est dix heures du soir quand le colonel L'Hériller reçoit l'avis que l'on entend une rumeur sur le sommet du Borrego. Aussitôt il donne l'ordre au commandant Souville d'envoyer une reconnaissance dans la direction indiquée.

C'est à la compagnie [1] du capitaine Diétrie de marcher : le capitaine réunit ses hommes, leur recommande de gravir lentement les pentes escarpées de la montagne, de manière à arriver au sommet dans un ordre aussi compacte que possible, de garder le plus profond silence et de ne point faire feu s'ils rencontrent l'ennemi, mais de l'attaquer à la baïonnette.

A minuit, nos soldats gravissent le cerro sac au dos, s'aidant des mains pour ne pas perdre l'équilibre, tant la pente est roide, et s'arrêtant de temps à autre pour reprendre ha-

[1] 3e compagnie du 1er bataillon.

leine et resserrer leurs rangs. La nuit est tellement noire qu'on ne voit pas à trois pas; mais si cette obscurité rend la marche des assaillants plus pénible, elle est pour eux d'un secours inestimable, car on ne peut ni les voir ni les compter; et si, de loin en loin, quelque pierre se détache du sol sous le pied qui s'y pose, et roule avec bruit, on peut espérer que l'ennemi n'y a prêté aucune attention.

Après une heure et demie de marche, et au prix d'efforts inouïs, la poignée d'hommes qui suit le capitaine Diétrie parvient à escalader le cerro. Les voilà à un premier ressaut. Là, ils s'arrêtent le temps de se reconnaître et de détacher leur fusil de l'épaule; puis, la baïonnette en avant, ils s'avancent vers un fourré où ils ont entendu un cliquetis d'armes. A peine ont-ils fait dix pas que tout à coup une vive lueur les enveloppe : ils viennent d'être reçus par une décharge à bout portant. Mais, grâce à l'obscurité, personne n'a été atteint.

Alors le capitaine fait mettre les sacs à terre, et il entraîne ses hommes à la baïonnette. Pendant quelques instants, c'est un combat corps à corps, dans l'ombre, et dans un silence qu'interrompent seuls les coups de feu et les cris de rage des Mexicains.

D'abord démoralisés par une attaque aussi

brusque, les Mexicains hésitent, reculent. Le capitaine profite de ce moment pour faire une courte pause, à la faveur de laquelle le lieutenant Sombret parvient à le rejoindre avec sa section ; si bien que, lorsque les troupes d'Ortega essayent de reprendre l'offensive, il fond de nouveau sur elles avec sa compagnie au complet. Vainement les assiégés défendent-ils pied à pied la position ; les Français gagnent du terrain, enlèvent et jettent trois obusiers du haut du cerro, et, pendant une heure, ils ne cessent pas d'avancer.

Cependant, arrivé devant le deuxième ressaut, Diétrie s'aperçoit que les forces de l'ennemi augmentent, et que, pendant sa marche en avant, il a laissé plusieurs de ses soldats en arrière. Craignant qu'on ne vienne à reconnaître le petit nombre de ses braves, et qu'on ne les tourne, il les arrête, les fait embusquer et leur recommande de tenir la position coûte que coûte.

L'espoir du capitaine est que le bruit de la mousqueterie a été entendu d'en bas et qu'un renfort est déjà en route. Il ne se trompe pas. Aux premiers coups de feu, le colonel L'Hériller a fait partir le capitaine Leclerc et sa compagnie[1] : il était environ deux heures ; à trois heures et

[1] 2e compagnie du 1er bataillon.

demie, les nouveaux combattants du 99e arrivent sur le premier palier à côté de leurs camarades.

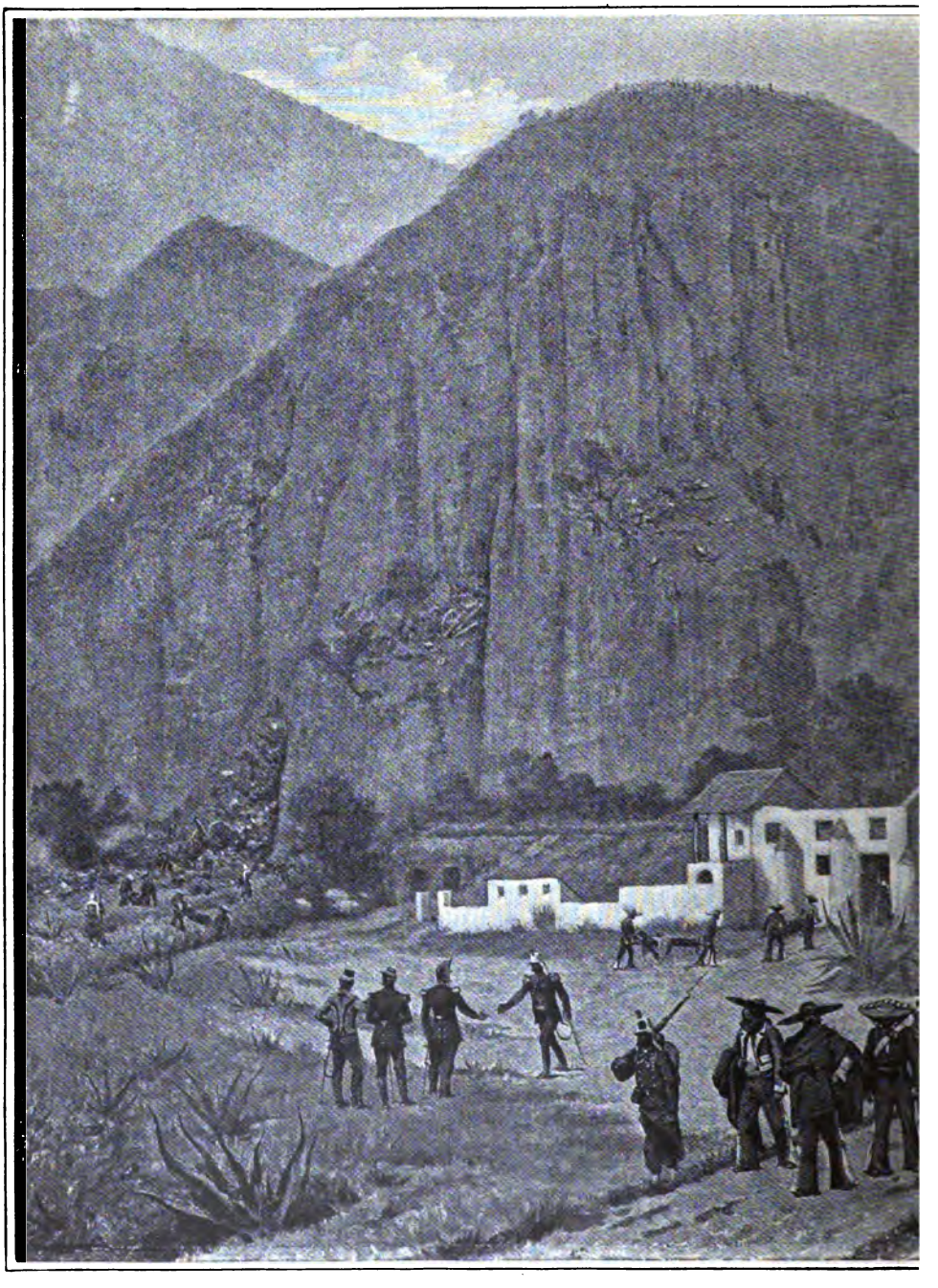
Le capitaine Diétrie, depuis une heure et demie en présence d'un ennemi invisible, mais qu'il savait en nombre, ne se dissimulait pas le danger auquel sa colonne était exposée en cas d'une attaque de la part des troupes établies sur le cerro, ni la confiance que devait donner à celles-ci son attitude défensive trop longtemps prolongée. Il redoutait surtout le jour, qui dirait aux Mexicains que 75 hommes à peine s'étaient attaqués à une brigade entière, l'avaient forcée à reculer, et la bravaient depuis une heure et demie; le jour, qui devait fatalement amener l'écrasement de sa petite colonne. Aussi, dès que les deux compagnies sont réunies, elles s'élancent à l'assaut du plateau. Les Mexicains qui s'étaient retranchés reçoivent vigoureusement cette attaque; deux fois ils cherchent à déborder les Français, deux fois ils sont repoussés. Ces efforts sont les derniers; délogé de toute part, poussé la baïonnette dans le dos, l'ennemi fuit et se débande. A ce moment, Diétrie est blessé, mais le but est atteint, et, grâce à son héroïsme, comme à celui de Leclerc, des lieutenants Crussier et Sombret, et de leurs soldats, l'ennemi est chassé de ses positions. La panique a gagné les troupes d'Ortega; elles se bousculent

dans l'obscurité, elles s'entre-fusillent et sont précipitées ou tombent du haut du Borrego.

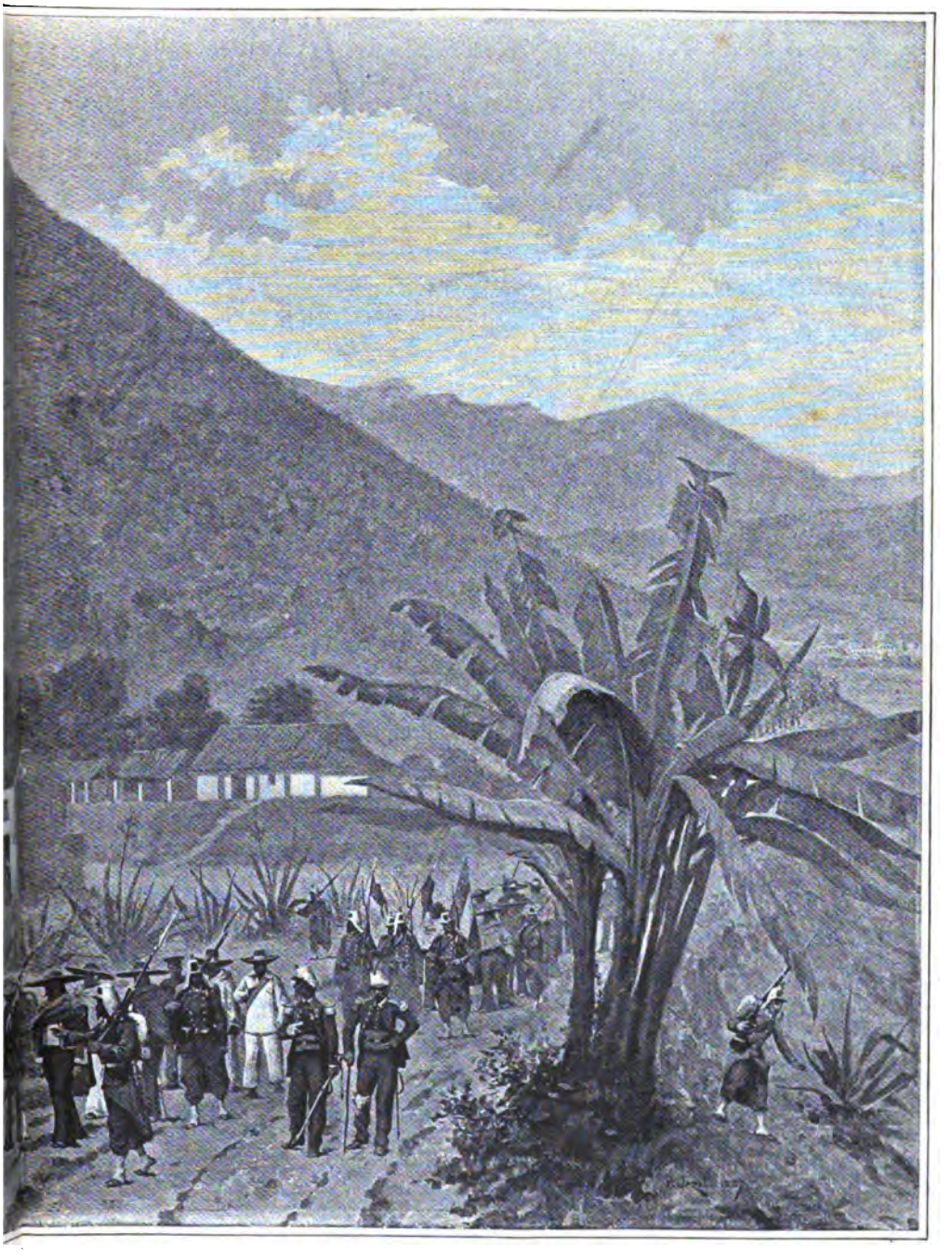
Quand, le lendemain, les premières lueurs du matin glissent sur les pentes du cerro, elles éclairent un spectacle saisissant d'horreur. A l'ouest, à cent mètres au-dessous du second palier, plateforme rocheuse que le plateau surplombe, on aperçoit un entassement de cadavres qui ont été broyés dans leur chute; plus loin, des corps inanimés, suspendus à des saillies de rochers, montrent des figures qui ont conservé dans la mort l'expression de la plus profonde épouvante; ici, un malheureux blessé qui fait de vains efforts pour repousser deux cadavres dont le poids l'étouffe; là, un soldat arrêté dans sa chute par une branche qui le tient suspendu au-dessus d'un précipice où l'attend une mort certaine, roule des yeux terrifiés et suppliants. Enfin, sur le plateau même, des rangées de cadavres au milieu de mares de sang.

Dans cette attaque héroïque, d'une folle audace, que jamais en plein jour on n'aurait osé tenter, 150 soldats du 99e avaient culbuté 2,000 hommes déjà en possession du Borrego, et mis en fuite le reste de la belle division de Zacatecas, l'orgueil de l'armée mexicaine.

Ortega laissait entre nos mains un drapeau, 2 fanions, 3 pièces d'artillerie, 200 prisonniers,



LE BORREGO. — A



APRÈS LE COMBAT

et, sur le champ de bataille, 200 morts ou blessés, dont 2 colonels et 2 lieutenants-colonels.

Les compagnies Diétrie et Leclerc avaient 6 hommes tués et 28 blessés, dont 4 officiers sur 5 présents, le sergent-major Gatz et le fourrier Groz. Le capitaine Diétrie, les vêtements criblés de balles, était au nombre des blessés : une balle avait brisé son revolver et traversé sa main ; blessure heureusement sans gravité et que le jeune vainqueur du Borrego pouvait à juste titre considérer comme une caresse de la gloire [1].

Pendant cette même nuit du 14 juin, Saragoza s'était avancé par la route d'El Ingenio, et avait ouvert à douze cents mètres une parallèle s'étendant jusqu'au Rio Blanco. A la droite de cette ligne, il avait établi une batterie de six pièces de campagne, et il avait disposé le reste de son artillerie sur la route même.

Le lendemain, à cinq heures du matin, l'ennemi ouvre son feu contre la garita de Puebla et la maison de l'octroi. Le tir des Mexicains, d'abord trop élevé, finit par avoir une assez grande pré-

[1] Nommé capitaine pour sa belle conduite au combat de la Barranca Seca, le 18 mai, Diétrie était proposé le 14 juin, moins d'un mois après, pour le grade d'officier supérieur; et le même courrier qui rapportera de France la confirmation de sa nomination de capitaine lui annoncera sa promotion au grade de chef de bataillon.

cision pour rendre la maison de l'octroi intenable et forcer la compagnie qui l'occupe à l'abandonner.

Le général Douay, qui dirige la défense, fait répondre au feu, mais lentement, dans le but de ménager nos munitions, sensiblement diminuées depuis la journée du 5 mai. Puis, comme nos épaulements sont encore insuffisants, bien qu'ils aient acquis depuis la veille au soir plus d'épaisseur, partant plus de résistance, et comme il est difficile de se procurer des sacs à terre, le général y supplée par des balles de coton dont on a découvert l'existence dans les magasins de la ville. En moins d'une heure, et sous le feu des batteries ennemies, on parvient à doubler l'épaisseur et la hauteur des parapets, et l'on établit sur la chaussée empierrée des masques couvrant nos communications.

A dix heures, sur l'ordre du général, qui veut réserver ses munitions pour tirer sur les colonnes d'assaut, on cesse le feu; celui de l'ennemi cesse presque aussitôt, et ne reprend dans le courant de la journée qu'à de rares intervalles et par salves. Pendant ce temps, les deux compagnies maîtresses du Borrego s'y étaient retranchées, tant bien que mal, dans la prévision d'un retour offensif.

Il n'est pas vraisemblable que l'ennemi tente

de reprendre la position; toutefois, le général trouve prudent d'envoyer le capitaine du génie Coëtpont et quelques sapeurs sur le haut du cerro, pour qu'ils en organisent la défense, ramènent sur le plateau les trois obusiers de montagne précipités du haut de la plate-forme, mais arrêtés à trente mètres au-dessous par un massif d'arbres, et pour qu'ils les mettent en batterie.

A deux heures, cette batterie entre en action. Aux premiers obus qu'elle lance avec une heureuse précision, on voit l'infanterie se retirer et se mettre à l'abri. Ce résultat obtenu, comme c'était le but à atteindre, la batterie rentre dans le silence; on se contente d'observer les mouvements de l'armée de Saragoza.

Dans l'après-midi, celle-ci amorce un nouveau boyau de tranchée; et de cinq à six heures du soir, son artillerie recommence un feu assez violent contre nos défenses. Saragoza paraît résolu à faire un siége. A voir ses démonstrations, on pourrait croire qu'il a l'intention de brusquer le dénoûment en livrant un assaut; mais ce ne sont là que des apparences. La vérité est que Saragoza a perdu la confiance qu'il avait en se présentant devant Orizaba. Hier, il voyait déjà la division de Zacatecas foudroyant du haut du Borrego la garnison française, la forçant d'évacuer la ville; et lui, le vainqueur du 5 mai, il se tenait prêt à se

ruer sur nous et à achever la victoire. Mais il n'avait compté ni avec l'attaque de Diétrie, ni avec la défaite et la fuite des troupes du général Ortega, ni avec la démoralisation qui s'était emparée de ses soldats.

A l'heure présente, Saragoza sent toute son impuissance; il va nous en donner la preuve à très-bref délai.

La nuit étant venue, nos sapeurs se hâtent d'amorcer une ligne de contre-approche, partant de nos batteries et s'étendant vers la gauche, afin d'agrandir notre front. Cette ligne doit s'étendre successivement, en forme de crémaillère, jusqu'au Rio Blanco, sur une longueur de six cents mètres. L'ennemi, auquel on ne peut dérober ce travail, l'inquiète en tirant sur nos travailleurs, mais sans leur faire éprouver aucune perte. En même temps, un garde du génie, 15 chasseurs à pied et 200 cavaliers indigènes sont envoyés au pont de Jalapilla, pour le barricader et en fermer le passage à 2,000 cavaliers de Saragoza dont la présence sur la rive droite du Rio Blanco a été signalée, et auxquels on prête l'intention d'investir la place au sud. A part ces deux colonnes de travailleurs, le reste des troupes, épuisé de fatigue, repose; et l'action de vive force que le général a décidée contre les batteries ennemies est ajournée au lendemain.

Mais le lendemain, 15 juin, dès le point du jour, la plaine est complétement libre; Saragoza a profité de la nuit pour se retirer. Ses démonstrations de la veille n'avaient donc en réalité pour but que de masquer ses projets de retraite.

Les déserteurs et les gens du pays qui arrivent au camp nous annoncent que les troupes libérales se retirent très-abattues, et que leurs chefs ont de la peine à les empêcher de déserter. Ces faits nous sont confirmés par M. Delsaux, chef d'escadron d'artillerie de marine et commandant la place d'Orizaba, qui, enlevé par des coureurs, dans la matinée du 13, était resté deux jours prisonnier dans le camp ennemi, et que Saragoza venait de faire remettre en liberté sur parole.

Saragoza repassait en effet les Cumbres, il s'établissait avec le gros de ses forces à Tehuacan, et faisait occuper par des détachements la Cañada et San Andres.

L'échec du 5 mai était vengé; le drapeau de la France pouvait désormais flotter fièrement au sommet conquis du Borrego.

## CHAPITRE XIII

**La place d'Orizaba mise en état de défense. — Les terres chaudes : les guerrillas et les pluies. — Nos convois. — La lutte pour l'existence. — Les fièvres pernicieuses. — Vera Cruz et le vomito. — Des renforts sont annoncés. — Arrivée de l'intendant Friant, qui prend la direction des services administratifs.**

L'admirable fait d'armes du 15 juin, qui venait de forcer l'ennemi à repasser les monts, nous avait fait échapper au danger d'une retraite dont la conséquence immédiate eût été de nous contraindre à rétrograder jusqu'à Cordova. L'occupation de cette ville nous eût rapprochés, il est vrai, de la Vera Cruz, notre port de ravitaillement; elle aurait diminué les difficultés que nous éprouvions à faire escorter nos convois, — difficultés chaque jour plus grandes, — mais elle ne nous aurait donné ni la position stratégique, ni la sécurité, ni les casernements, ni le climat salubre d'Orizaba, c'est-à-dire un ensemble de conditions présentant au point de vue militaire et politique une importance exceptionnelle.

Le corps expéditionnaire allait donc conserver ces précieux avantages en restant maître du plateau d'Orizaba. Cependant une grande menace planait sur lui; car si l'ennemi avait renoncé à l'aborder de front, c'était avec l'intention de porter tous ses efforts dans les terres chaudes, de le couper de la Vera Cruz et de l'affamer. Combattre pour ne pas mourir de faim, voilà désormais notre lot en attendant l'arrivée des renforts.

Le premier soin du général de Lorencez, en rentrant à Orizaba, avait été de demander au ministre de la guerre de nouvelles troupes pour reprendre la campagne. Le même courrier avait porté au maréchal Randon les désillusions de notre chef, qui, douloureusement affecté de son échec devant Puebla, et navré d'avoir témoigné une confiance aveugle au ministre de France, avait rompu avec lui toute relation. En faisant remonter jusqu'à M. de Saligny la responsabilité de nos malheurs, le général s'accusait de sa trop grande crédulité, et confessait, — avec cette loyauté qui était le fond même de son caractère, — les erreurs dans lesquelles il était tombé.

Ce devoir rempli, c'est-à-dire la douloureuse page du passé fidèlement retracée, les embarras du présent et les périls de l'avenir nettement

exposés, le général de Lorencez ne songea plus qu'à aplanir les unes et à conjurer les autres dans la limite du possible.

Au milieu de toutes ces tribulations, nous eûmes la joie, le 28 juin, de saluer le retour au milieu de nous de M Jupin, sous-lieutenant de chasseurs à pied, et de douze soldats, prisonniers du 5 mai, que nous croyions morts. Ils avaient été reconduits à nos avant-postes par ordre du général Saragoza. Nous apprîmes par M. Jupin que dix blessés français étaient encore à l'hôpital de Puebla, et qu'aussitôt guéris, ils nous seraient rendus. Ces soldats étaient les nommés :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1er bataillon de chasseurs à pied. | Groslambert, | sergent-major. | amputé. |
| | Defflin . . . | fourrier. . . . | blessure légère à la cuisse. |
| | Theuzillot. . | soldat . . . . | amputé. |
| | Pen. . . . . | id. . . . . | id. |
| | Pichon . . . | id. . . . . | blessure légère à la jambe. |
| | Croissant . . | id. . . . . | id. |
| 2e zouaves. | Naëff. . . . | id. . . . . | amputé. |
| | Givodon . . | id. . . . . | id. |
| Infanterie de marine. | Ketz . . . . | id. . . . . | blessure suivie de fièvre typhoïde. |
| | Simon . . . | id. . . . . | blessure à la jambe. |

Quant au médecin-major du 99e de ligne, le docteur Verjus, — qui avait disparu pendant la journée du 5 mai, emporté par son cheval dans

la direction de Puebla, — le doute à son égard n'était plus possible : il avait été tué à l'ennemi.

Deux jours après la rentrée de nos prisonniers, le général de Lorencez fit mettre en liberté vingt-cinq officiers mexicains.

Pendant ce temps on poussait avec activité les travaux de défense de la place d'Orizaba.

En avant de la porte de Puebla on avait achevé de construire trois batteries de deux pièces chacune, et l'on avait terminé la ligne de contre-approche, partant de nos batteries et s'étendant en forme de crémaillère jusqu'à proximité du Rio Blanco.

La défense du Borrego avait été complétée :

1° Par la construction en pisé de deux baraques crénelées, abritant la compagnie de grand'garde qui occupait le sommet de la montagne;

2° Par un chemin en lacet destiné à faciliter les communications avec Orizaba.

Au nord, dans la partie de la plaine comprise entre le Borrego et l'Escamela, on avait établi un camp retranché que protégeaient une batterie et trois redans construits sur trois mamelons découvrant parfaitement la plaine. Deux postes de cavalerie mexicaine avaient été chargés de surveiller les chemins descendant des montagnes.

Dans la plaine même de l'Escamela, et à cheval sur la route qui conduit à Cordova, on avait mis

la dernière main aux retranchements commencés, et on les avait reliés : à droite, avec les jardins qui entourent la ville et aboutissent à deux barrancas et à plusieurs ruisseaux d'un accès très-périlleux; à gauche, avec les marais situés non loin de l'*Église indienne,* et qui se prolongent, en couvrant tout le faubourg, jusqu'au pied des montagnes. L'Église indienne occupait la partie centrale de cette ligne, et suffisait à en assurer la défense. Une compagnie logée dans le faubourg la mettait d'ailleurs en communication avec la place.

Du côté du sud, le pont de Jalapilla, le seul qui permît de franchir le profond ravin sur lequel il était jeté, était à l'abri de toute surprise. En somme, l'ensemble des ouvrages élevés autour d'Orizaba constituait à la ville une forte ceinture défensive.

Dès que ces travaux eurent été terminés, le général en chef prit les dispositions nécessaires pour assurer la défense extérieure et intérieure, et le corps expéditionnaire se trouva bientôt prêt à toute éventualité. Il se sentit fort des positions conservées, du prestige de ses armes reconquis, et de son courage dont l'adversité n'avait pu triompher. Il ne restait qu'à assurer son ravitaillement, à maintenir à tout prix ses communications avec la Vera Cruz. C'est donc

vers ce but que le commandement porta son activité et ses soins. Avant tout, il lui importait que la poignée de héros qui, depuis six mois, conservait à la France la Vera Cruz, base principale de nos opérations, et à laquelle le capitaine de vaisseau Roze, le lieutenant-colonel d'état-major Lacroix, et les officiers des différentes armes, donnaient l'exemple de tous les courages, pût se montrer jusqu'au bout à la hauteur de son héroïsme. Or, ils étaient à peine six cents hommes à la Vera Cruz, dont trois cents seulement disponibles pour le service de guerre, bien que le commandant Roze n'eût pas hésité à dégarnir les équipages des navires pour atteindre cet effectif. Ne fallait-il pas, en effet, pourvoir à la défense de la place mal protégée par des murs sans fossés et écroulés en divers endroits; assurer le service des hôpitaux; fournir les travailleurs nécessaires pour le débarquement et l'emmagasinement des denrées apportées par les navires; préparer et diriger sur la Tejeria les chargements des convois destinés à Orizaba? Et n'avait-on pas, en outre, à payer un tribut journalier à ce climat dévorant sous lequel s'accomplissaient tous ces travaux?

Eh bien! la garnison de la Vera Cruz fera ce qu'on attend d'elle; en dépit de tout, elle poursuivra sa glorieuse tâche pendant que les cama-

rades échelonnés entre la côte et Orizaba vont se prodiguer aussi dans les marches, les travaux et les combats auxquels ils seront exposés dans les terres chaudes.

Mais, pour qu'on se rende bien compte des difficultés et des périls à surmonter, il est utile de dire quelques mots de la nature d'un terrain que nous avons très-sobrement indiqué au début de ce récit, pressé que nous étions de courir vers la zone plus tempérée des hauts plateaux et vers sa lumière, non moins éclatante, mais plus saine.

La Vera Cruz est entourée de dunes, de sables mouvants qui s'étendent parallèlement à la côte sur une profondeur de trois kilomètres environ. Point de route sur ce sol impraticable aux voitures. Au delà de ces dunes, d'immenses marais couverts d'une végétation tropicale formant des bois épais, à travers lesquels a été tracé le chemin de fer à voie unique, de douze kilomètres, qui relie la Vera Cruz à la Tejeria, tête de ligne de nos convois.

Au sortir de la Tejeria, position malsaine où s'effectue l'emmagasinement des denrées destinées à l'armée, le terrain reste marécageux, sans culture, couvert d'une végétation qui forme des halliers impénétrables. La route, uniquement tracée par les charrois, est coupée par le ravin de Rio San Juan d'une traversée extrêmement dan-

gereuse pour les voitures, à cause de ses pentes escarpées. Trois ou quatre attelages de dix à douze mules sont quelquefois nécessaires pour les tirer de ce pas. — Puis on laisse derrière soi deux pueblitos, l'hacienda de San Juan, située au milieu des bois à proximité de la rivière, et l'on atteint la Soledad, village important à quarante-huit kilomètres de la Vera Cruz, ayant une altitude de quatre cent trente-neuf mètres.

Quand on quitte la Soledad, on franchit le Rio Jamapa sur un pont à cinq arches de vingt-cinq mètres. Cette rivière, dont les rives sont boisées, est fortement encaissée; ses eaux qui descendent du pic d'Orizaba sont abondantes, rapides, et, dans la saison des pluies, leur niveau s'élève considérablement. Pendant la grande sécheresse les arrieros passent volontiers un gué voisin du pont et praticable aux voitures. Mais si, pendant la grande crue des eaux, le pont vient à être emporté ou détruit, toute communication entre Vera Cruz et Orizaba cesse fatalement.

En résumé, terrain marécageux, boisé et raviné: telle est la nature du pays entre la Vera Cruz et la Soledad.

Au delà du Rio Jamapa la route gravit une pente rapide, traverse le ranchero de Palo Verde, le pueblo de Camaron et les bois qui y font suite; puis elle arrive à Paso Ancho, y rencontre un

ravin qu'elle passe pour remonter vers un plateau entièrement découvert et aboutissant à Paso del Macho. Entre ce pueblo et le rancho de Chiquihuite, il reste à franchir trois profonds ravins, sur trois mauvais ponts. Là on est à la limite des terres chaudes.

C'est donc sur cette route mauvaise, difficile dans des conditions ordinaires, praticable pendant une partie de la saison des pluies au prix de fatigues inouïes et de dangers sans nombre, que va se jouer le drame du ravitaillement d'Orizaba.

Or, cette saison redoutée a commencé. Il pleut déjà, il pleut chaque jour, et les eaux de la veille s'ajoutant à celles du lendemain transforment les terres chaudes en lacs de boue, grossissent les rivières et les jettent hors de leur lit.

D'ailleurs, la lutte entre le climat de la *tierra caliente*, ses guerrillas et nos colonnes n'est pas à son début ; elle remonte au lendemain de notre retour de Puebla, et nous avons pu constater dès le mois de mai la marche ascendante des maladies, par les ravages faits dans la colonne Douay, et l'excellente organisation des partis de guerrilleros, par la nécessité où la colonne du colonel Hennique s'est trouvée de reprendre à l'ennemi les positions du Chiquihuite.

En réalité, la lutte ne fait que se poursuivre. Malheureusement, malgré toute la prévoyance

du commandement pour régler la marche des convois de manière que le service des subsistances ne souffrît jamais de retard, il se passa un fait qui faillit avoir les plus graves conséquences. On attendait le général Marquez parti au commencement de juin avec 2,000 cavaliers et 180 voitures d'administration qu'il devait faire charger à la Vera Cruz et ramener aussitôt. Or, le général, en apprenant l'attaque d'Orizaba, avait subitement quitté la Tejeria, et il était revenu, sans vivres, mais avec sa cavalerie dont nous n'avions que faire et que nous allions avoir à nourrir.

Il est très-probable qu'en agissant ainsi Marquez avait cédé à la conviction que sa présence à Orizaba était indispensable; mais il n'est pas invraisemblable non plus que, connaissant la répugnance de ses troupes à escorter des convois en terres chaudes, il n'ait cru prudent de profiter de la circonstance pour les ramener, tout d'une traite, dans la région tempérée, plutôt que de s'exposer à les voir déserter. Toujours est-il que Marquez proposa au général de Lorencez d'employer aux convois des terres chaudes les troupes françaises stationnées à Cordova et de faire occuper cette place, sous son commandement, par l'infanterie, l'artillerie et une partie de la cavalerie mexicaines. L'offre fut accueillie, à cela près que le général de Lorencez trouva bon de maintenir à

Cordova un bataillon de fusiliers marins et une section d'artillerie de marine, et ce fut le colonel Hennique qui partit à la place de Marquez pour ramener de la Tejeria le convoi de vivres que ce dernier y avait laissé.

Ce convoi était fortement escorté, attendu que le ravitaillement du corps expéditionnaire se trouvait intimement lié au succès de sa marche et de son prompt retour. Aussi, quelle ne fut pas l'angoisse générale quand, peu de jours après le départ du colonel Hennique, on apprit que toutes les guerrillas du général La Llave se concentraient entre la Vera Cruz et Cameron, avec l'intention de lui barrer la route ! Cette nouvelle détermina le commandement à prendre sans retard une mesure d'économie indispensable. Toutes les rations, celle de la viande exceptée, — on augmenta celle-ci, — furent réduites[1]; la ration de fourrage fut remplacée par du maïs vert, en attendant l'heure prochaine où la canne à sucre verte[2] serait elle-même substituée au maïs.

En même temps, il acheminait le bataillon

[1] La ration de pain fut réduite de 750 à 500 grammes; les officiers n'en touchèrent plus qu'une. La ration de viande fut portée à 360, puis à 400 grammes. La ration de vin fut réduite à deux par semaine.

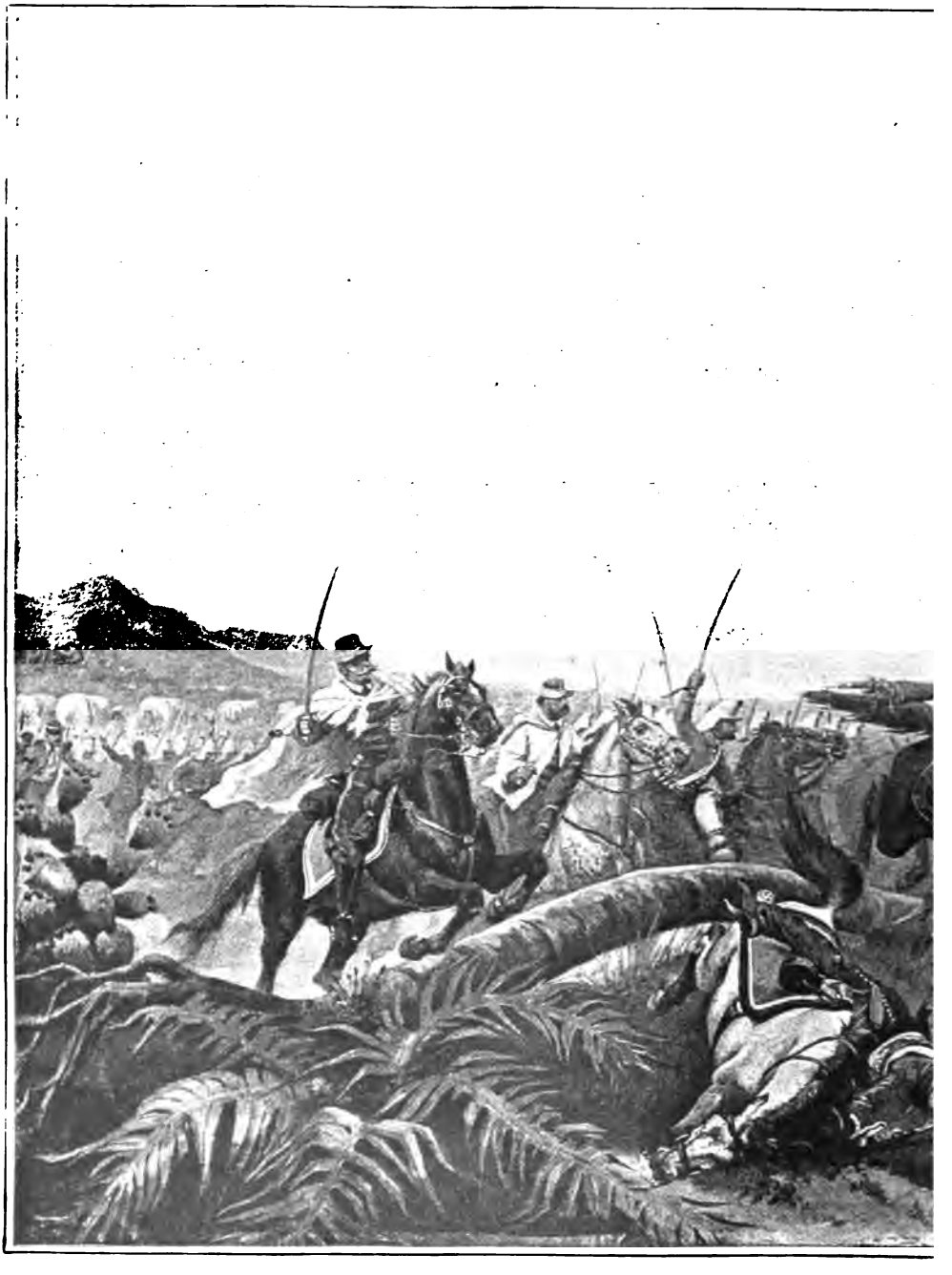
[2] Cette nourriture finit par déterminer chez nos chevaux, dont la langue se coupait, la salivation, l'impossibilité de mâcher et la mort.

Souville vers le Chiquihuite pour qu'il se mît en communication avec la colonne Hennique et lui prêtât main-forte. La précaution ne fut pas inutile; 4,000 guerrilleros avaient occupé la Soledad aussitôt après le passage de cette colonne et se disposaient à brûler le pont construit sur le Jamapa. L'arrivée inopinée, le 6 juillet, du commandant Souville, qui, n'ayant trouvé au Chiquihuite aucune nouvelle du colonel Hennique, avait eu l'heureuse inspiration de descendre immédiatement jusqu'à la Soledad, fit battre en retraite les guerrillas.

A la vérité, leurs bandes sont là; on les sent rôdant autour du bataillon du 99e et du convoi Hennique en route depuis le 5 juillet pour Orizaba; mais le commandant Souville garde le pont de la Soledad; les deux colonnes françaises sont déjà en communication et peuvent se prêter un mutuel appui. L'ennemi en fait l'expérience le jour même, au retour du capitaine Vercin, qui avait été envoyé à la Soledad avec un peloton de chasseurs et une compagnie de zouaves pour reconnaître le bataillon Souville. Le capitaine ralliait les zouaves qu'il avait laissés à 10 kilomètres de là au Rio de Piedra, quand, à mi-chemin, il se voit tout à coup assailli par une troupe de 150 cavaliers mexicains. Envoyer aussitôt deux chasseurs, l'un au commandant Souville, l'autre au capitaine

de la compagnie de zouaves, pour les prévenir de sa situation, telle est la première mesure prise par le capitaine Vercin. Mais que faire avec 25 cavaliers attaqués par devant, exposés par derrière à la fusillade partant des fourrés environnants, sinon battre en retraite et attendre du secours? C'est le parti que prend le capitaine, qui lentement se rabat sur la Soledad sans se laisser entamer. Un chasseur est blessé, deux tombent au pouvoir de l'ennemi, et celui qui a été envoyé au poste de Rio de Piedra est massacré. Mais, plus heureux que son camarade, le cavalier parti pour la Soledad ramène une compagnie du bataillon Souville. Alors la scène change; l'infanterie ouvre son feu, les chasseurs chargent, et les guerrilleros qui ont 30 hommes sur le carreau lâchent pied. Cette leçon a pour effet de permettre au convoi et à son escorte d'atteindre la Soledad, le 11 juillet, sans apercevoir l'ombre d'un sombrero. Ils ont mis six jours pour franchir une distance de 8 lieues; et ils ne sont au terme ni de leur voyage, ni de leurs fatigues, ni de leurs souffrances. Il pleut, en effet, sans désemparer, et à tous moments ce sont de nouveaux abîmes sous les pas de nos colonnes de ravitaillement.

Le général de Lorencez, qui suivait avec anxiété la marche du colonel Hennique, apprécia rapidement la situation dans toute sa gravité, et, déses-



ATTAQUE D'

D'UN CONVOI

pérant de voir arriver à temps à Orizaba les vivres attendus, il fit partir pour le Chiquihuite 180 mulets de bât sur lesquels on avait ordre de décharger une partie du grand convoi, et auxquels on devait faire rebrousser chemin immédiatement. Mais quand la petite colonne arriva au Chiquihuite, le 12, le colonel Hennique était encore à six jours de marche. Attendre le convoi, c'était laisser les magasins d'Orizaba vides; aller au-devant, c'était courir de gros risques et outrepasser les instructions. Il y avait là une grave détermination à prendre. M. Wuillaume, adjoint à l'intendance et momentanément détaché au Chiquihuite, la prit. Il se mit à la tête du petit détachement et partit avec les 180 mulets au-devant du convoi. Il le rencontra à Palo Verde le 13, chargea les mulets, et le quatrième jour, grâce à son énergique initiative, Orizaba était ravitaillée[1].

Le colonel Hennique arriva seulement le 21, avec des hommes harassés, de nombreux malades, des animaux fourbus et un matériel réclamant les plus sérieuses réparations. Mais la rapidité avec laquelle les convois se succédaient forcé-

[1] Élève de Metz, officier d'artillerie entré dans l'intendance, M. Wuillaume apportait dans ses fonctions, dès le début de sa carrière, la prévoyance de l'administrateur, le coup d'œil et la décision du soldat.

ment ne laissait guère de temps pour faire reposer les animaux et pour exécuter les travaux de réparation. A telle enseigne que, le 23, une nouvelle colonne a repris la route de la Vera Cruz à travers les mêmes périls et toujours sous une pluie torrentielle et incessante.

Cette fois c'est le commandant Lefèvre qui est allé demander à notre base de ravitaillement le pain et le maïs dont hommes et bêtes ont besoin pour vivre. Le commandant a quitté Orizaba avec 450 mulets, 108 chariots et 40 sapeurs du génie, en même temps que le colonel L'Hériller, le capitaine d'état-major Castex, le lieutenant de vaisseau Le Helloco, 2 pelotons de chasseurs d'Afrique et 1 brigade de gendarmerie s'acheminaient vers Cordova : — le colonel pour prendre le commandement supérieur du pays compris entre cette ville et le Chiquihuite; le capitaine Castex et le lieutenant de vaisseau Le Helloco pour rentrer en France; les deux pelotons et la brigade pour relever les camarades en garnison à Cordova.

Pendant que le commandant Lefèvre descendait péniblement vers la côte, qu'il traversait le Rio Jamapa au gué de San Diego, — car le pont de Soledad avait été brûlé par l'ennemi, aussitôt après le passage du précédent convoi, — qu'il y laissait le lieutenant Mahieu et les sapeurs du

génie, avec la mission de faire au gué les travaux nécessaires pour rendre le passage franchissable au convoi qui allait revenir, et qu'il gagnait la Tejeria, le 24 juillet, le commandant Souville recevait l'ordre de diriger 3 compagnies sur le gué de San Diego pour y protéger les travaux et y attendre le retour de la colonne Lefèvre.

C'est le 29 que le commandant arriva à la Tejeria; la fièvre jaune y battait son plein; c'est le 3 qu'il en repartit, ce n'est que le 10 qu'il bivouaqua à Paso Ancho avec son convoi diminué, des troupes sur les dents et une centaine de malades, dont dix atteints de la fièvre jaune. Il lui avait été impossible de dépasser 7 à 8 kilomètres par jour, bien que, pour sortir quelques voitures des ornières où elles s'étaient enfoncées jusque par-dessus les roues, on eût quadruplé et quintuplé les attelages. C'est que, sous l'effort des 40 ou 60 mules, les flèches de grosses voitures, les timons de voitures réglementaires s'étaient brisés, et il avait fallu peiner de nouveau, réparer les voitures sur place et renouveler les tentatives jusqu'au succès. Dans de pareilles conditions de marche et en présence des précautions de chaque moment dont il avait fallu s'entourer pour avancer compactes sous la menace permanente d'une attaque, 15 lieues en 8 jours, c'était tout ce qu'on pouvait attendre d'efforts humains!

« J'ai remarqué pendant ce trajet de la Tejeria « au Chiquihuite », écrivait le commandant Lefèvre dans son rapport, « qu'il fallait s'avancer « avec une prudence et une attention incessantes. « Une avant-garde éclaire le terrain en avant, à « droite, à gauche, fouille les bois, les ravins, et « ne rencontre rien. Un instant après, ces bois « et ces ravins regorgent d'hommes à pied; der- « rière eux sont autant de cavaliers. Tous étaient « cachés derrière un rideau de bois ou un mouve- « ment de terrain trop éloigné pour être fouillé. « A un signal invisible pour nous, l'ennemi vient « se porter au point indiqué d'avance et attend « patiemment une occasion. Si elle ne se présente « pas, la troupe se disperse sans être vue et va « se porter par des marches rapides et des dé- « tours sur notre route et guetter une nouvelle « occasion. C'est surtout au passage des ravins, « des barrancas, qu'il faut s'attendre à quelque « événement. Il est rare qu'il ne s'y trouve pas « quelque embuscade. Pour tenir en respect cet « ennemi, il est indispensable de laisser au pas- « sage de chaque barranca une section d'une des « compagnies de tête du convoi, jusqu'à ce que la « dernière voiture soit passée. Cette troupe, « toute petite qu'elle soit, suffit pour éloigner le « danger. Il faut en outre que les voitures serrent « toujours, qu'elles n'aient jamais entre elles

« plus de trente à quarante pas d'intervalle.
« C'est un soin dont il ne faut jamais se départir,
« malgré la lenteur qu'il apporte dans la marche. »

Ces conseils étaient ceux d'un homme mûri par les laborieuses étapes que nous avons énumérées et dont aucune des souffrances ne lui avait été épargnée.

En arrivant au rancho del Sordo, le commandant Lefèvre fut attaqué par une bande de 2,000 cavaliers qui parvinrent, à la faveur du désordre jeté parmi les arrieros, à enlever plusieurs attelages. Le capitaine de Foucault, avec un peloton de chasseurs d'Afrique et la compagnie de voltigeurs Chambon, accourut à la première alerte. Le capitaine enleva son peloton et chargea vigoureusement; les voltigeurs poursuivirent l'ennemi de leurs feux, pendant que le convoi reprenait sa marche un instant interrompue.

Le même jour, 10 août, le pont en pierre de Paso del Macho échappa à la destruction grâce à l'apparition de 3 compagnies envoyées du Chiquihuite par le commandant Souville. Elles arrivèrent à point pour donner la chasse à une troupe de guerrilleros déjà en train de desceller les pièces importantes du tablier, et pour conserver un pont auquel il eût été très-difficile de suppléer, en raison de la hauteur et de l'escarpement des berges du cours d'eau qu'il franchit. Aussi le

général de Lorencez, estimant qu'il était capital de s'assurer un passage aussi important, le fit-il occuper sans retard par deux compagnies détachées du Chiquihuite. Ces compagnies se couvrirent par des ouvrages de campagne qu'elles exécutèrent sous la direction de leurs officiers. Protégées de la sorte et séparées seulement par une distance de 10 kilomètres du poste du Chiquihuite, elles purent faire bonne garde sans courir le risque d'être enlevées.

Grâce à ces précautions, le convoi Lefèvre rentra à Orizaba le 17 août. Le commandant en était parti le 23 juillet; il ne lui avait donc pas fallu moins de vingt-cinq jours pour faire soixante-quatre lieues et charger ses voitures. Pendant ce long trajet, les troupes et les animaux de la colonne ayant naturellement vécu sur le chargement du convoi, les approvisionnements s'en étaient trouvés réduits de moitié. Ce fut une nouvelle déception pour le général de Lorencez. Du jour où le général s'était décidé à ne pas abandonner Orizaba, il avait senti l'impérieuse nécessité d'y constituer une grande réserve pour parer à l'imprévu, et il avait poursuivi ce but avec la ténacité d'un chef hanté par la crainte de voir tout à coup ses communications avec la côte supprimées et ses troupes réduites à la famine. Et sa prévoyance devenait vaine, ses efforts restaient

inutiles! Après chaque retour de convoi, la vérité apparaissait plus poignante ; on se retrouvait toujours devant cette obligation inéluctable : vivre au jour le jour!

Cette fois le général de Lorencez n'avait pas attendu le retour du commandant Lefèvre pour diriger vers la Vera Cruz une colonne légère composée de 200 mulets de bât et seulement de 8 voitures. Quatre compagnies du 1er bataillon de chasseurs à pied et 25 gendarmes, sous les ordres du lieutenant-colonel Mangin, les escortaient. Le trajet à l'aller se fit sans accident; mais au retour le lieutenant-colonel pensa un moment à abandonner ses voitures, qu'on ne parvint à arracher du milieu des vases où elles disparaissaient presque qu'au prix des plus grands efforts.

Les quatre jours de marche employés pour se rendre de la Tejeria à la Soledad prouvèrent l'impossibilité de continuer, entre ces deux points, le mode de transport par voitures, vu les difficultés du terrain et la mauvaise saison auxquelles on allait encore être exposé au moins pendant deux mois. Le mode qui s'imposait désormais était le transport à dos de mulet. Par ce moyen les voitures n'auraient plus à franchir le Rio Jamapa; elles attendraient sur la rive droite les convois de mulets qui viendraient apporter leurs chargements.

Sans doute, c'était bien là le remède au mal, mais les moyens pour l'appliquer nous faisaient défaut. Il eût fallu, en effet, pour opérer cette importante modification, se procurer un certain nombre de mulets de bât et faire occuper la Soledad; mais entre Orizaba et la Vera Cruz on n'aurait su trouver un mulet ni pour argent ni pour or; et quant à diminuer les garnisons du Chiquihuite, de Cordova ou d'Orizaba, il n'y fallait pas songer, dans un moment où il n'était bruit que d'une attaque de cette dernière place par toutes les troupes de la République.

C'est dans cette situation critique que nous surprit la nouvelle de l'arrivée des renforts attendus de France. Elle fut apportée à Orizaba, le 29 août, par le lieutenant-colonel Mangin, en même temps que le courrier d'outre-mer. Nous apprîmes qu'une première colonne de 2,000 hommes, — commandée par le colonel Brincourt du 1er régiment de zouaves, — précédait un corps d'armée de 25,000 hommes placé sous les ordres du général Forey, et que l'Empereur l'avait fait partir en toute hâte, dans la crainte que le général de Lorencez n'éprouvât de sérieuses difficultés à se maintenir avec le faible effectif dont il disposait. Cette colonne était pourvue de train, de voitures, de mulets de bât en quantité suffisante pour que les mulets d'attelage pussent être utilisés au

transport à dos, et elle comptait des troupes d'administration. En résumé, elle était constituée de manière à se suffire à elle-même.

L'intendant Friant, l'intendant Wolf, le sous-intendant Lejeune suivaient de près cette colonne. L'intendant Friant venait prendre la direction des services administratifs, lourde tâche échue au sous-intendant Gaffiot dans les circonstances les plus accablantes, le 5 mai, le jour même de la mort du regretté Raoul, frappé par un boulet ennemi. Cette succession, l'intendant Gaffiot l'avait conservée jusqu'à l'heure présente, c'est-à-dire pendant la période la plus critique de la campagne; il avait fait face à des difficultés sans précédent et s'était montré de taille à porter la responsabilité écrasante qui a pesé sur lui pendant cinq mois de semi-détresse. Sans sa robuste constitution le sous-intendant Gaffiot aurait payé de sa vie ses fatigues et ses angoisses, et quand, l'année suivante, il dut rentrer en France pour se soigner, sa santé était gravement compromise.

L'intendant Friant, qui allait lui succéder, était connu de toute l'armée pour ses éminentes qualités d'administrateur. Il lui était réservé de marcher avec la division Douay et d'y conquérir le surnom de *mère nourricière* de la colonne.

La nouvelle de l'arrivée prochaine des renforts traversa le Mexique avec la rapidité de l'éclair,

portant le découragement parmi les Mexicains, ranimant l'enthousiasme des troupes françaises, dont le moral, d'ailleurs, n'avait souffert aucune atteinte. Ces troupes attendaient fières, résolues, que la France s'émût de leur sort et vînt à leur aide ; et si l'on tient compte de la distance qui les séparait de cette France, si l'on met dans la balance, d'une part, les souffrances endurées, de l'autre, les modestes distractions qu'il leur était donné de goûter et qui se réduisaient en somme, pour les privilégiés, à la musique entendue chaque jour sur la place et au théâtre de l'armée qui allumait sa rampe une fois par semaine, personne ne marchandera son admiration à ces hommes qui toujours avaient su voir la France là où flottait son drapeau.

## CHAPITRE XIV

### LA MUSIQUE ET LE THÉATRE A ORIZABA.

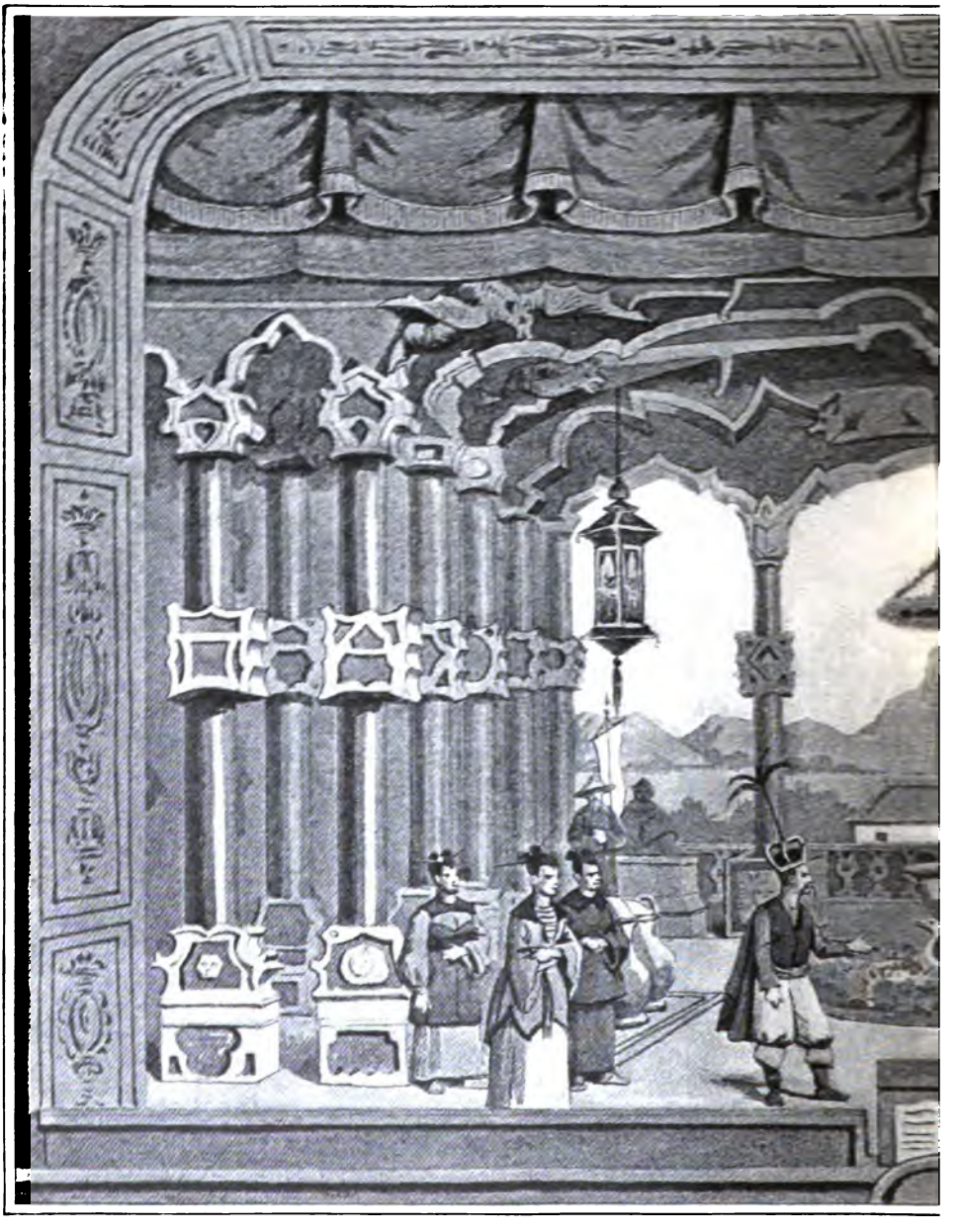
Il y a deux remèdes souverains, en campagne, pour les blessés et les malades; ils combattent victorieusement la nostalgie, le découragement, et relèvent le moral de l'être qui souffre : ce sont la musique et le théâtre. Ces remèdes ne font pas partie du domaine scientifique de la médecine, et le chirurgien militaire ne peut que les recommander; c'est au général qu'il appartient de les employer, de les multiplier, quand il le peut; — et s'il a pour ses soldats la sollicitude paternelle qu'il leur doit, il ne faillira jamais à ce devoir. Il y trouvera d'ailleurs un double profit, puisque, en accomplissant une bonne action, il assurera et hâtera la guérison de malades qui, demain, redeviendront des combattants.

Ainsi pensait le général de Lorencez ; et chaque jour, dans l'après-midi, à l'heure où la température était la plus clémente pour les malades, il faisait jouer l'excellente musique du

99e, la seule, avec la fanfare des zouaves, que le corps expéditionnaire possédât.

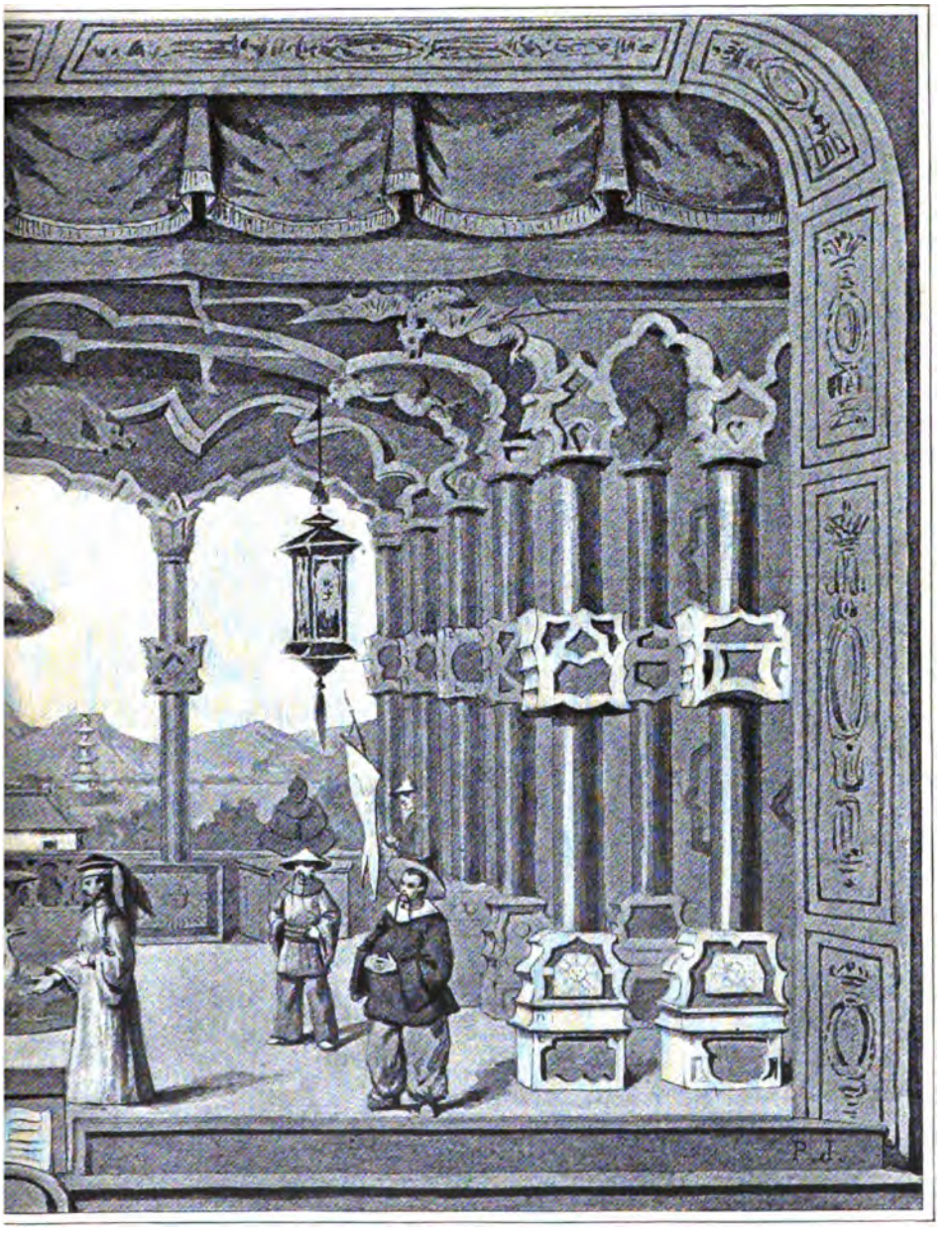
Cette musique se réunissait entre quatre et six heures sur la place d'Orizaba, tout près d'un petit pont blotti sous le feuillage de deux hêtres géants, dont les rameaux ombrageaient une partie de la place, et sous lequel un gros ruisseau courait en chantant. C'est là que soixante charmeurs, sans le savoir, sous l'habile direction de leur chef, M. Bosel, faisaient entendre, deux heures durant, aux officiers et aux soldats groupés autour d'eux, le répertoire d'airs connus et aimés, — trait d'union mystérieux et puissant entre ces exilés du devoir jetés sur la terre mexicaine et le souvenir des années écoulées là-bas, là-bas, bien loin au delà des mers, sur le sol béni de la France; — c'est là que, blessés ou malades en état de sortir, nous nous faisions transporter, ou bien nous accourions de toute la vitesse de nos jambes vacillantes, — au bras d'un camarade, — pour boire à longs traits le charme de la mélodie et pour nous sentir revivre, le regard perdu dans le bleu profond du ciel, l'âme toute à nos souvenirs et à nos espérances.

Avec quelle joie peinte sur leurs visages amaigris ils arrivaient au rendez-vous, ces pauvres éprouvés! Quelle expression de béatitude dans leurs regards pendant les heures que durait cette



LE THÉATRE DE 1

(D'après dessin du 1




'ARMÉE A ORIZABA

eutenant KERMABON.)

exquise récréation; et quel n'était pas leur désappointement, quand il fallait se retirer! Mais on pensait que le lendemain serait encore fête, et le sourire reparaissait sur les lèvres. La souffrance avait fait provision d'espoir : or, espérer, c'est vivre; parfois... c'est guérir.

Ah! ceux qui parlent de supprimer la musique dans les régiments n'en ont jamais éprouvé l'ivresse dans de pareils moments; jamais il ne leur a été donné d'assister à ce spectacle touchant. Il est, à notre avis, dans sa simplicité, la condamnation la plus éloquente des théoriciens qui déclarent la musique inutile, et prétendent transformer les cornets à pistons en fusils Lebel. Ce n'est pas, certes, que dix à vingt mille fusils de plus soient à dédaigner; mais au nombre d'hommes on peut jusqu'à un certain point suppléer par d'habiles dispositions, ou par un armement supérieur à celui de la nation qu'on est appelé à combattre; tandis que si l'on supprime les musiques, on ne les remplace par rien. La musique, en effet, représente la gaieté, « cette divine compagne de « l'homme », dans les jours de tristesse; le moral, dans les heures d'abattement; elle représente une force d'un ordre supérieur qui, elle aussi, concourt puissamment à la victoire.

Le théâtre a également une action des plus

heureuses sur le moral du soldat; et cette vérité a été si bien démontrée, elle est si incontestable que nous avons vu des colonels, dans les régiments desquels la comédie est en honneur, emporter dans une expédition lointaine, — comme les zouaves, en Crimée, — leurs costumes et quelques-uns de leurs accessoires les moins encombrants.

Ces chefs de corps estimaient que deux ou trois cantines d'effets de théâtre valaient bien une caisse de médicaments, et cette appréciation avait certainement sa logique.

A Orizaba, dans la situation précaire où nous nous trouvions, et dont personne ne pouvait limiter la durée, la création d'un théâtre s'imposait. Aussi la comédie fut-elle organisée, — dès que l'armée mexicaine eut levé le siége de la ville, — dans le local même du théâtre, mais avec un personnel et des acteurs de *vocation,* choisis dans les différents régiments, et dont quelques-uns avaient la spécialité des rôles de femme.

Le 10 août, il y avait répétition générale au théâtre d'Orizaba; — on venait de jouer la *Permission de dix heures,* et l'on répétait avec conscience *Michel et Christine.* On en était à la scène où le soldat Stanislas renonce à Chris-

tine : il sait que la jeune fille aime Michel, dont elle est aimée, et ne songeant plus, dès lors, qu'au bonheur des jeunes gens, il couronne son acte d'abnégation en leur offrant un portefeuille renfermant 6,000 francs que son colonel lui a donné sur le champ de bataille, avant de mourir. Le brave Stanislas venait à peine de chanter, avec un certain sentiment de la situation, le couplet devenu légendaire :

Du haut du ciel, ta demeure dernière,
Mon colonel, tu dois être content,

quand, du fond du théâtre, le lieutenant B... prononça d'une voix forte ces mots : « Aux « armes, les enfants! nous sommes attaqués! »

Cet ordre retentit comme un appel de clairon. Un vieux sergent tenant l'emploi de régisseur en même temps que celui de souffleur, et tout pénétré de l'importance de ses fonctions, tressauta sur sa chaise comme un homme arraché brusquement à une douce rêverie; les acteurs en scène se turent subitement, l'oreille aux écoutes ; ceux de la *Permission de dix heures,* incomplétement déshabillés, accoururent effarés : madame Jobin, en pantalon de zouave, corsage et bonnet bleus; Nicole, en jupon, bonnet rose et chemise de troupier ; enfin, Laroze et Lanternie, dans un costume

moitié garde-française, moitié soldat de ligne. C'était vraiment un curieux spectacle! Alors on entendit de nouveau la voix de l'officier : « Vite « à vos armes! on se bat aux avant-postes! »

Cette fois, plus de doute, plus d'hésitations; actrices et acteurs se précipitèrent dans les coulisses, regagnèrent leurs loges et quittèrent rapidement robes, jupons, bonnets, costumes d'emprunt pour rentrer dans leurs uniformes. — Peu d'instants après zouaves, chasseurs à pied, soldats de la ligne, du train des équipages, chasseurs d'Afrique, la troupe des artistes au complet se trouvait réunie devant la rampe. Puis chaque soldat de répondre à l'appel et de se hâter de rejoindre sa compagnie ou son peloton.

Pendant ce temps la fusillade crépitait aux avant-postes. L'ennemi qui s'était montré en force avait été si rudement reçu par les zouaves qu'il n'avait pas osé accentuer son mouvement. Après trois heures d'un vif engagement, il se décida à battre en retraite, puis il disparut. C'était un coup manqué : les Mexicains avaient cru nous surprendre, mais ils nous avaient trouvés sur nos gardes, et avaient chèrement payé leur audace.

Le soir de cette alerte, la petite troupe du théâtre reprenait possession de la scène comme si rien ne s'était passé. Les *artistes-soldats*

étaient revenus sains et saufs; seul *Stanislas,* de la pièce de *Michel et Christine,* avait reçu au mollet une légère éraflure. Mais *il s'en moquait bien, ce n'était pas cette bagatelle qui pouvait l'empêcher de jouer!* et, dans la crainte qu'on ne lui retirât son rôle, il alla supplier son lieutenant « *de ne pas lui infliger cette humiliation* ». La demande du jeune soldat fut d'autant mieux accueillie que sa blessure était insignifiante, qu'il eût été impossible de confier son rôle à un autre acteur ou de faire jouer une autre pièce, et que cela eût été cruel d'empêcher l'heureux Stanislas, — au personnage duquel une balle allait donner, si à-propos, une crânerie et un intérêt exceptionnels, — de cueillir un laurier de théâtre que sa bonne fortune lui avait réservé. Aucun changement ne fut donc apporté au programme, ni au jour de la représentation fixée au lendemain, 11 août.

En ville on attendait cette représentation avec plus d'impatience que jamais, car l'incident avait fait un certain bruit, et l'on était pressé de revoir et d'applaudir ces braves soldats qui avaient passé, dans la même après-midi et avec le même entrain, de la comédie au combat. De leur côté, les acteurs étaient sous l'empire d'une certaine surexcitation; ils vibraient en quelque sorte à l'unisson des spectateurs; on sentait entre la scène et la salle

comme un courant sympathique de bon augure.

L'heure venue, la toile se leva sur le joli décor de la *Permission de dix heures*, cette spirituelle comédie de Mélesville et Carmouche. On sait que le théâtre représente une campagne garnie de champs de blé, avec pavillon et tonnelle de verdure au premier plan; c'est au milieu des sentiers courant à travers les bandes de blé que Laroze, le garde-française, entraîne et subjugue madame Jobin, la belle passementière. Ces champs de blé étaient donc indispensables à la pièce; mais comme ils manquaient au magasin du théâtre, on avait dû les remplacer par des bandes naturelles de blé de Turquie coupées, disposées, assujetties dans la journée même, et dont les larges feuilles jaunies au soleil faisaient le plus joli effet sous le feu de la rampe. Pendant le lever du rideau il se produisit un courant d'air qui fit frissonner le haut des feuilles et courir un murmure de surprise et d'admiration dans la salle. C'était le premier succès; il était tout pour le décor : celui des acteurs ne se fit pas attendre, et la *Permission de dix heures* fut une longue heure de rires et de bravos. *La Durand,* c'est ainsi qu'on nommait au corps expéditionnaire le jeune caporal de zouaves Durand[1], joli garçon

[1] Durand ne maniait pas bien que l'éventail; sept mois plus

qui remplissait les rôles de femme à faire illusion, eut dans le rôle de madame Jobin un succès étourdissant. On rappela la belle passementière, on l'applaudit, on lui lança même des bouquets! pour un peu on se serait cru au théâtre du Palais-Royal!... Ne fallait-il pas rire de temps à autre? Une fois tous les huit jours, ce n'était vraiment pas trop.

Mais le clou de la soirée était la pièce de *Michel et Christine.* Tout le monde dans la salle, civils et militaires, savait gré à l'acteur qui avait été blessé d'affronter la rampe malgré la douleur qu'il devait ressentir, et on l'attendait pour lui faire fête.

Le rideau se lève, on entend une marche de régiment, et l'on voit Stanislas descendre de la montagne, le sac au dos et le fusil sur l'épaule. Le brave garçon ne va pas mal, mais il souffre de sa blessure, et, sans boiter précisément, *il louche un peu d'une jambe,* tout comme le Strambe de Musset. Alors les « Bravo, Stanislas! bravo! » éclatent de toutes parts; c'est un feu roulant de mains qui applaudissent, de pieds qui trépignent et de sabres qui heurtent sans relâche le plancher. Stanislas s'avance, cramoisi d'émotion, il salue : les bravos redoublent, et pendant cinq

tard, au siége de Puebla, il était blessé et obtenait la Médaille militaire.

minutes, ce sont des salves non interrompues. Enfin, le tumulte s'apaise, et la pièce se déroule brillamment jusqu'à la dernière scène. Mais quand Stanislas reprend son sac et son fusil, et qu'au son de la marche du régiment, il s'écrie : « *Entendez-* « *vous? le devoir m'appelle!* » il est l'objet d'une nouvelle ovation. Ce bon petit troupier n'avait jamais rêvé pareil triomphe. C'était un acteur consciencieux, vrai, rien de plus : une balle avait fait de lui le héros d'une soirée.

Tout compte fait, ces artistes méritaient bien la sympathie qu'on leur témoignait, car le théâtre d'Orizaba n'était pas précisément une sinécure, et si les acteurs se trouvaient exempts des corvées que leurs camarades présents au corps avaient à supporter, par contre ils étaient soumis à un autre genre de labeur qui avait aussi ses difficultés et ses fatigues. Ainsi, on jouait tous les dimanches; — et, par soirée, on représentait deux pièces, quelquefois trois, coupées d'intermèdes comiques. Bien que l'affiche annonçât toujours une pièce déjà donnée, il en restait néanmoins une à apprendre, et pour la bien savoir et la jouer à peu près convenablement en huit jours, il fallait que nos troupiers, — dont ce n'était pas précisément le métier, — se donnassent du mal.

Ils étaient d'ailleurs grandement récompensés

par la reconnaissance que leur témoignait chaque huitaine une salle toujours comble. Il est difficile, en effet, de se faire une idée de la gaieté répandue le dimanche soir dans cette salle de spectacle d'Orizaba, et des souvenirs que chaque représentation laissait après elle. Les compagnies dont c'était le tour de théâtre et auxquelles la galerie supérieure était réservée, devenaient pendant la semaine autant de modèles de discipline; et celles qui en revenaient ne tarissaient pas de raconter aux camarades les pièces jouées, de répéter les bons mots et de fredonner les airs connus.

Quant aux officiers, ils n'avaient garde de manquer cette occasion de se retrouver tous réunis dans cette atmosphère de gaieté, de rire et d'esprit français. Les distractions étaient si rares à Orizaba, qu'en dehors d'un thé offert de temps à autre par un de nos camarades qui en profitait pour nous lire une pièce nouvelle, on était réduit à regarder à l'horizon de la semaiue, où le dimanche apparaissait comme une riante promesse. Et il tenait ce qu'il promettait, ce dimanche, car cette petite salle, très-simple d'ailleurs, mais bien éclairée, avec ses premières loges occupées par les familles mexicaines ou étrangères, et tout le parterre resplendissant d'uniformes, était un vrai régal pour les yeux, et les pièces qu'on y venait entendre, sans être toujours de premier choix,

n'en offraient pas moins un plaisir qu'on goûtait franchement, avec cette bonne humeur qui vous fait accepter... des merles faute de grives.

Toutefois, ce dont on ne saurait se rendre compte, c'est de la peine que le lieutenant-colonel M... et son successeur éprouvèrent à créer le théâtre et à former les acteurs. Le local existait; mais il pleuvait dans la salle et sur la scène : le génie dut réparer, assainir, mettre le théâtre en état. Les décors étaient insuffisants : il fallut les compléter. Les accessoires et les costumes manquaient complétement : on fabriqua les uns et l'on eut recours pour les autres à l'obligeance de quelques personnes de la ville. Enfin un hasard heureux nous fit dénicher dans la bibliothèque d'un Mexicain un recueil de pièces qui allait nous permettre d'attendre celles que l'on faisait venir de Paris. Puis on recruta dans les régiments le personnel indispensable de décorateurs, de machinistes, de perruquiers, de pompiers et de lampistes.

Tout cela constituait le côté matériel; l'autre, l'éducation des artistes, présentait de bien autres difficultés. Apprendre aux uns tout ce qu'ils ignoraient; désapprendre aux autres tout ce qu'ils croyaient savoir, pour les remettre à l'école; conserver dans son emploi de comique tel brave garçon qui se croyait fait pour le rôle de jeune premier, malgré un nez ambitieux trônant entre deux

yeux louches; deviner dans tel autre des aptitudes aux rôles de femme, de grande coquette ou de jeune fille; enseigner l'art de s'habiller, de marcher à petits pas, de jouer de l'œil ou de l'éventail, de saluer de la tête, de faire la révérence, de s'asseoir ou de se lever, de sourire sans grimace, de rire sans détonner, de parler en adoucissant la voix; bref, de donner, dans la limite du possible, l'illusion du sexe sous les vêtements duquel on aurait à paraître... : voilà l'exercice auquel le directeur du théâtre d'Orizaba se livrait à ses moments perdus.

Singulière mission pour un officier, tout le monde en conviendra. Et on nous parle des travaux d'Hercule! et MM. les directeurs des grands théâtres de Paris, qui ont affaire à des artistes instruits, de talent, de génie quelquefois, se plaignent des tribulations qu'ils ont à subir!!!

Heureusement, le lieutenant B... s'était soumis dès le collége à cette étude que notre maître en l'art de dire, M. Legouvé, recommande éloquemment dans son œuvre : *l'Art de la lecture.* Il était donc un peu plus préparé qu'un autre à livrer bataille aux prétentions, aux résistances ou à la force d'inertie qu'il rencontra le jour où il succéda au lieutenant-colonel M..., parti pour les terres chaudes. Son entrée en fonction ne laissa pas le plus petit doute à ses

subordonnés sur ses dispositions, car il leur signifia, dès le premier jour, qu'ils auraient à interpréter leurs rôles comme il l'entendait, lui, ou qu'ils rentreraient à leur corps. Cette déclaration était un argument sans réplique, mais insuffisant : il était de toute nécessité que l'autorité triomphât par un autre moyen que la discipline.

L'occasion se présenta bientôt : une mauvaise pièce, déjà en répétition et jouée en dépit du sens commun, fournit au lieutenant l'occasion de prouver à ses acteurs qu'ils avaient encore bien besoin de conseils et affermit l'autorité.

Pour terminer cette esquisse des modestes distractions qu'il était donné au corps expéditionnaire de goûter, je dirai deux mots de la pièce d'adieux de la troupe d'Orizaba. On était en octobre ; les derniers renforts envoyés au Mexique, sous les ordres du général Forey, débarquaient à la Vera Cruz, et, sous peu, la division Lorencez allait, par suite du départ de son chef, passer sous les ordres du général Douay et former dans la nouvelle campagne l'avant-garde de l'armée.

Les *artistes* du théâtre voulant, avant de partir, laisser « un souvenir ineffaçable de leur talent », firent choix de *Fich-ton-kan,* comme pièce devant les conduire, d'après leur expression, « à l'im- « mortalité ».

Lanternes gigantesques, théière destinée à don-

ner asile à un honorable mandarin, perruques, costumes, chaussures, paysage, il fallut tout fabriquer; en moins de trois semaines, cette bouffonnerie fut mise au point, et grâce au talent qu'un jeune enseigne de vaisseau, M. de Ch..., possédait de mettre la poudre, le rouge et le blanc, les Chinoises de la pièce furent maquillées à ravir.

Le grand jour venu, il fut donné pour la première fois et probablement pour la dernière au public de cette ville, la « Reine des terres tem- « pérées », d'entendre, avant le lever du rideau, deux orchestres à la fois : l'un sur la scène, l'autre à l'orchestre, absolument comme dans l'*Étoile du Nord,* et de voir sur la scène des corbeilles de fleurs naturelles, un jet d'eau jaillissant jusqu'aux frises et un décor tout ce qu'il y a de plus chinois. Ce fut de l'éblouissement et de l'ébahissement dans les loges, et quand Fich-ton-kan entra avec sa fille, précédés tous deux de la fanfare des zouaves déguisés en Chinois et jouant une marche guerrière, l'étonnement fit place à l'enthousiasme.

Un incident faillit cependant faire manquer la pièce : le meilleur acteur de la troupe, un acteur né comique, bon enfant, studieux, intelligent, en trois mots, Fich-ton-kan, avait bu! Fich-ton-kan était gris!

La bouteille... c'était son péché mignon, et il avait, ce jour-là, trouvé moyen de le commettre, bien qu'il eût été tenu sous clef jusqu'à l'heure de son entrée en scène.

« Comment, malheureux, vous êtes-vous « grisé? » lui demandait-on. A quoi il répondait en riant : « Mais je ne suis pas gris du tout; Fich- « ton-kan est seulement joyeux. » Enfin, il fallut en passer par la joyeuseté de Fich-ton-kan; par prudence, on prévint le public que le souverain chinois était indisposé et qu'il réclamait l'indulgence. Les officiers comprirent ce que cela voulait dire, et s'apprêtèrent à rire aux dépens de Fich-ton-kan; mais quelle ne fut pas la surprise générale! L'acteur se surpassa, il eut des gestes, des intonations, des attitudes du plus haut comique; jamais il ne fut aussi remarquable. Dès ce jour, les camarades de ce disciple du grand Frédérick Lemaître ne l'appelèrent plus que « le Joyeux ».

## CHAPITRE XV

Les terres chaudes, immense linceul ouvert devant nos colonnes. — La colonne Morand arrêtée par le Jamapa. — Acte de dévouement de plusieurs zouaves. — Le commandant Morand forcé de rétrograder. — Le général de Lorencez lui envoie une partie de la compagnie de sapeurs du génie. — Le lieutenant-colonel Labrousse, débarqué à la Vera Cruz, arrive sur les bords du Jamapa. — La colonne Morand descend vers la rive droite. — Les deux colonnes se reconnaissent. — Le Jamapa traversé en pirogue par un zouave. — Double communication établie entre les deux rives. — Transbordement des vivres du convoi Labrousse sur la rive droite; leur mise en route pour Orizaba. — Le colonel Valazé rappelé en France. — Le 24 octobre, entrée du général Forey à Orizaba. — Départ du général de Lorencez pour la France. — Conclusion.

Il pleuvait! il pleuvait encore! il pleuvait toujours! le ciel d'ardoise qui nous cachait le véritable ciel continuait à nous verser ses torrents; et, à mesure que le déluge nous envahissait de toutes parts, le niveau de cette masse liquide et boueuse, sous laquelle, depuis longtemps déjà, le sol avait disparu, semblait monter, monter sans relâche.

A voir ces terres chaudes, séjour de la désolation et de la mort, on pouvait se croire en face d'un immense linceul ouvert devant nos colonnes. Le cœur se serrait en y entrant; on se demandait si l'on en sortirait jamais; et pourtant on y entrait, car le devoir commandait; on y pénétrait avec fermeté; on avançait sans défaillance, comme cette troupe qui, là-bas, descend en ce moment le Chiquihuite, passe à Paso del Macho, à Paso Ancho, et s'arrête sur la rive droite du rio de Jamapa.

Ce sont des chasseurs à pied, des zouaves, des chasseurs d'Afrique; celui qui les commande, c'est le chef de bataillon Morand, du 2e zouaves; leur objectif est l'inépuisable et trop lointaine Tejeria, où ils ont ordre d'aller charger les deux cent cinquante mulets partis d'Orizaba, sous leur escorte, le 25 août.

Mais pour arriver à la Tejeria, il faut d'abord franchir le Jamapa; or le gué qui, jusqu'à ce jour, avait permis aux précédents convois de traverser la rivière, était devenu impraticable par suite d'une crue subite qui avait élevé de près de deux mètres le niveau des eaux.

Loin de se laisser abattre par ce grave événement, le commandant Morand cherche tous les moyens d'y parer. Sa première pensée est de déterminer quelques Indiens à traverser la rivière

pour aller demander à la Vera Cruz le matériel nécessaire à l'organisation d'un passage, matériel que la marine seule est en état de fournir; mais aucune promesse d'argent ne parvient à décider les Indiens. Alors le commandant fait appel à ses zouaves. Plusieurs d'entre eux se présentent aussitôt, un sergent à leur tête. Leur chef, ému de la simplicité avec laquelle ils s'offrent à affronter la mort, les remercie, leur donne ses instructions et s'avance vers la berge avec les cinq compagnies et les cavaliers présents, pour encourager ces braves et se tenir prêts à leur venir en aide. Ce qu'on attend d'eux, c'est de traverser la rivière à la nage, de porter sur la rive gauche un câble et de l'y attacher solidement, en vue de construire soit une passerelle, soit un radeau. Cet acte de rare audace, ils vont le tenter par dévouement à la cause publique.

Le moment est solennel; il s'est fait sur la rive un grand silence qu'interrompent seuls le bruit de la pluie qui tombe et le sourd grondement des eaux qui roulent tumultueuses, avec une vitesse effrayante.

Les nageurs se sont élancés. Le sergent, plus vigoureux, plus habile que ses camarades, les devance; il lutte, il parvient à se maintenir, bientôt il avance; on croit un instant qu'il va couper la violence du courant; on l'encourage,

on l'acclame... ; mais, presque aussitôt, un cri de pitié et de rage s'échappe de toutes les poitrines, le malheureux brusquement paralysé dans ses efforts par l'impétuosité des flots, est emporté avec une rapidité vertigineuse et disparaît, en se débattant, aux yeux de ses camarades impuissants à le secourir.

Douloureusement impressionné par ce spectacle, et convaincu que toute tentative de ce genre aboutira au même résultat, le commandant des zouaves donna l'ordre aux autres nageurs de regagner le bord. Il se résigne à attendre; il espère encore que les eaux vont baisser, que ses reconnaissances découvriront un passage praticable, ou que les troupes de renfort annoncées apparaîtront d'un moment à l'autre sur la rive opposée, pourvues d'un matériel suffisant pour rétablir les communications avec la Soledad. Mais les journées s'écoulent sans apporter de changement à la situation ; des guerrillas invisibles s'approchent du camp, à la faveur des fourrés épais qui bordent la rivière, et le harcèlent sans relâche; sous l'influence des pluies, des cas de fièvres pernicieuses se déclarent; les ressources s'épuisent. Le commandant fait abattre des mulets et attend encore deux jours; puis, devant la menace de la famine et la nécessité d'évacuer ses malades sur Cordova, il se résout, le 1er septembre,

à rétrograder sur Paso Ancho, à s'y établir provisoirement et à faire chercher des vivres au Chiquihuite.

Pendant ce temps, un double mouvement convergent vers la Soledad avait lieu aux deux extrémités de notre ligne, à la Vera Cruz et à Orizaba.

A la Vera Cruz, la colonne Brincourt, arrivée en rade dès le 28 au matin, effectuait le jour même son débarquement.

Le lendemain, elle campait à la Tejeria, et le 30 août, le bataillon Carteret-Trécourt, du 1er zouaves, escortant un convoi de quatre-vingt-dix voitures, prenait la route de la Soledad, sous les ordres du lieuteuant-colonel Labrousse.

A Orizaba, l'avis du débarquement des troupes de France étant arrivé pendant qu'on prenait les mesures les plus minutieuses pour permettre au commandant Morand de se porter en avant et de rétablir les communications avec la Soledad et la côte, le général de Lorencez s'était hâté de faire partir pour Paso Ancho une colonne légère, dans laquelle avaient pris rang le capitaine du génie Barillon avec la plus grande partie de la compagnie de sapeurs, dix matelots choisis dans le bataillon de fusiliers marins, et une voiture chargée de matériaux destinés aux travaux.

Le commandant de Coatpont avait apporté un

soin et une diligence extrêmes dans la composition et le rassemblement des matériaux : cordes, poulies requises dans une usine d'Orizaba, câbles, gros tonneaux vides fournis par l'administration, rien n'avait été oublié.

Le 7 septembre, cette colonne rejoignait le commandant Morand, qui, le 8 même, reprenait la route de la Soledad.

La veille, l'avant-garde du colonel Labrousse avait occupé le village depuis longtemps abandonné. Le premier soin du colonel ayant été de faire explorer à fond les rives boisées du Rio, on eut la bonne fortune de découvrir dans un épais hallier une pirogue indienne. S'en emparer, la faire porter sur la rive, demander aux chasseurs d'Afrique de confectionner avec leurs cordes à fourrage une amarre qu'un homme hardi irait porter dans la pirogue de l'autre côté du Jamapa, trouver cet homme, fut l'affaire de quelques moments. Déjà l'on se disposait à mettre la pirogue à l'eau, quand les sentinelles signalèrent sur l'autre rive l'apparition de zouaves en tirailleurs. C'étaient les troupes du commandant Morand.

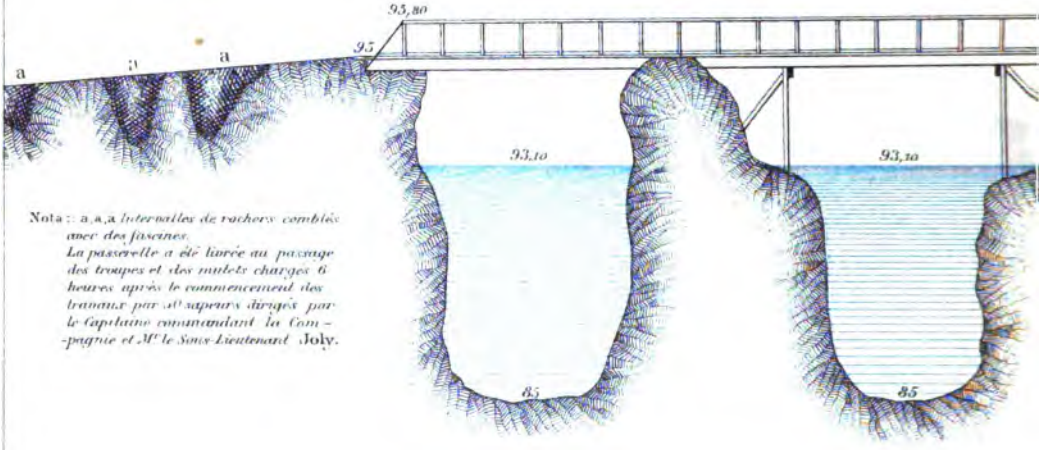
On se reconnaît de part et d'autre; on s'approche des bords de la rivière; les camarades s'appellent par leur nom, se crient des nouvelles ou quelques plaisanteries dont le vent ne laisse

PASSERELLE (praticable aux mulets chargés et aux cavaliers)

Elévation suivant A B C.

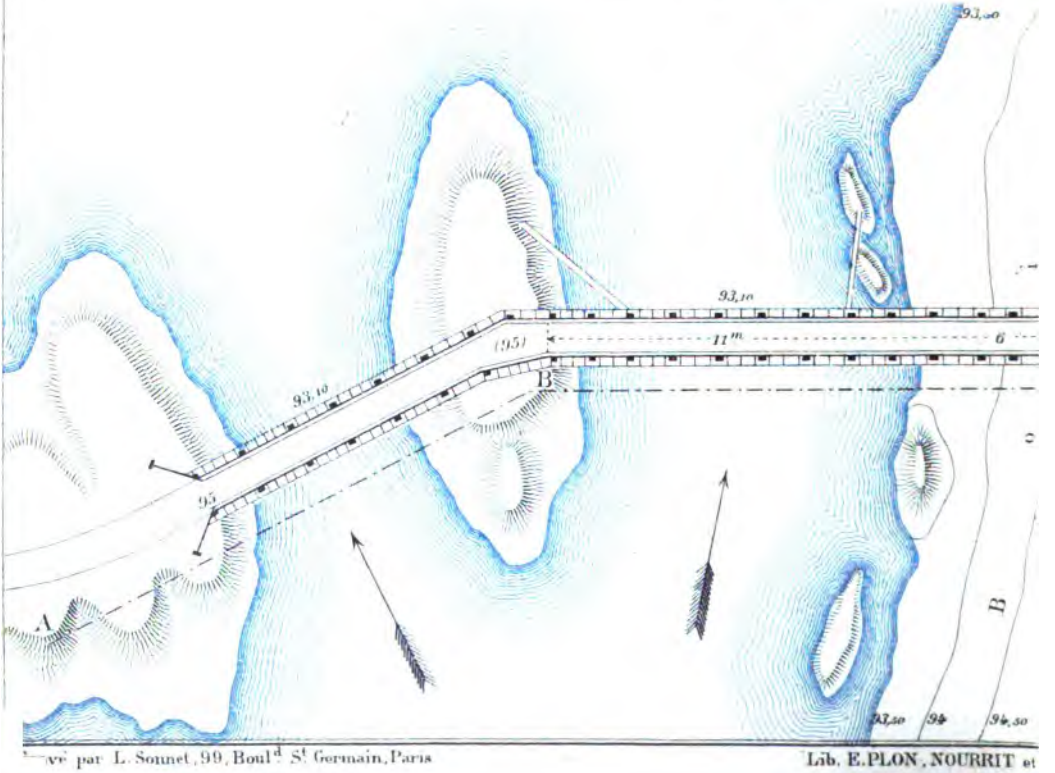
Echelle de la Passerelle

1 0 1 2 3 4 5 10 15



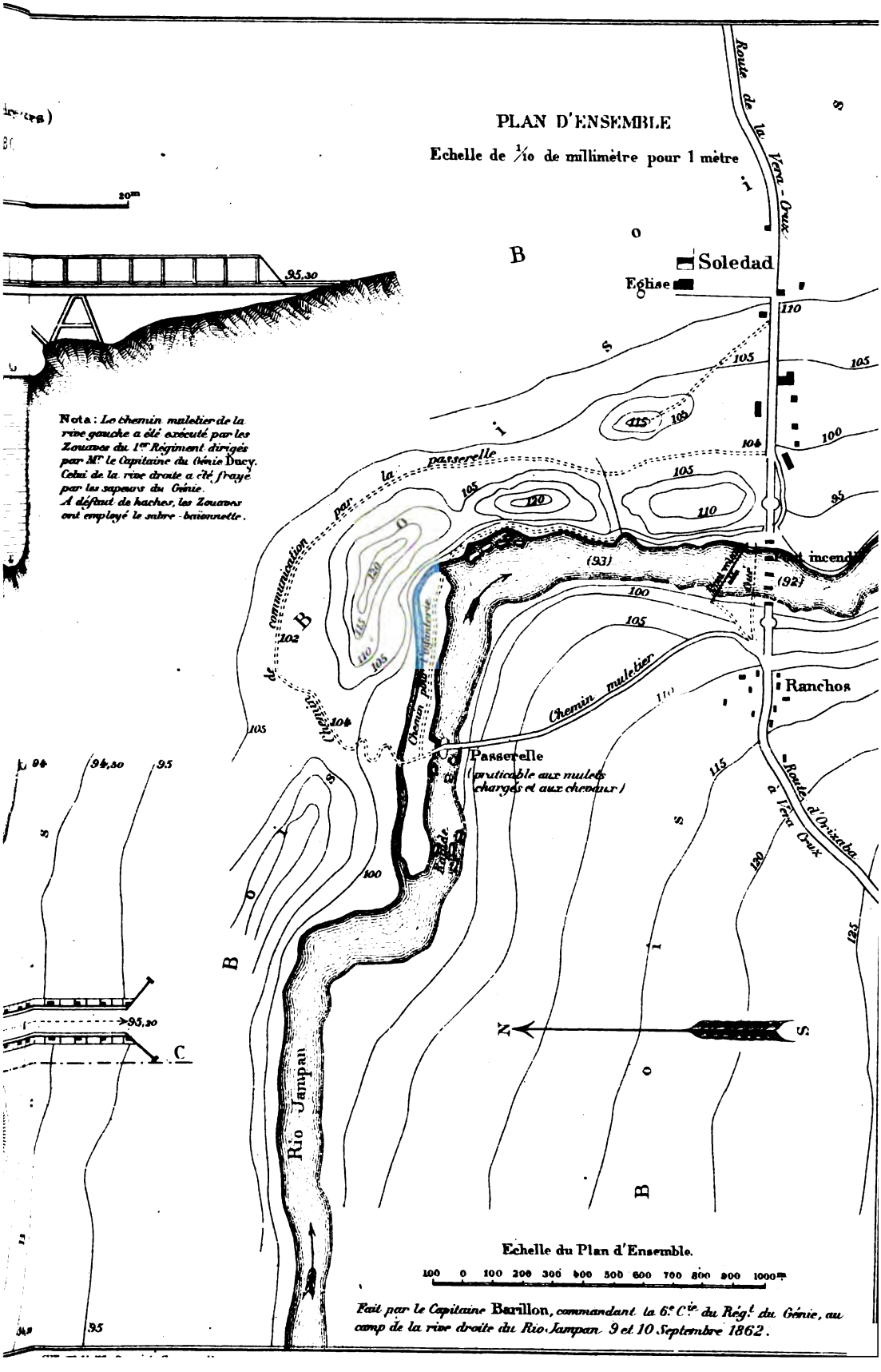

Nota : a, a, a Intervalles de rochers comblés avec des fascines.
La passerelle a été livrée au passage des troupes et des mulets chargés 6 heures après le commencement des travaux par 40 sapeurs dirigés par le Capitaine commandant la Compagnie et Mr le Sous-Lieutenant Joly.

PLAN (Echelle de un demi centimètre pour 1 mètre)




vé par L. Sonnet, 99, Boul.d St Germain, Paris

Lib. E. PLON, NOURRIT et


PLAN D'ENSEMBLE
Echelle de 1/10 de millimètre pour 1 mètre
Nota : Le chemin muletier de la rive gauche a été exécuté par les Zouaves du 1er Régiment dirigés par Mr le Capitaine du Génie Ducy. Celui de la rive droite a été frayé par les sapeurs du Génie. A défaut de haches, les Zouaves ont employé le sabre-baïonnette.
Soledad
Eglise
Route de la Vera-Cruz
Ranchos
Route d'Orizaba a Vera Cruz
Chemin muletier
Chemin de communication par la passerelle
Passerelle
(praticable aux mulets chargés et aux chevaux)
Rio Jampan
Echelle du Plan d'Ensemble.
Fait par le Capitaine Barillon, commandant la 6e Cie du Régt du Génie, au camp de la rive droite du Rio-Jampan 9 et 10 Septembre 1862.

parvenir que des bribes, mais parmi lesquelles, pourtant, résonnent nettement ces mots bien français : « As-tu du tabac de France? » Puis, le tumulte s'étant apaisé, les deux chefs, après maints efforts pour faire porter leur voix, finissent par se comprendre et arrêter un plan qui est exécuté sur-le-champ.

La pluie et l'ouragan font rage; mais l'animation, la confiance qui règnent sur les rives parlent plus haut que les éléments. Au camp Labrousse, la pirogue est mise à l'eau; un zouave du 1er régiment la monte. Armé d'une longue perche, il manœuvre avec tant de hardiesse et de sang-froid qu'il réussit à traverser le torrentueux Jamapa, à aborder la rive droite, à sauter à terre et à fixer solidement à un arbre l'amarre qu'il a embarquée avec lui. Dans les deux camps on a suivi la manœuvre du zouave avec un frémissement de joie et d'admiration tel, qu'un hourra prolongé salue le succès de sa traversée.

Le passage est désormais assuré par la corde qu'on tend d'une rive à l'autre. Bientôt la pirogue revient chargée de poulies et de câbles, qui vont former la traille, et, quatre heures plus tard, le génie, auquel le capitaine Barillon communique son entrain et son énergie, livre un bac à traille pour une voiture.

Aussitôt les voitures de la colonne Morand sont

amenées au bord de la rive droite; les vivres apportés par la colonne Labrousse, déchargés, embarqués sur le bac et transbordés, sont rechargés sur les voitures du commandant Morand, et les mulets de bât devenus disponibles sont renvoyés à la Tejeria. Ils vont y prendre un nouveau chargement.

Pendant ce temps, on a signalé l'emplacement d'une ancienne passerelle située à trois cents mètres du pont brûlé, sur lequel on découvre des îlots et des rochers qui ont dû servir autrefois de piles naturelles et qu'on pourrait utiliser avec avantage. Le lieutenant Joly et cinquante sapeurs mis à sa disposition entreprennent le rétablissement de la passerelle; ils y travaillent pendant six heures, sans interruption, et, au bout de ce temps, ils la livrent au passage des troupes et des mulets chargés; de sorte que, le 10 septembre au soir, une double et sûre communication mettait en relation les troupes campées sur les deux rives du Jamapa.

Le 13, le transbordement du convoi Labrousse était terminé; le 14, le capitaine Barillon ramenait le convoi à Orizaba; le 19, le commandant Morand y rentrait avec sa colonne, et, le même jour, le lieutenant-colonel Charvet se rendait à la Soledad, à la tête d'un bataillon d'infanterie de marine, pour y relever le colonel Labrousse, tandis que le co-

lonel Brincourt remplaçait dans le commandement de Cordova le colonel L'Hériller, rappelé à Orizaba avec son régiment [1].

A la Vera Cruz, on attendait de jour en jour l'arrivée du général Forey. Il y débarqua le 21 septembre. Sa nomination au commandement en chef du nouveau corps expéditionnaire n'aurait pas été, en elle-même, une raison de départ pour le général de Lorencez; mais la disgrâce du colonel Valazé [2], rappelé récemment pour avoir par-

[1] Dès ce moment le général de Lorencez répartit ses troupes de la manière suivante :

| | |
|---|---|
| A Ingenio . . . . | le 2e zouaves, une section d'artillerie ; |
| A Orizaba . . . . . | une section du génie, le bataillon de chasseurs à pied, le 99e de ligne, 1 bataillon d'infanterie de marine, le bataillon de fusiliers marins, la batterie de montagne, une section d'artillerie et la batterie d'artillerie de marine ; |
| A Cordova. . . . | une section du génie, 1 peloton de chasseurs d'Afrique, une section d'artillerie, 1 bataillon du 1er zouaves ; |
| Au Chiquihuite. . | 1 bataillon du 1er zouaves ayant une compagnie au Potrero et une compagnie au Passo del Macho ; |
| A la Soledad. . . | 3 pelotons de chasseurs d'Afrique, une section du génie, 1 bataillon d'infanterie de marine ; |
| A la Vera Cruz. . | une compagnie d'infanterie de marine, une compagnie du 99e de ligne. |

[2] Arrivé au Chiquihuite où campaient des zouaves du 1er régiment, le colonel Valazé, pénétré par la pluie, se séchait au

tagé avec trop de franchise les sentiments de son chef à l'égard de M. de Saligny; les observations adressées par le ministre de la guerre et par ordre de l'Empereur au général de Lorencez; enfin la confiance et la faveur continuées au ministre de France, rendaient la position du commandant du premier corps expéditionnaire plus que difficile. Le général l'avait compris, et il avait déjà demandé au ministre de la guerre de rentrer en France.

La lettre flatteuse de l'Empereur[1], datée du 15 juin, n'avait pu lui faire oublier les observations que Sa Majesté lui faisait transmettre quinze jours plus tard par le maréchal Randon, et les sages, les paternels conseils[2] du ministre n'étaient

feu d'un bivouac, triste et pensif, quand le commandant du poste, le lieutenant Dally, l'abordant : « Vous n'avez donc, « mon colonel, ni *popote*, ni tente? Dans ce cas ma modeste « table et mon lit sont à votre disposition. » — « J'accepte « et je vous remercie », répond notre chef d'état-major en lui tendant la main, « d'avoir pensé à m'offrir le vivre et le gîte, « dans un temps où les événements et certains hommes « semblent conspirer pour nous desservir. »

Ces paroles révélaient toute l'amertume que le colonel avait au fond du cœur; elles étaient une allusion parfaitement exacte aux sentiments d'hostilité semés et propagés en France contre le général de Lorencez et son chef d'état-major.

[1] Voir à l'Appendice, page 266.

[2] Voir à l'Appendice, page 267.

parvenus ni à calmer son cœur profondément ulcéré, ni à changer sa détermination.

Le général Forey fit son entrée à Orizaba le 24 octobre 1862.

Le lendemain, le général de Lorencez prenait la route de France, accompagné par les témoignages les plus sympathiques, les démonstrations les plus chaleureuses de ses compagnons de gloire et de souffrances, de ceux-là à qui dans ses touchants adieux il rendait justice avec toute la loyauté de son cœur, en affirmant « qu'ils avaient « accompli tout ce qui était l'œuvre de l'audace, « de la persévérance et de l'abnégation ».

Le rôle du corps expéditionnaire Lorencez est terminé; mais les soldats des Cumbres, du 5 mai, du Borrego restent sur la brèche. Ils vont former, sous les ordres du général Félix Douay, l'avant-garde de la nouvelle expédition; on les verra reparaître les premiers dans la plaine de Puebla; on les retrouvera à Mexico, puis dans le nord, à Zacatecas, puis un jour à 2,200 kilomètres plus loin, près du Pacifique, à Colima.

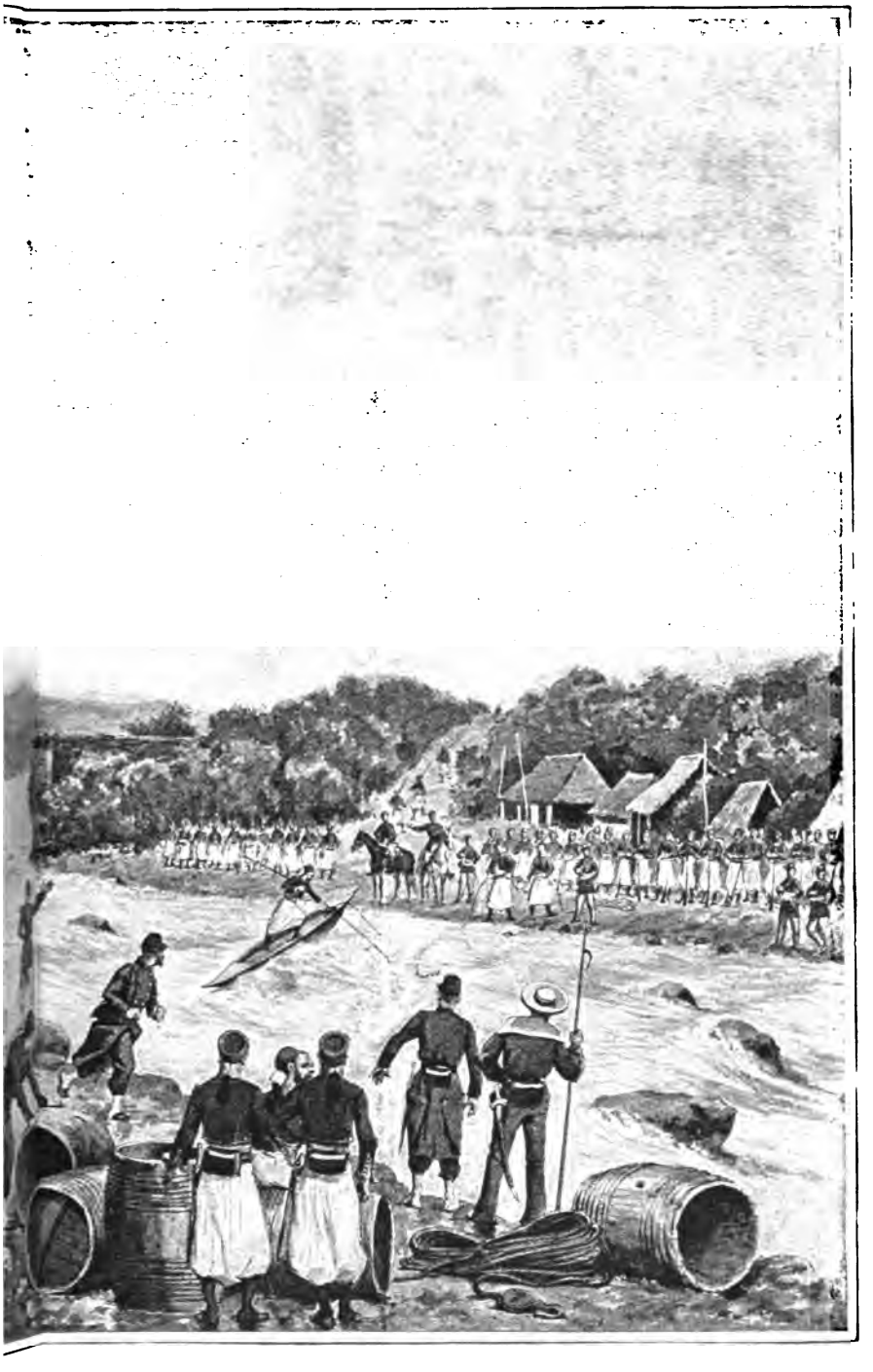
Quoi qu'il en soit de cette expédition, et malgré la page douloureuse qui lui est assignée dans l'histoire, un souvenir en émerge pourtant comme un rayon glorieux et consolateur : c'est le souvenir de l'héroïsme des enfants de la France. Trou-

pes de Jurien de la Gravière, de Lorencez, de Forey, marins et soldats, tous ont fait honneur à leur illustre origine et à l'éclat de leur passé.

Mais, pour ne parler que du premier corps expéditionnaire, n'est-ce pas merveille de voir cette poignée de braves, — que les désastres incessants causés par les éléments et surtout l'éloignement de la terre natale auraient pu abattre, que le nombre des ennemis aurait dû écraser, que les privations et les plus cruelles maladies supportées pendant huit mois menaçaient d'anéantir, — demeurer, au milieu de la tourmente, courageuse, confiante, gaie comme à la veille d'une bataille ou au lendemain d'une victoire?

Et sommes-nous téméraire en affirmant que la France peut, avec un légitime orgueil, se rappeler cette épopée, qui la fait assister aux assauts furieux livrés par les hommes et le climat à cette forteresse vivante de chair et d'acier, âme de vaillance et d'abnégation, cœur où n'a pas cessé de vivre l'image de la patrie absente?

LA COLONNE MORAND ET L'AVANT-GAR



I-GARDE FOREY SUR LES BORDS DU JAMAPA

# APPENDICE

## CONVENTION DE LONDRES

Sa Majesté l'Empereur des Français, Sa Majesté la Reine d'Espagne et Sa Majesté la Reine de la Grande-Bretagne et d'Irlande, se trouvant placées, par la conduite arbitraire et vexatoire des autorités de la République du Mexique, dans la nécessité d'exiger de ces autorités une protection plus efficace pour les personnes et les propriétés de leurs sujets, ainsi que l'exécution des obligations contractées envers Elles par la République du Mexique, se sont entendues pour conclure entre Elles une convention dans le but de combiner leur action commune, et, à cet effet, ont nommé pour leurs plénipotentiaires, savoir :

Sa Majesté l'Empereur des Français, Son Excellence le comte de Flahaut de la Billarderie, sénateur, général de division, grand-croix de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, son ambassadeur extraordinaire auprès de Sa Majesté la Reine de la Grande-Bretagne et d'Irlande ;

Sa Majesté la Reine d'Espagne, Son Excellence don Xavier de Isturiz y Montero, chevalier de l'ordre

insigne de la Toison d'or, grand-croix de l'ordre royal de Charles III, grand-croix de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, sénateur du royaume, son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à la cour de Sa Majesté la Reine du royaume uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande ;

Sa Majesté la Reine de la Grande-Bretagne et d'Irlande, le très-honorable Jean comte Russell, vicomte Amberley de Amberley et Artsalla, pair du royaume uni, conseiller de Sa Majesté en son conseil privé, principal secrétaire d'État de Sa Majesté pour les affaires étrangères,

Lesquels, après avoir échangé leurs pouvoirs, sont tombés d'accord pour arrêter les articles suivants :

Article 1er. — Sa Majesté l'Empereur des Français, la Reine d'Espagne et Sa Majesté la Reine de la Grande-Bretagne et d'Irlande s'engagent à arrêter, aussitôt après la signature de la présente convention, les dispositions nécessaires pour envoyer sur les côtes du Mexique des forces de terre et de mer combinées, dont l'effectif sera déterminé par un échange ultérieur de communications entre leurs gouvernements, mais dont l'ensemble devra être suffisant pour pouvoir saisir et occuper les différentes forteresses et positions militaires du littoral mexicain.

Les commandants des forces alliées seront, en outre, autorisés à accomplir les autres opérations qui seraient jugées, sur les lieux, les plus propres à réaliser le but spécifié dans le préambule de la présente convention et notamment à assurer la sécurité des résidents étrangers.

Toutes les mesures dont il s'agit dans cet article seront prises au nom et pour le compte des Hautes

Parties contractantes, sans acception de la nationalité des forces employées à les exécuter.

Art. 2. — Les Hautes Parties contractantes s'engagent à ne rechercher pour elles-mêmes, dans l'emploi des mesures coercitives prévues par la présente convention, aucune acquisition de territoire, ni aucun avantage particulier, et à n'exercer, dans les affaires intérieures du Mexique, aucune influence de nature à porter atteinte au droit de la nation mexicaine de choisir et de constituer librement la forme de son gouvernement.

Art. 3. — Une commission composée de trois commissaires, un nommé par chacune des Puissances contractantes, sera établie avec plein pouvoir de statuer sur toutes les questions que pourraient soulever l'emploi et la distribution des sommes d'argent qui seront recouvrées au Mexique, en ayant égard aux droits respectifs des Parties contractantes.

Art. 4. — Les Hautes Parties contractantes désirant, en outre, que les mesures qu'elles ont l'intention d'adopter n'aient pas un caractère exclusif, et sachant que le gouvernement des États-Unis a, de son côté, des réclamations à faire valoir, comme elles, contre la République mexicaine, conviennent qu'aussitôt après la signature de la présente convention, il en sera communiqué une copie au gouvernement des États-Unis; que ce gouvernement sera invité à y accéder, et qu'en prévision de cette accession, leurs ministres respectifs à Washington seront immédiatement munis de leurs pleins pouvoirs, à l'effet de conclure et de signer collectivement ou séparément, avec le plénipotentiaire désigné par le président des États-Unis, une convention identique, sauf suppres-

sion du présent article, avec celle qu'elles signent à la date de ce jour. Mais comme les Hautes Parties contractantes s'exposeraient, en apportant quelque retard à l'exécution des articles 1 et 2 de la présente convention, à manquer le but qu'elles désiraient atteindre, elles sont tombées d'accord de ne pas différer, en vue d'obtenir l'accession du gouvernement des États-Unis, le commencement des opérations susmentionnées au delà de l'époque à laquelle leurs forces combinées pourront être réunies dans les parages de la Vera Cruz.

Art. 5. — La présente convention sera ratifiée, et les ratifications en seront échangées à Londres, dans le délai de quinze jours.

En foi de quoi, les plénipotentiaires respectifs l'ont signée et y ont apposé le sceau de leurs armes.

Fait à Londres, en triple original, le trente et unième jour du mois d'octobre, en l'an de grâce mil huit cent soixante et un.

Flahaut,
Xavier de Isturiz,
Russell.

---

## CONVENTION DE LA SOLEDAD

Article 1er. — Étant admis que le gouvernement constitutionnel, qui régit actuellement la République du Mexique, a déclaré aux commissaires des Puissances alliées qu'il n'a pas besoin du secours que ces commissaires ont offert avec tant de bienveillance

au peuple mexicain, attendu qu'il possède en lui-même les éléments de force et d'opinion nécessaires pour se maintenir contre toute révolte intestine, les alliés se placent dès à présent sur le terrain des traités pour formuler toutes les réclamations qu'ils ont à faire au nom de leurs nations respectives.

Art. 2. — Dans ce but, les représentants des Puissances alliées protestant, comme ils protestent, qu'ils n'ont aucune intention de porter atteinte à l'indépendance, à la souveraineté et à l'intégrité du territoire de la République, des négociations s'ouvriront à Orizaba, où devront se réunir MM. les commissaires et deux ministres du gouvernement de la République, à moins que des deux côtés on ne convienne de se faire représenter par des délégués.

Art. 3. — Pendant la durée des négociations, les forces des Puissances alliées occuperont les trois villes de Cordova, Orizaba et Téhuacan avec leurs rayons naturels.

Art. 4. — Afin qu'il ne puisse entrer dans la pensée de personne que les alliés ont signé ces préliminaires pour se procurer le passage des positions fortifiées qu'occupe l'armée mexicaine, il est stipulé que si, malheureusement, les négociations venaient à se rompre, les forces alliées évacueraient les positions susdites et retourneraient se placer sur la ligne qui est en deçà desdites fortifications, sur le chemin de la Vera Cruz, les points extrêmes principaux en étant celui de Paso Ancho, sur la route de Cordova, et celui de Paso de Ovejas, sur la route de Jalapa.

Art. 5. — S'il arrivait malheureusement que les négociations se rompissent et que les troupes alliées se retirassent sur la ligne indiquée dans l'article pré-

cédent, les hôpitaux qu'elles auraient établis resteraient sous la sauvegarde de la nation mexicaine.

Art. 6. — Le jour où les troupes alliées se mettront en marche pour occuper les points indiqués dans l'art. 3, le pavillon mexicain sera arboré sur la ville de la Vera Cruz et sur le château de Saint-Jean-d'Ulloa.

Soledad, le 19 février 1862.

---

## INSTRUCTIONS

REMISES

PAR LE MINISTRE DE LA GUERRE AU GÉNÉRAL DE LORENCEZ

A SON DÉPART DE FRANCE

L'amiral reste chef de l'expédition au point de vue politique, maritime et commercial : c'est lui qui aura à fixer, le cas échéant, les points de débarquement, la portée des opérations de guerre à accomplir. Ce principe établi, c'est à vous que, sur terre, appartiennent le commandement et l'action; c'est vous qui maintiendrez l'ordre entre les troupes débarquées, qui aurez à prendre les précautions nécessaires pour assurer leur existence et leur santé; c'est vous qui aurez à les mettre en mouvement, à les diriger, à les faire agir pour obtenir le but indiqué.

Ces deux parts de commandement ne sauraient être définies d'une manière assez précise pour éviter les embarras et les tiraillements, si vous et l'amiral n'apportiez pas dans vos relations l'esprit conciliant

et facile que les circonstances vous imposent et que votre dévouement à l'Empereur et au pays vous inspirerait au besoin.

L'amiral Jurien, qui a déjà, dans cette opération, donné plus d'une preuve de son excellent esprit, ne prendra certainement aucune résolution importante, en ce qui concerne sa part d'autorité, sans s'accorder avec vous. De votre côté, tant que vous serez à sa portée, vous ne réglerez pas l'emploi de vos moyens d'action sans les lui avoir fait connaître et sans lui en expliquer le but et la portée.

Dans certains cas ces communications pourront vous fournir d'utiles lumières; elles seront toujours un témoignage de déférence pour l'amiral, qui y a droit sous tous les rapports.

---

## PROCLAMATION

### DES COMMISSAIRES FRANÇAIS A LA NATION MEXICAINE

MEXICAINS,

Nous ne sommes pas venus ici pour prendre parti dans vos divisions, nous sommes venus pour les faire cesser. Nous voulions appeler tous les hommes de bien à concourir à la consolidation de l'ordre, à la régénération de votre belle patrie. Pour montrer le sincère esprit dont nous sommes animés, nous nous sommes adressés d'abord au gouvernement même, contre lequel nous avions les plus sérieux griefs.

Nous lui avons demandé d'accepter notre assistance pour fonder au Mexique un état de choses qui nous épargnât à l'avenir la nécessité de ces expéditions lointaines dont le plus grand inconvénient est de suspendre le commerce et de troubler le cours des relations qui pourront être si profitables à l'Europe et à votre propre pays.

Le gouvernement mexicain a répondu à la modération de notre conduite par des mesures auxquelles nous n'avons jamais entendu prêter notre appui moral et que le monde civilisé nous reprocherait de sanctionner par notre présence. Entre lui et nous la guerre est aujourd'hui déclarée; mais nous ne confondons pas le peuple mexicain avec une minorité oppressive et violente. Le peuple mexicain a toujours droit à nos plus vives sympathies. C'est à lui de s'en montrer digne. Nous faisons appel à tous ceux qui ont confiance dans notre intervention, à quelque parti qu'ils aient appartenu.

Aucun homme éclairé ne voudra croire que le gouvernement issu du suffrage d'une des nations les plus libérales de l'Europe, ait pu avoir un instant l'intention de restaurer chez un peuple étranger d'anciens abus, et des institutions qui ne sont plus de ce siècle. Nous voulons une égale justice pour tous, et nous voulons que cette justice ne soit pas imposée par nos armes. Le peuple mexicain doit être lui-même le premier instrument de son salut. Nous n'avons d'autre but que d'inspirer à la portion honnête et paisible du pays, c'est-à-dire aux neuf dixièmes de la population, le courage de faire connaître ses vœux. Si la nation mexicaine demeure muette, si elle ne comprend pas que nous lui offrons une occasion inespérée

de sortir de l'abîme, si elle ne vient pas donner par ses efforts un sens et une moralité pratiques à notre appui, il est évident que nous n'aurons plus à nous occuper que des intérêts précis en vue desquels la convention de Londres a été conclue.

Que les hommes trop longtemps divisés par des querelles qui n'ont plus d'objet, se hâtent donc de venir à nous. Ils ont entre les mains les destinées du Mexique. Le drapeau de la France a été planté sur le sol mexicain; ce drapeau ne reculera pas. Que les hommes sages l'accueillent comme un drapeau ami. Que les insensés osent le combattre !

---

## DÉCRET DE JUARES

Article 1er. — Du jour où les troupes françaises commenceront les hostilités, toutes les localités qu'occupent ces troupes sont déclarées en état de siége, et les Mexicains qui y resteraient pendant l'occupation seront punis comme traîtres, leurs biens seront confisqués au profit du trésor public, à moins qu'il n'y ait un motif légalement reconnu.

Art. 2. — Aucun Mexicain de vingt à soixante ans ne pourra s'excuser de prendre les armes, quels que soient sa classe, son état et sa condition, sous peine d'être traité en traître.

Art. 3. — Les gouverneurs d'État sont autorisés à délivrer des patentes pour la levée des guerrillas à leur discrétion et suivant les circonstances; mais les guerrillas qui seraient trouvées à une distance de plus

de dix lieues de l'ennemi seront considérées et punies comme bandes de voleurs.

Art. 4. — Les gouverneurs des États sont également autorisés à disposer, selon les nécessités, de tous les revenus publics, et à se procurer les ressources dont ils auront besoin, de la manière la moins onéreuse possible.

Art. 5. — Les Français paisibles résidant dans le pays restent sous la sauvegarde des lois et des autorités mexicaines.

Art. 6. — Tous ceux qui fourniront des vivres, des nouvelles, des armes à l'ennemi, ou de toute autre manière lui prêteront leur concours, seront déclarés traîtres et punis de mort.

---

*L'Empereur au général de Lorencez.*

« Paris, 15 juin 1862.

« Mon cher général,

« J'ai appris avec plaisir le brillant fait d'armes des Cumbres et avec peine la non-réussite de l'attaque de Puebla. C'est le fait de la guerre de voir quelques revers obscurcir d'éclatants succès; mais que cela ne vous décourage pas; l'honneur du pays est engagé, et vous serez soutenu par tous les renforts dont vous aurez besoin.

« Exprimez aux troupes sous vos ordres toute ma satisfaction pour leur courage et leur persévérance à supporter les fatigues et les privations. Plus elles sont loin, plus ma sollicitude se porte sur elles.

« J'ai approuvé votre conduite, quoiqu'elle ne semble pas avoir été comprise de tout le monde. Vous avez bien fait de protéger le général Almonte; étant en guerre avec le gouvernement du Mexique, tous ceux qui voudront se réfugier sous notre drapeau auront le même droit à notre protection; mais elle ne doit en rien influencer notre politique à venir. Il est contre mon intérêt, mon origine et mes principes d'imposer un gouvernement quelconque au peuple mexicain. Qu'il choisisse en toute liberté la forme qui lui convient, je ne lui demande que la sincérité dans ses relations extérieures, et je ne demande qu'une chose, c'est le bonheur et l'indépendance de ce beau pays sous un gouvernement stable et régulier.

« Sur ce, je vous renouvelle l'assurance de mes sentiments.

« NAPOLÉON. »

---

*Le ministre de la guerre au général de Lorencez.*

« 30 juin 1862.

« Je reçois à l'instant un ordre de l'Empereur qui m'impose l'obligation de vous adresser les observations qui suivent :

« L'Empereur admire le courage déployé par les soldats dans l'attaque dirigée contre Puebla; mais Sa Majesté n'a pas trouvé opportune cette attaque; l'artillerie ne devait pas se mettre en batterie contre des fortifications à la distance de 2,500 mètres.

« L'Empereur vous recommande de conserver de bons rapports avec M. de Saligny, qui est son représentant au Mexique, aussi bien qu'avec le général Al-

monte et les autres chefs mexicains qui viennent à nous.

« Le général Forey va bientôt prendre le commandement général; jusque-là ne faites qu'organiser la résistance et vos approvisionnements.

« Le courrier va partir; je ne puis que vous renouveler, mon cher général, l'assurance de mes sentiments affectueux. »

---

*Le ministre de la guerre au général de Lorencez.*

« 17 juillet 1862.

. . . . . .

« J'aurais désiré vous voir au-dessus de ces préoccupations. Un général dans votre position a pour premier juge de ses actions sa conscience... l'homme droit et loyal, comme vous l'êtes, n'a donc pas besoin de s'inquiéter de ce qu'un mauvais vouloir, peut-être la calomnie, cherche à soulever contre lui; il va son chemin, fait pour le mieux et dédaigne ces attaques subalternes qui, la plupart du temps, n'ont de valeur réelle que celle qu'on leur donne en s'en occupant... Aussi longtemps que le ministre de France n'est pas changé, vous devez avoir, *sinon pour sa personne,* du moins pour le caractère dont il est revêtu, la déférence que sa position comporte; je vous en dirais autant pour M. Almonte... La mission que vous avez à remplir, mon cher général, n'est pas une mission purement militaire; elle touche de près à de très-sérieuses questions; il faut s'élever à leur hauteur et ne pas se perdre dans le labyrinthe où les petites passions prennent position. »

FIN.

INES

| DÉS | LIEUTENANTS | SOUS-LIEUTENANTS | TOTAL DES OFFICIERS | SERGENTS-MAJORS | SERGENTS | CAPORAUX | SOLDATS | TOTAL DE LA TROUPE |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| ÉTAT-MA | 18 | 15 | 113 | » | » | » | » | » |
| | 3 | 5 | 15 | 5 | 11 | 25 | 158 | 199 |
| | 1 | 3 | 10 | 3 | 13 | 21 | 67 | 104 |
| | 4 | 4 | 16 | 7 | 7 | 19 | 92 | 125 |
| | 5 | 7 | 19 | 11 | 33 | 35 | 188 | 267 |
| | 8 | 5 | 20 | 2 | 12 | 16 | 116 | 146 |
| | 5 | 3 | 15 | 5 | 12 | 24 | 126 | 167 |
| | 3 | 1 | 9 | 4 | 5 | 14 | 52 | 75 |
| INFANT | 3 | 6 | 15 | 8 | 11 | 20 | 65 | 104 |
| | 166 | 192 | 715 | 193 | 328 | 515 | 1,815 | 3,036 |
| | | | | 3,036 | | | | |
| | 3,751 | | | | | | | |

*fonction de chef d'état-major,*

CAPITAN.

# TABLE ALPHABÉTIQUE

## DES NOMS DE PERSONNES CITÉS DANS L'OUVRAGE


A

Almonte, 41, 65, 71, 73, 74, 75, 79, 91, 94, 161, 178.
Aubry, 124.

B

Barillon, 249, 251.
Baudais, 168.
Beriozabal, 159, 174.
Bibesco, 80, 112.
Bigot, 83.
Bosel, 230.
Brincourt, 226.
Bruat, 43.

C

Campion, 114.
Capitan, 46. 63, 64, 101, 164.
Carbajal, 175.
Carteret-Trécourt, 249.
Castex (de), 111, 220.
Caupenne d'Aspremont, 132.
Cautelen, 118:
Caze, 159.
Chambon, 223.
Chardon, 167.
Charvet, 252.
Christy de la Pallière, 168.
Cobos, 34
Coëtpont, 112, 113, 203, 249.
Coindet, 112.
Collasse, 132.
Colleau, 85.
Columbres, 190.
Communal, 168.
Costes, 124.
Courteau, 169.
Cousin, 113, 156, 157.
Croissant, 208.
Crovisier, 169.
Crussier, 199.

D

Dally, 254.
De Breuil, 168.
Defflin, 208.
Delsaux, 205.
Demiau, 187, 188.
Dietrie, 196, 197, 198, 199, 201, 204.
Dinnat, 167.
Doblado, 49, 63, 74, 75.
Douay (Félix), 186, 202, 214, 255.
Douazan, 38.

Dubois de Saligny, 44, 53, 61, 64, 72, 73, 74, 91, 95, 189, 191, 192, 207.
Dubreuil, 168.
Dunlop, 45, 61.
Durand, 236.

F

Fernand Cortez, 51.
Flahaut de la Billarderie, 257.
Forey, 226, 253, 255, 256.
Foucault, 112, 185, 223.
Fourcade, 168.
Friant, 226.

G

Gaffiot, 112, 227.
Galland, 159.
Galves, 107, 108, 109, 184.
Gambier, 107, 124.
Gantelme, 80.
Gatz, 201.
Gautrelet, 158.
Gavard, 160.
Gervais, 160.
Groslambert, 208.
Groz, 201.
Guidon, 208.
Guillamin, 122.

H

Hartung, 83, 112, 156.
Helloco (Le), 112, 220.
Hennique, 113, 119, 122, 184, 214, 216, 218, 219.
Henry, 168.
Hermand, 112.
Horcat, 123.
Houchard, 84, 112.

I

Isturiz y Montero, 257.

J

Jecker, 42, 44.
Joly, 252.
Juanita, 110.
Juares, 34, 39, 42, 47, 61, 66, 68, 71, 74, 92, 94, 177.
Jupin, 167, 208.
Jurien de la Gravière, 38, 45, 75, 90, 256.

K

Ketz, 208.

L

Labrousse, 249.
Lacroix, 80, 83, 211.
Ladde, 84.
La Llave, 160, 183, 185, 216.
Lallemand, 84, 112.
La Tour du Pin, 112.
Lebailly, 122.
Leclerc, 198, 201.
Lecoat, 167.
Lefèvre, 112, 180, 220, 225.
Lego, 112, 125.
Legouvé, 241.
L'Hériller, 86, 100, 107, 112, 162, 179, 188, 192, 193, 220.
Lejeune, 226.
Lemaire, 132, 169.
Lemerre, 102.
Le Pontois, 168.
Lesur, 123, 125.
Letellier-Valazé, 66, 72, 80, 82, 85, 91, 112, 122, 125, 151, 164, 253.
Leyris, 169.
Ligier, 123, 167.
Lorencez (de), 3, 36, 38, 45, 50, 66, 71, 75, 78, 90, 93, 96, 105, 108, 116, 122, 130, 137, 174, 178, 182, 190, 207, 214, 224, 253, 255.

Louet, 112.
Lozada, 34.

M

Mahieu, 220.
Mandoza, 148.
Mangin, 80, 112, 122, 162, 225.
Marion, 188.
Marquez, 33, 174, 177, 194, 215.
Maximilien, 38, 72.
Mayniel, 167.
Mejia, 34, 177.
Michel, 83, 112.
Michot, 112.
Miramon, 38, 41, 64.
Miranda, 73, 75.
Mohrain, 122, 167.
Monterey, 51.
Morand, 83, 110, 112, 124, 156, 161, 246, 249.
Morina, 114.
Morny (de), 41, 44.
Moutié, 124, 168.

N

Naeff, 208.
Napoléon III, 41, 44, 71, 115.
Negrete, 159.
Neige, 167.
Ney d'Elchingen, 111, 162.
Niox, 94.

O

Ocampo, 33.
Ortéga, 39, 182, 188, 195, 198, 200, 204.
Ouizille-Lemoine, 146.

P

Paillard, 168.
Pen, 208.
Perceval, 168.
Perthuis, 125.
Pichon, 208.
Poron, 169.
Pradier, 168.
Prim, 45, 48, 61, 71, 75, 92, 105.

Q

Quenont, 84, 112.

R

Ramirez de Fuentcal, 148.
Randon, 72, 254.
Raoul, 54, 67, 112, 157, 167, 227.
Réau, 124.
Ribains, 85, 112.
Ritter, 168.
Robles, 76, 77.
Roblet, 158.
Roppert, 123.
Roussel, 54, 55, 80, 132.
Rouzeaud, 167.
Roze, 38, 80, 83, 183, 211.
Russell, 258.

S

Saint-Hilaire, 112.
Santa-Anna, 41, 71.
Saragoza, 67, 77, 96, 99, 102, 105, 123, 125, 127, 130, 165, 178, 181, 188, 192, 201, 205.
Simmoneau, 124, 168, 196.
Simon, 208.
Sombret, 198.
Songla, 168.
Souville, 126, 217, 221, 223.
Stecklin, 184.

T

Tapia, 178, 181.
Theuzillot, 203.
Thomasset, 60.
Thoreau de Lasalle, 168.

Toboada, 193, 195.

U

Uraga, 63.

V

Vercin, 217.
Verjus, 167, 208.
Vicario, 34.
Vignau, 168.
Vincendon, 124, 168.
Vuibert, 168.

W

Wagner, 95.
Wedel, 84, 141.
Wolf, 226.
Wuillaume, 112, 219.
Wyke, 47, 61, 64, 71, 75, 92.

Z

Zuloaga, 177.

# TABLE DES MATIÈRES

## CHAPITRE PREMIER

LE MEXIQUE. — RACES DIVERSES. — MOEURS. COUTUMES. — RELIGION.

L'Indien. — La china. — Le créole. — Le costume des créoles. — Le cavalier. — L'éperon. — La société mexicaine. Novia et novio. — L'aguador. — La habanera. — L'officier refuse, l'ordonnance épouse. — Les maisons. — L'alimentation mexicaine. — La tortilla. — Le magey. — Le pulque. — Exercices. — L'équitation. — Le lasso. — Marquage des bestiaux. — Le dressage des chevaux. — Novilladas. — Le jeu : la roulette, le monte; la roulette dans notre colonne. — Religion. — Un enterrement d'enfant. — La sauvagerie mexicaine en politique. . . . 5

## CHAPITRE II

Le général de Lorencez et son état-major arrivent à la Vera Cruz. — Événements qui servent de trait d'union entre la nouvelle expédition et celle de la triple alliance. — Le traité de Londres du 31 octobre 1861. — Le gouvernement de Mexico. — Le président Juares. — L'amiral Jurien de la Gravière et M. de Saligny, le général Prim, le commodore Dunlop et sir Charles Wyke. — Cause qui détermine l'Empereur à faire partir la brigade de Lorencez. — Situation difficile faite à l'amiral par les représentants de l'Espagne et de l'Angleterre. — Convention de la Soledad du 19 février 1862. . . . . 36

CHAPITRE III

Le général de Lorencez débarque le 6 mars. — Aspect de la Vera Cruz. — Les zopilotes et les chiens pourvoyeurs de la salubrité publique. — Malpropreté des maisons. — Reconnaissance aux écuries. — Les puces. — Assainissement des locaux. — Reconnaissance sur la Soledad. — Attaque des diligences. — Arrivée à la Vera Cruz du capitaine de vaisseau Thomasset, chef d'état-major de l'amiral. — Cet officier, envoyé par l'amiral, met le général au courant des derniers événements. . . . . 50

CHAPITRE IV

Deux cent trente chariots mexicains sur la place de la Vera Cruz. — Arrivée des premières troupes. — Précautions contre la fièvre jaune. — La Tejeria. — L'avant-garde du corps de Lorencez arrive à la Soledad. — Le général Almonte. — Illusions du général de Lorencez et du colonel Valazé. — Réponse de Juares au débarquement des proscrits. — L'armée se prépare à exécuter la convention de la Soledad. — Exécution du général Robles. . . . . 66

CHAPITRE V

Le général de Lorencez quitte la Vera Cruz, le 20 mars, pour rallier l'amiral à Tehuacan. — Son chef d'état-major, le colonel Valazé, attend l'arrivée des dernières troupes. — Notre vie à la Vera Cruz. — Un prophète en tablier blanc. — Organisation et acheminement successif des troupes, du matériel et du convoi sur la Soledad. — Le colonel Valazé, à la tête d'une petite colonne, prend, le 5 avril, la route de Cordova. — Souvenir aux morts. — Le capitaine de vaisseau Roze, commandant supérieur de la Vera Cruz. — Le vomito dans toute sa violence. — Arres-

tation de l'alcade de la Soledad. — Le Chiquihuite, limite des terres chaudes. — Entrée dans les terres tempérées. — Cordova. . . . . 78

CHAPITRE VI

Arrivée du général de Lorencez à Cordova. — L'amiral est resté à Orizaba. — Conférence d'Orizaba (9 avril). — Déclarations de l'amiral; rupture de la triple alliance. — Proclamation des commissaires français au peuple mexicain. — Décret de Juares. — Plan de Cordova : Almonte, chef suprême de la nation. — Départ des troupes anglaises et espagnoles. — Lettre du général Saragoza au sujet des malades laissés à l'hôpital d'Orizaba. — Réponse du général de Lorencez. — Sa résolution de marcher sur Orizaba. — Lettre aux plénipotentiaires; ordre du jour à l'armée. — Combat du Fortin (19 avril). — Arrivée à Orizaba. — Merveilleux tableau. — Rencontre du général Prim, en route pour la Vera Cruz. — Les Français reçus au son du *repique*. — La guerrilla du général Galves fait sa soumission. — Défilé de trois cents Mexicains et de leurs femmes. — Histoire de la belle Juanita. — Composition du corps expéditionnaire. . . . . 90

CHAPITRE VII

Arrivée du courrier de France. — Le gouvernement français désapprouve la convention de la Soledad. — L'amiral Jurien de la Gravière rentre en France. — Le général de Lorencez, nommé général de division, prend avec 5,000 hommes la route de Puebla. — Victoire des Cumbres (28 avril). — Arrivée à la Cañada. — Combat contre de grands porcs roux. — Étape d'Aculcingo. . . . . 116

CHAPITRE VIII

Le 4 mai, la colonne arrive à Amozoc. — Le conseil de guerre

dresse le plan d'attaque du fort Guadalupe. Nuit qui précède le combat.—Trois mois revécus dans un songe. 133

CHAPITRE IX

LE COMBAT.

Reconnaissance. — Assaut du fort Guadalupe. — Le sous-intendant Raoul est tué. — Deux compagnies de chasseurs à pied tiennent tête à toute la cavalerie mexicaine.—Violent orage. — Les troupes françaises, déjà sur le parapet, sont repoussées. — Nos pertes. . . . . 150

CHAPITRE X

La retraite. . . . . 170

CHAPITRE XI

Le général Marquez débouche de la montagne sur le plateau d'Aculcingo. — Combat de la Barranca Seca.— Le général de Lorencez accourt avec une colonne légère.— Admirable attitude de la garnison de la Vera Cruz et de la marine. — Le colonel Hennique reprend au général de la Llave les positions du Chiquihuite. Les communications avec la Vera Cruz sont rétablies. — Difficulté d'approvisionner le corps expéditionnaire. — Arrivée du général F. Douay, nommé commandant en second au Mexique. — Un de nos convois détruit dans les terres chaudes. — Saragoza paraît dans la vallée du Rio Blanco. — Lettre du général Ortega à M. de Saligny. — Lettre de Saragoza au général de Lorencez. — Réponse du commandant du corps expéditionnaire. — Orizaba mis en état de défense. — L'armée mexicaine devant Orizaba. . . . . 177

CHAPITRE XII

Combat et prise du Borrego. — Siége d'Orizaba. . . . 196

CHAPITRE XIII

La place d'Orizaba mise en état de défense. — Les terres chaudes : les guerrillas et les pluies. — Nos convois. — La lutte pour l'existence. — Les fièvres pernicieuses. — Vera Cruz et le vomito.— Des renforts sont annoncés.— Arrivée de l'intendant Friant, qui prend la direction des services administratifs. . . . . 206

CHAPITRE XIV

La musique et le théâtre a Orizaba. . . . . 229

CHAPITRE XV

Les terres chaudes, immense linceul ouvert devant nos colonnes. — La colonne Morand arrêtée par le Jamapa. — Acte de dévouement de plusieurs zouaves. — Le commandant Morand forcé de rétrograder.—Le général de Lorencez lui envoie une partie de la compagnie de sapeurs du génie. — Le lieutenant-colonel Labrousse, débarqué à la Vera Cruz, arrive sur les bords du Jamapa. — La colonne Morand descend vers la rive droite.— Les deux colonnes se reconnaissent. — Le Jamapa traversé en pirogue par un zouave. — Double communication établie entre les deux rives. — Transbordement des vivres du convoi Labrousse sur la rive droite; leur mise en route pour Orizaba. — Le colonel Valazé rappelé en France. — Le 24 octobre, entrée du général Forey à Orizaba. — Départ du général de Lorencez pour la France. — Conclusion. . . . . 245

APPENDICE

Convention de Londres. — Convention de la Soledad. — Instructions remises par le ministre de la guerre au général de Lorencez. — Proclamation des commissaires français à

[illegible] mexicaine. — [illegible] de [illegible]. — L'[illegible] au général de Lorencez. — Le ministre de la guerre au général de Lorencez. — Le ministre de la guerre au général de Lorencez. — Situation des troupes mexicaines au [illegible] 1862 . . . . . [illegible]

[illegible] des noms de personnes [illegible] dans l'ouvrage . . . . . [illegible]

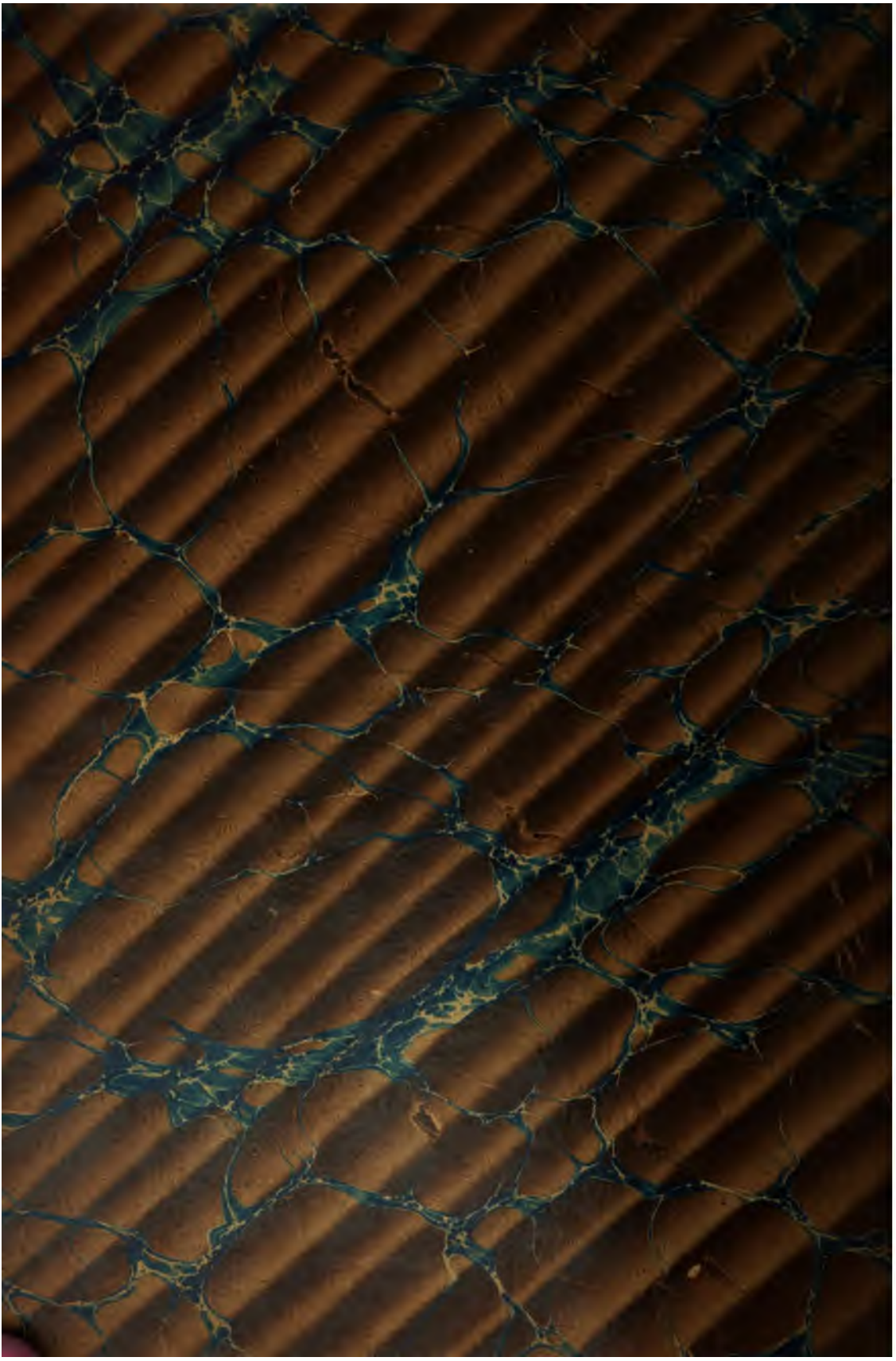
# TABLE DES GRAVURES ET DES CARTES


1. Carte du Mexique. . . . . 1
2. L'Indien. . . . . 6
3. Marchand de volaille. . . . . 7
4. La china. . . . . 8
5. La créole. . . . . 11
6. Le créole. . . . . 12
7. Cavalier mexicain. . . . . 15
8. L'aguador. . . . . 17
9. Le sereno. . . . . 19
10. Marchande de tortillas. . . . . 23
11. Le pulchero. . . . . 25
12. Vue de la Vera Cruz. . . . . 36
13. Attaque d'une diligence. . . . . 56
14. Campement à la Tejeria. . . . . 71
15. Capture de Robles. . . . . 76
16. Marché de Cordova. . . . . 88
17. Chasseur d'Afrique et cavalier mexicain. . . . . 103
18. La guerrilla de Galves. . . . . 111
19. Carte du combat des Cumbres. . . . . 120
20. Baie de Funchal (Madère). . . . . 143
21. Carte du combat du 5 mai. . . . . 150
22. Combat du 5 mai. . . . . 163
23. Combat du Borrego. . . . . 201

24. Attaque d'un convoi. . . . . 218
25. La musique à Orizaba. . . . . 231
26. Carte du Rio Jamapa. . . . . 250
27. La colonne Morand et la colonne Labrousse sur les bords du Jamapa. . . . . 257

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

LABOR
IMPROBVS
OMNIA VINCIT



MAR 30 1912

JAN 29 1914